NTERVIEWS : LUCKY MCKEE, ENKI BILAL, RUGGERO DEODATO

MAD MOVIES

E PLUS FORT DU CINÉMA

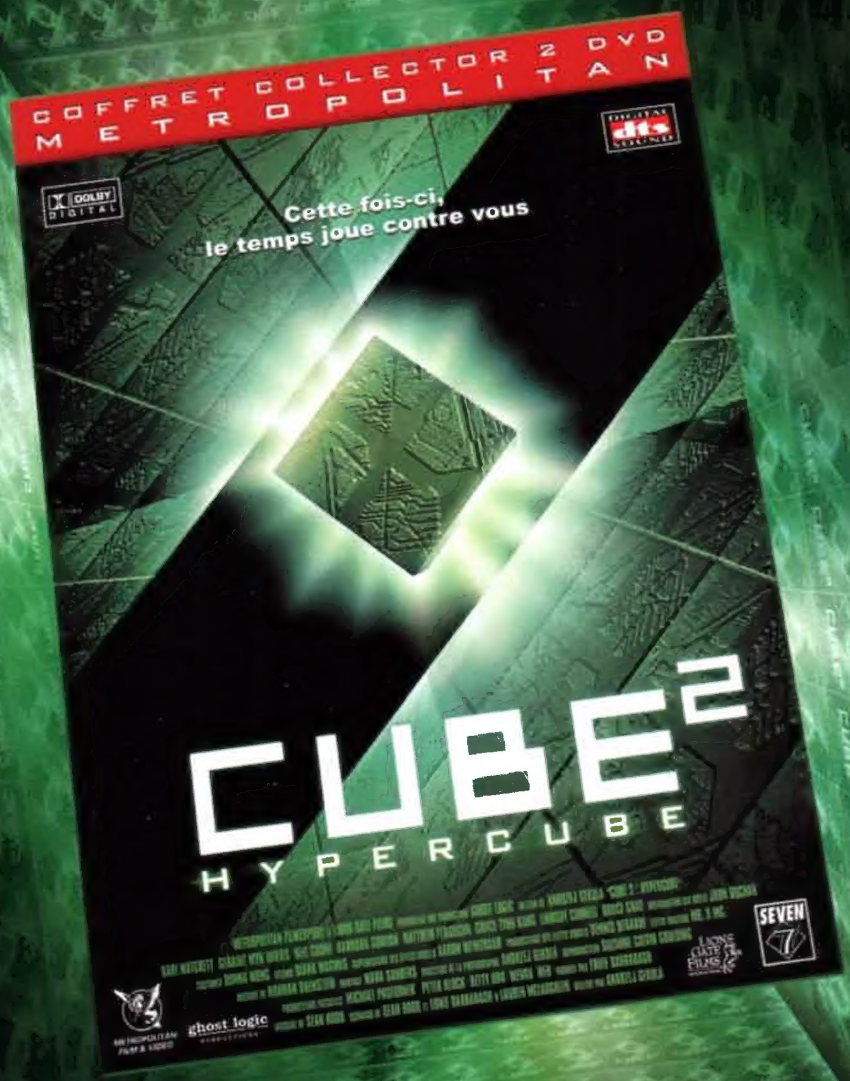
HARRY POTTER
ET LE PRISONNIER
D'AZKABAN
LE PETIT SORCIER DANS
LA COUR DES GRANDS

LE CHOC
MAY
LE FILM D'HORREUR QUI VA VOUS FAIRE PLEURER...

PREVIEWS
APRÈS VERSUS, LES 3 NOUVEAUX KITAMURA :
ALIVE, ARAGAMI & AZUMI ★ ROMASANTA ★ UNDEAD
THE UNLIVING ★ SCREAMING DEAD

DOM 5 € BEL 4,80 € CH 9FS CAN 8,25$CAN ESP 5 €
ITA 6 € LUX. 4,80 € PORT.CONT 5 € RÉU 2800CFA

UNE NOUVELLE DIMENSION DE LA TERREUR



COFFRET COLLECTOR 2 DVD

DVD 1 LE FILM

- Le film en VF 5.1 DOLBY DIGITAL / 5.1 DTS et en VOST 5.1 DOLBY DIGITAL
- Les chapitres
- Le commentaire audio de Ernie Barbarash, co-scenariste et de Mark Sanders, chef monteur (vost)

DVD 2 LA QUATRIÈME DIMENSION

- LE MAKING OF des effets spéciaux (36 mn / vost)
- L'INTERVIEW du realisateur Andrzej Sekula (6 mn / vost)
- LES SCENES COUPÉES dont la fin alternative (16 mn / vost)
- COMPARAISON FILM / STORYBOARD avec la fonction multiangle
- UN HYPERCUBE, C'EST QUOI ? : un monde en quatre dimensions que nous fait découvrir François Lo Jacomo, mathématicien (15 mn)
- DIMENSION TEMPS ET LA QUATRIÈME DIMENSION : deux animations réalisées dans le cadre de l'emission scientifique Archimède (7 mn)
- LES PHOTOS DE PLATEAU
- LES BANDES-ANNONCES de Cube, Cube 2: Cypher et L'Expérience (vf / vost)

DISPONIBLE LE 9 MARS 2004

EGALEMENT EN VIDEOCASSETTE

MCM LA CHAINE MUSICALE · METROPOLITAN FILM & VIDEO · ghost logic PRODUCTIONS · LIONS GATE FILMS · SEVEN 7 · Europe 2

DTS et le logo DTS Digital Sound sont des marques de Digital Theater Systems, Inc. Dolby et le symbole double D sont des marques de Dolby Laboratories. Utilisés sous licence. Copyright

LA TOUTE PREMIÈRE FOIS

Nous sommes le 16 mai 2002 et il est 11 h. Ça fait seulement deux jours que le Marché du Film de Cannes a ouvert ses portes. Ce matin-là, il n'y a apparemment pas grand-chose d'excitant à se mettre sous la dent. Quelques films qui feront par la suite les belles heures des salles estampillées Arts et Essais (pas de quoi remplir les pages de Mad), d'autres qui semblent ouvertement destinés au câble et un détachement de séries ultra Z qui n'intéressent même pas les distributeurs les plus fauchés sont au programme. Au milieu des 40 films projetés se trouve une toute petite production indépendante au titre abstrait, **May**, dont personne n'a entendu parler. Les infos concernant ce film représenté par la société Lions Gate sont rares. Une affiche accompagnée d'un bref synopsis tout au plus. Mais depuis quelque temps, une rumeur circule concernant l'adaptation cinématographique du manga *Mai the Psychic Girl*. C'est donc plus ou moins dans cette expectative que je me rends dans une des salles de la Riviera pour assister à la projection de **May**, même si rien ne renvoie vraiment au manga en question, pas même le nom dont l'orthographe diffère. La salle s'éteint, le film commence et d'emblée, il semble évident qu'il ne s'agit pas de la même œuvre. Malgré un soupçon de déception qui me traverse brièvement l'esprit, je ne quitterais la salle pour rien au monde tant la scène d'intro me fait le même effet que celle du **Créatures célestes** de Peter Jackson. Et annonce un film qui vient des tripes de son jeune auteur, un certain Lucky McKee. Une scène forte, agressive, douloureuse même, et chargée en émotions. **May** ne s'annonce pas comme un film joyeux. D'ailleurs, 1 h 30 plus tard, après avoir été tour à tour bouleversé, amusé, ému et traumatisé, c'est un peu abasourdi que je quitte la salle tout en étant de plus en plus persuadé que je viens d'assister à un pur chef-d'œuvre sorti de nulle part. Malgré un traitement qui pourrait facilement paraître auteurisant, Lucky McKee ne prend pas de gants pour aborder cette relecture du mythe de Frankenstein qui traite du mal-être, de la solitude et du rejet à grands coups de références aux Dario Argento et Brian De Palma de la belle époque.

Des surprises comme **May**, des premiers films qui font l'effet d'une bombe, découverts pratiquement par hasard lors d'un marché du film, on en compte très peu. **Evil Dead**, **Bad Taste**, **Reservoir Dogs**... Quelques exemples de réalisations qui furent projetées dans l'anonymat le plus total d'une manifestation qui en montre un peu plus de 300. Nous vous invitons donc, plus qu'enthousiastes, à foncer dans les salles qui diffuseront **May** à partir du 10 mars pour vivre cette expérience. Certains d'entre vous verseront de chaudes larmes face à ce film d'horreur virtuose et terriblement humain. D'autres, plus volontiers portés sur le gore, se réjouiront du final, très démonstratif, successivement trash et terrifiant, à mille lieues de celui d'**Audition**, pourtant dans un même ordre d'idée. Quoi qu'il arrive, une chose est sûre, **May** ne vous laissera pas indifférent.

Damien GRANGER

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com), Sophie Virlouvet **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure :** Unipaq **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz. **Abonnements et anciens numéros :** DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Publicité :** Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, Mélanie Alves De Sousa, AS Communication, Yves Barast, BCG, Marie Anne Benardais, Pascale Bonnetête, Daniel Bouteiller, Eric Bufkens, Agence Cat's, Carole Chomand, Pascal Colinet, Sandra Cornevaux, Anne Crozat, Ruggero Deodato, Brigitte De Zelicourt, Filmax International, Marie Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Les Grands Films Classiques, Emmanuelle Klein, Christophe L., Séverine Lajarrige, Cédric Landemaine, Anne Lara, Frédéric LeBihan, Henri Lenique, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, McGuff Ligne, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Thien Nguyen, Christelle Pavard, Fred Olen Ray, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Robert Schlockoff, Gilles Sebbah, Seduction Cinema, Brigitte Semler, Aude Thomas, Jean-Pierre Vasseur.

Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928. **Principal actionnaire :** Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Transmutations** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

Imprimé en France/Printed in France

SOMMAIRE 162

38 THE UNLIVING
Encore un film de loup-garou, mais cette fois-ci promis à un résultat peut-être moins convaincant (mais certainement jouissif !) puisqu'il est mis en images par Fred Olen Ray et interprété par Paul Naschy, toujours en forme le ch'ti pépère ! Bustillo pose un genou à terre devant ses deux idoles.

40 UNDEAD
En attendant le remake de **Zombie**, vous pouvez aussi vous jeter sur ce petit film australien de très bonne réputation (Tarantino adore, bon...). Et devinez qui fait le texte ? Bustillo again, jamais fatigué, toujours les bourses pleines !

42 SCREAMING DEAD
Toujours en bisbille avec la pire racaille du cinéma américain déviant, le père Granger nous ramène encore une petite preview de gros Z bien barré. Qui de mieux pour nous parler de ce nouveau monument de la fesse molle et mastoc ? Bustillo of course, qu'on va finir par payer avec des carambars, ça lui donnera de l'inspiration pour les vannes !

44 MAY
Le coup de coeur du mois, c'est **May**. Un petit film certes, mais qui nous a tous mis les larmes aux yeux. Yannick (critique), Damien (interview du réal') et Stef (interview de l'actrice) se sont partagés les tâches. De quoi faire la couv', non ?

52 IMMORTEL (AD VITAM)
La Femme piège au cinéma, c'est ça : le nouvel Enki Bilal, mélange de prises de vues réelles et d'images de synthèses. Critique et interview du réalisateur par Bertrand Rougier, qui attend lui aussi l'adaptation de sa vie au cinéma : **L'Homme Mamadou** !

56 AGENTS SECRETS
Le film d'espionnage, Arnaud connaît bien, lui qui jouait à James Bond avec ses playmobils : *« Ouais bon, le film se laisse voir, c'est vrai. Mais ça se voit que la coupe de cheveux de Vincent Cassel n'est pas au bol ! Je suis déçu... »*.

Azumi

Romasanta

Immortel

Interview carrière R. Deodato

RUBRIQUES
3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
12 Notules asiatiques
14 Festival
16 Y'a un truc !
18 Dans les griffes du cinéphage
22 Avis chiffrés
23 Abonnement
69 Mad'gazine
86 Terra Incognita
91 Fantastic Guide
98 Petites annonces

26 HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN
« Harry ? Je connais ouais, j'ai vu tous les films. No problemo, je vous fais le texte de preview, en plus j'aime bien les films avec des magnums 44 ! » Heu... Stef, **Harry Potter** hein, pas **L'Inspecteur Harry** ! *« Ah heu... Ouais, on parlait de la même chose ouais, je vous fais le texte, no problemo ! »*

32 ALIVE - ARAGAMI - AZUMI
C'est le grand retour de Ryhuei Kitamura dans les pages de Mad, avec pas moins de trois films ! Julien Sévéon, qui aime beaucoup les films qui commencent en A (**Armageddon**, **Ah les belles bacchantes !**...), nous en parle mieux que quiconque.

36 ROMASANTA
Le réalisateur Paco Plaza intègre la Fantastic Factory pour un film de loup-garou qu'on espère supérieur aux récentes déceptions du genre. C'est l'Espingouin d'origine Alessaandreu Boussstiyo qui est chargé de vous en convaincre !

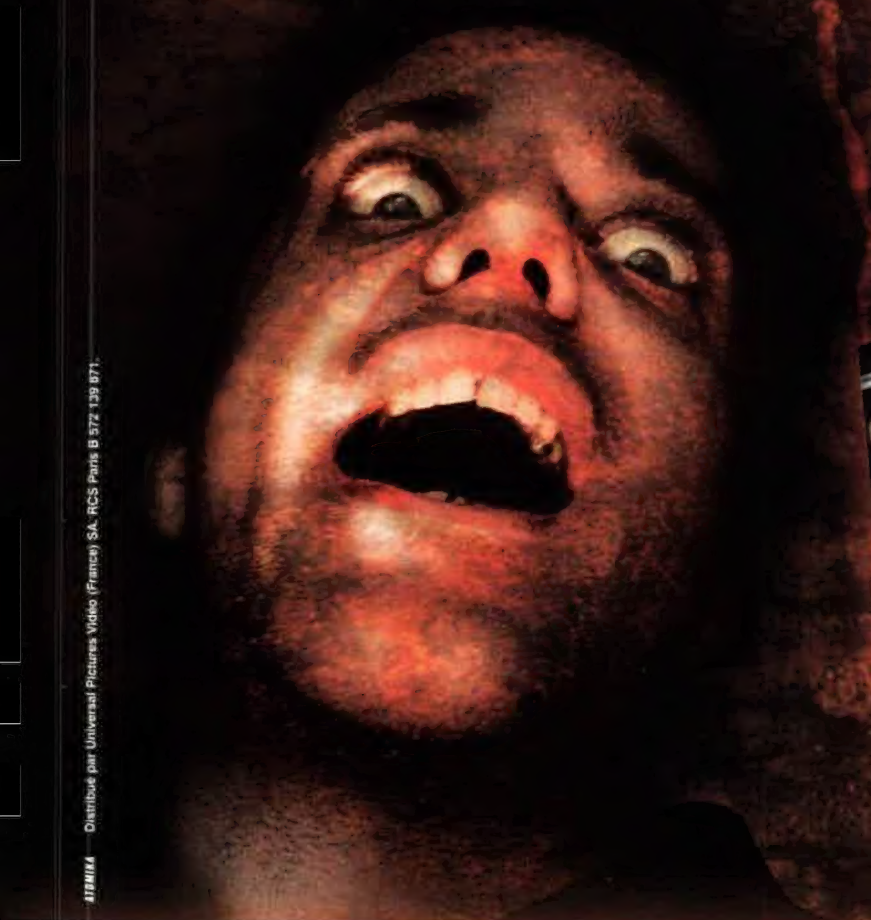
58 KIKI, LA PETITE SORCIÈRE
Bertrand aime boire le thé, faire des cookies et s'envoler sur son petit balai à chiottes le soir, quand personne ne regarde. Il s'est donc senti très concerné par le nouveau (ancien) Miyazaki actuellement en salles. On le comprend.

60 INTERVIEW CARRIÈRE : RUGGERO DEODATO
Suite et fin de l'interview carrière de Fathi Beddiar par Ruggero Deodato. Faut pas qu'il oublie de nous donner son adresse pour qu'on lui paye ses piges, le père Deodato !

96 FILM DÉCRYPTÉ : RENDEZ-VOUS AVEC LA PEUR
À chaque ressortie d'un film de Jacques Tourneur, on ressort le père Bordas de sa cage pour qu'il en fasse un papier. C'est bien, ça lui donne de l'air frais et ça lui dégourdit les jambes. Nous, ça nous laisse le temps de changer le foin. Tout le monde est content, quoi !

COLLECTION

MIDNIGHT MOVIES



LE GRAND FRISSON
A 14 € 99*

13 DVD VIDEO EN VENTE LE 3 MARS

UNIVERSAL
UNIVERSAL PICTURES VIDEO

wanadoo

DREAMWORKS
HOME ENTERTAINMENT™

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

STUDIO CANAL

* Prix public Maximum Conseillé

© 2004 Studio Canal, Universal Studios. TM & © 2004 DREAMWORKS LLC. Tous droits réservés.

ATOMIKA Distribué par Universal Pictures Vidéo (France) SA. RCS Paris B 572 139 871.

COURRIER DES LECTEURS

ENTRE UN JEEPERS CREEPERS 2 TRÈS MAL DISTRIBUÉ, UN BLUEBERRY QUI A FAIT SON PETIT EFFET ET UN FESTIVAL DE GÉRARDMER SATISFAISANT, LES LECTEURS ONT DES CHOSES À DIRE CE MOIS-CI ET ILS LES DISENT, NOM DE DIEU ! POUR LE COURRIER DU MOIS PROCHAIN, NOUS ATTENDONS AVEC FÉBRILITÉ VOS LETTRES SUR MAY, HISTOIRE DE SAVOIR CE QUE LE FILM DE LUCKY MCKEE VOUS A FAIT...

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

DÉÇU

À peine sorti de la projection du second volet de **Jeepers Creepers**, l'amoureux transi que je suis de la créature ailée est forcément un petit peu déçu. Diffusé sur un nombre ridicule de salles parisiennes et dans des conditions épouvantables (comprendre : salle à deux balles et public de merde), les aventures olfactives et sanglantes d'un de mes monstres favoris me laissent un léger goût amer. L'article paru dans le dernier Mad me faisait déjà baver à l'avance (un peu comme **Alien**, voyez, devant un beau gigot de chair humaine), en bon fan moyen et comme dirait Yoda about son dernier film : « *Beaucoup trop j'en attendais !* ». La psychologie des personnages n'est guère développée, Ray Wise n'est pas si habité que cela pour un père qui vient de perdre son fils, le sort de certains laisse à désirer, ils disparaissent littéralement dans la nature. Quid de la chansonnette phare du premier opus ? Quid de l'antre de la bête et de ses petites manies ? Etc. Déception également au sujet du footballeur annoncé initialement par le réa comme « *ouvertement gay* », invisible et sans saveur (si, si c'est possible, on peut être lecteur de Mad et gay à la fois). D'ailleurs à ce propos, à quand Midnighter de *The Authority* sur un écran ? En 2020 peut-être ! Il y a de quoi s'la prendre et se la coller derrière l'oreille.
Pour conclure, ça reste un film assez fun avec un monstre sublime, une belle photo, de magnifiques séquences de vols et d'action pure et une BO géniale, mais l'instant culte instantané du premier film s'est volatilisé, je reste donc assez mitigé et déçu.
A ciao et merci à tous les petits gars de Mad.

Fred

PS : Au fait ! Rien à voir avec la choucroute mais Peter Jackson = roi du monde.

Cher Fred,
Vu le nombre de franchises montées à la va-vite suite au succès inattendu du premier opus (Freddy, pour ne citer que celle-ci), il y avait de fortes chances pour que le Creepers soit malmené, même par son génial créateur Victor Salva qui aurait légitimement pû être attiré par l'appel du fric. Le plaisir de constater, à la vision de cette suite, qu'il confirme bel et bien son statut d'amoureux du film de monstre n'a fait que conforter tout le bien qu'on pensait de lui. Sinon, c'est vrai que la façon dont le film a été distribué relève de la honte pure. Mais tu te doutes bien que nous n'avons pas accès à ce genre d'infos au moment où nous bouclons...

DÉROUTÉ

Salut Mad Movies,
Je vous écris pour vous parler de l'ovni du mois, en l'occurrence **Blueberry**. Étant plutôt réfractaire en général à l'illustration de la spiritualité au cinéma, j'ai été plutôt déçu par le film. Certes, cet aspect-là avait été largement vendu dans la promo et dans les propos de Jan Kounen, mais je pensais que les non-initiés comme moi (et la plupart des spectateurs) seraient un minimum guidés et préparés avant le basculement dans les expériences chamaniques. Cela aurait nécessité que le film démarre comme un western classique avant de basculer progressivement dans l'irréel alors qu'ici j'ai eu dès le départ l'impression de me trouver ailleurs. Cette volonté de se situer hors des sentiers battus se traduit même dans les scènes d'action (l'évasion et la fuite de Blount, Blueberry encerclé de flammes) pensées plus en termes de sensation que de spectaculaire. Le **2001** de Kubrick, qui a influencé le film, dans chacune de ses parties, posait longuement le cadre et les personnages avant les apparitions du monolithe noir, cette assise rendant encore plus fascinantes les ruptures de ton du film. Le problème de **Blueberry**, c'est qu'en quelque sorte le monolithe noir est tout le temps là, empêchant les sous-intrigues du film de se développer (l'histoire d'amour entre Cassel et Lewis maladroitement amenée, l'antagonisme entre Blueberry et Sullivan à peine esquissé). Le film ne manque pourtant pas de qualités (Vincent Cassel fascinant, une splendide photo, des visions chamaniques inventives...), on n'est pas dans **Little Buddha** ! Cependant, il aurait peut-être demandé une structure dramatique plus resserrée.
Sinon bravo pour l'article sur **Horus, le prince du soleil** qui, même s'il accuse son âge, est un grand film. Ce serait bien aussi quand il y a moins d'actu ciné en animation de parler de super séries récentes comme ***Abenobashi Magical Shopping Street, Last Exile*** ou ***L'Autre monde***.
Salut à tous.

Justin (Romainville)

Cher Justin,
On peut reprocher beaucoup de choses à **Blueberry**, *mais on ne peut pas lui enlever sa sincérité. Comme le précise Jan Kounen dans l'interview qu'il nous a accordé, le film lui a échappé, ce qui peut se comprendre étant donné qu'il ne souffre la comparaison avec aucun autre et reste unique, malgré ses références. Aussi,* **Blueberry** *mérite plusieurs visions afin d'en faire le tour et d'accepter sa différence au sein de notre production nationale, voire même au sein de la production cinématographique tout court. Oui, il s'agit bel et bien d'un ovni déroutant. Mais pour reprendre les termes de Jan : « Un ovni, il faut lui laisser le temps d'atterrir. ».*

SURPRIS

Cher Mad,
Annoncé comme un cru pauvre, le Festival de Gérardmer nous a pourtant réservé quelques belles surprises telles que **Acacia** ou **A Tale of Two Sisters**, traduisant l'émergence du cinéma fantastique asiatique. Dans la mouvance du fantastique actuel (**L'Échine du Diable**, **Sixième sens**...), ces deux films traitent de thèmes touchant à la schizophrénie, à la paranoïa ou aux histoires de « fantômes ». Je voudrais encourager notre festival fantastique bien peu médiatisé, qui réunissait tout de même Paul Verhoeven, Christophe Gans (très simple et très accessible) ou l'immense Christopher Lee dont l'apparition sur scène suscita une très grande émotion auprès des quelques privilégiés présents dans la salle.
Alors merci Gérardmer.

Renaud (Limoges)

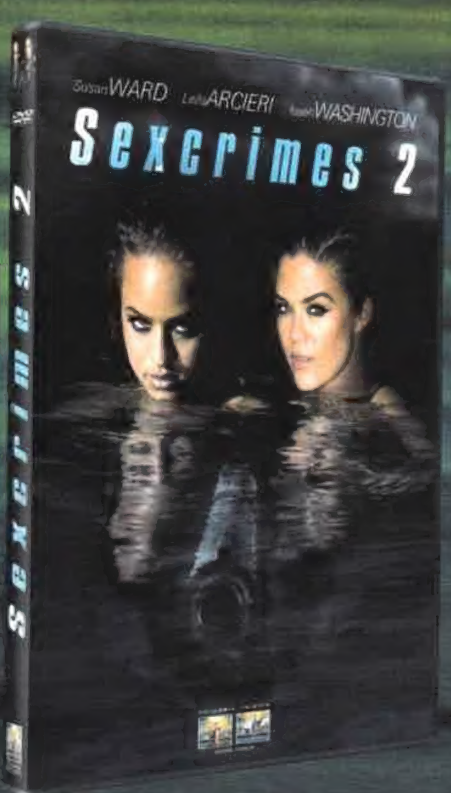
Cher Renaud,
Tu trouveras dans ce numéro un compte-rendu détaillé du festival, pour te rendre compte que nous ne sommes pas du tout du même avis que toi. Nous profitons cependant de ta lettre pour préciser qu'il s'agit pour nous d'un véritable crève-cœur que d'avoir à descendre en flammes le seul festival de cinéma fantastique français et la quasi-intégralité de sa sélection.
Disons juste que nous espérons, à notre niveau, pouvoir faire comprendre aux sélectionneurs que nous ne portons aucun grief particulier envers ce genre de cinéma mais que pour un **Deux sœurs** *sélectionné, il faudrait un* **House of 1000 Corpses** *ou un* **Skinned Deep** *pour ré-équilibrer la balance. D'une part, cela permettrait de véritablement représenter le genre, et d'autre part, des films comme* **Deux sœurs** *(largement bien vus, depuis l'explosion du cinéma asiatique dans les divers marchés du film et au sein du public "hype") ont moins besoin de couverture qu'un petit Z fendard tourné avec deux francs six sous (genre* **Bad Taste**, *et on voit où ça a mené son réalisateur !). Mais ne crachons pas tant dans la soupe, il est vrai que c'est un festival dans lequel nous avons découvert plusieurs films qui nous tiennent à cœur :* **May**, **L'Échine du Diable**, **Versus** *ou encore* **Jiang-Hu**. *Sinon, ce n'est pas tant que l'événement ne soit pas médiatisé. Gérardmer est une ville désormais connue en France, mais peu de gens savent que c'est précisément à cause d'un festival de cinéma fantastique !*
Y'a un os, c'est sûr !

SUSAN WARD LEILA ARCIERI ISAIAH WASHINGTON

Sexcrimes 2

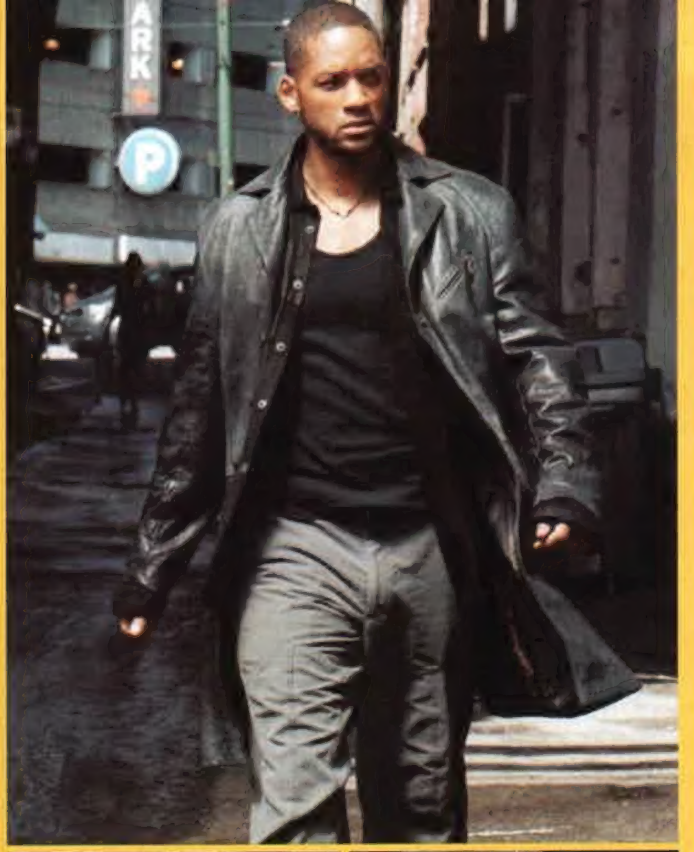
PRÊT À REPLONGER ?

ENCORE PLUS DE REBONDISSEMENTS, DE CHARME ET DE SUSPENS POUR UN THRILLER TRÈS SEXY !



EN DVD ET VHS
LE 10 MARS 2004

COLUMBIA TRISTAR
HOME VIDEO



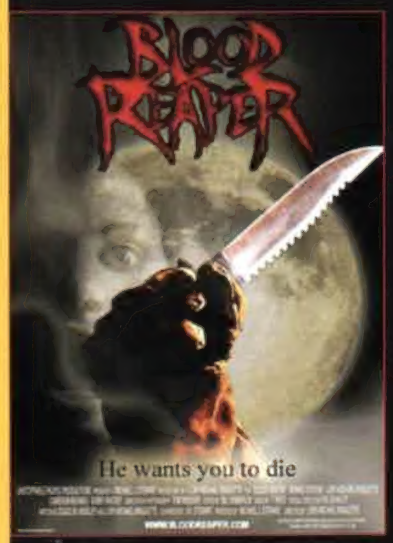
I, ROBOT
TU NE TUERAS POINT

Loi numéro un: un robot ne peut pas blesser un humain ou laisser un humain blesser quelqu'un.
Loi numéro deux: un robot doit obéir aux ordres donnés par un humain, à moins que ceux-ci n'entrent en conflit avec la loi numéro un.
Loi numéro trois: un robot doit protéger sa propre existence tant que cela n'entre pas en conflit avec les lois numéros un et deux.
Autant de lois bafouées dans **I, Robot**, production Fox adaptée des romans du *Cycle des robots* d'Isaac Asimov et d'une histoire de Jeff Vintar (**Final Fantasy**) par Akiva Goldsman (**Un homme d'exception**), secondé par les scénaristes des remakes de **La Planète des singes** et d'**Insomnia**. Ça se passe en 2035 et Will Smith y joue un flic robophobe chargé d'enquêter sur un meurtre dont est suspecté un androïde. S'il est coupable, c'est toute l'humanité qui est menacée. Derrière la caméra, un véritable artiste, Alex Proyas, chargé de rendre crédible un monde où humains et robots cohabitent. On imagine aisément l'ampleur des effets visuels, confiés à Digital Domain, le design des cyborgs et les décors futuristes étant quant à eux assurés par Patrick Tatopoulos, que Proyas retrouve après **Dark City**. Une chose est acquise: la vision de Proyas situe d'emblée le projet dans la lignée de **Blade Runner**, plus que de **A.I.**, tant le script évoque les grandes heures d'Hitchcock et du film noir. Aux côtés de Will Smith, deux acteurs de **La Somme de toutes les peurs**, Bridget Moynahan et James Cromwell, auxquels il faut ajouter l'inquiétant Bruce Greenwood (**Abîmes**). **I, Robot** s'annonce donc comme un thriller de SF aussi excitant pour les yeux que pour l'intellect, sans qu'il soit besoin pour cela de nous abrutir avec de la philo niveau terminale à la **Matrix**. Reste à patienter jusqu'au 28 juillet, date de la sortie du film en France.

Cédric DELELÉE

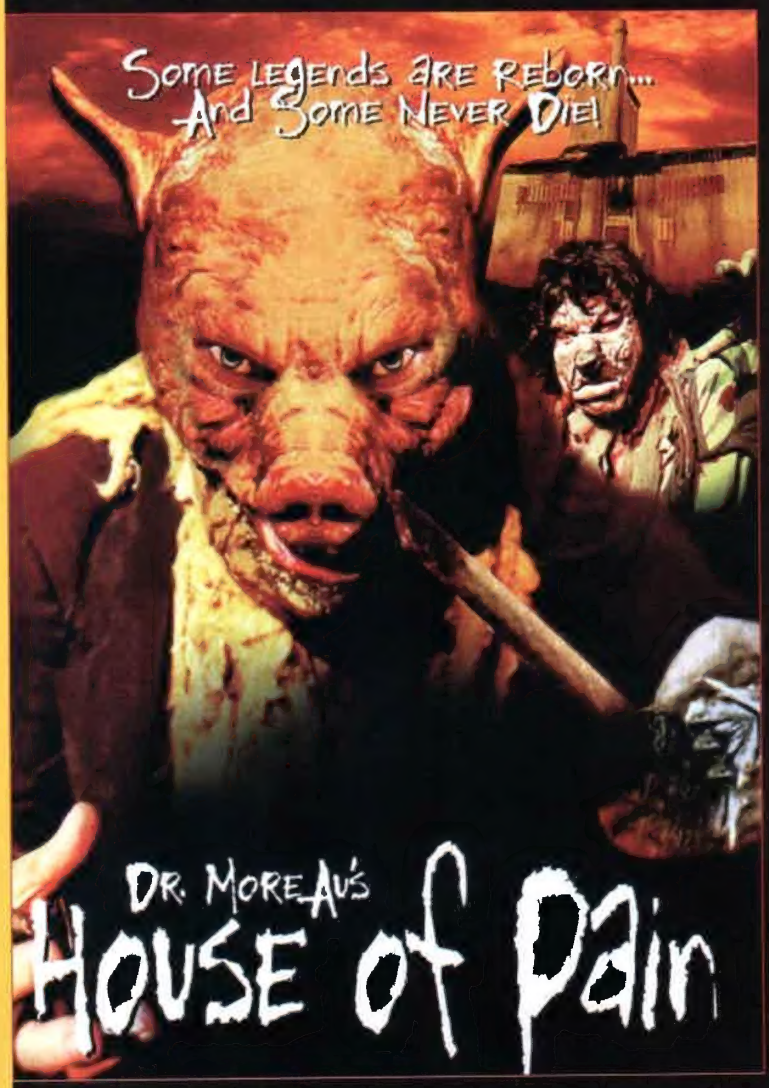
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.



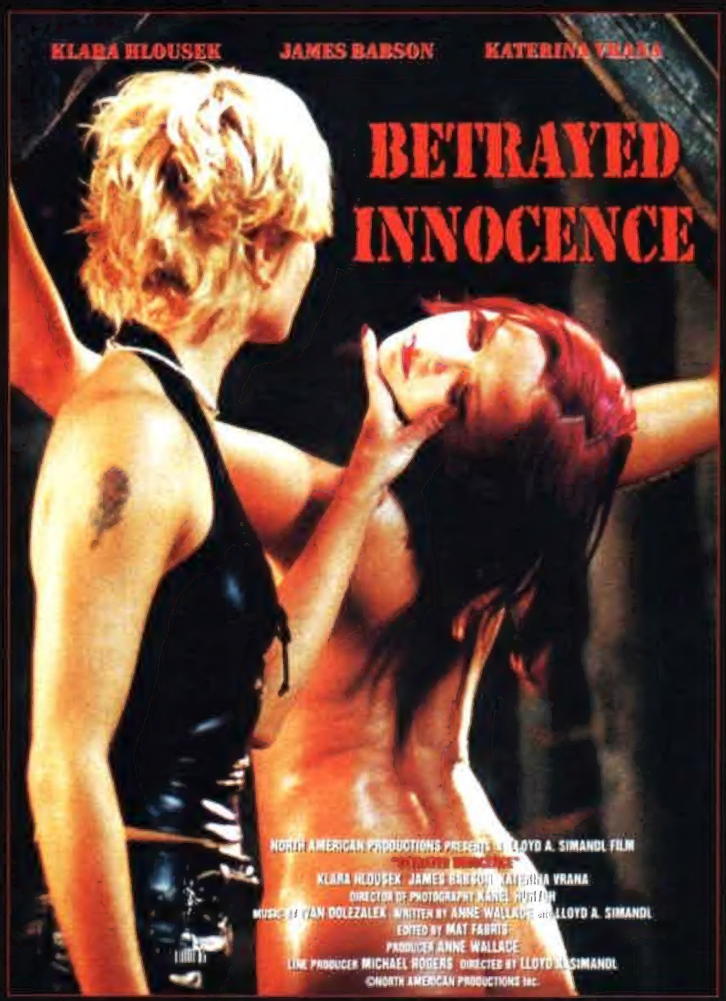
■ Réalisateur de **Deeply Disturbed**, Lory-Michael Ringuette (qui en a dans la braguette) se met en scène et débauche la scream queen Brinke Stevens pour **Blood Reaper**, où six amis partent camper et faire du rafting en montagne. C'est alors que surgit un monstre sanguinaire issu du folklore local, lequel a tôt fait de les prendre en chasse. Son nom: le Bordas, créature à la pilosité abondante mais variable, dont les cris tonitruants résonnent à travers les fourrés les plus épais... Voilà un film au pitch inédit qui plaira sûrement à Alexandre Bustillo!

■ L'inégal mais toujours plaisant Charles Band (**Puppet Master**, **The Creeps**, **Blood Dolls**) revient avec **Dr. Moreau's House of Pain**, fréquenté par Jacob Witkin (aperçu dans **Showgirls** et vu dans **Puppet Master: The Legacy**) et Debra Mayer (**Hell Asylum**, **Prison of the Dead** et la série *Charmed*). Le script, vaguement adapté du roman de H.G. Wells, est gratiné: Éric part à la recherche de son frère, un athlète soigné par le docteur Moreau, qui l'a dopé au point de le transformer en être mi-sportif, mi-panthère. Arrivé à la clinique du toubib, Éric est capturé puis transformé en monsieur tout nu avec un groin. Outré, il rallie les



autres manimals du coin pour becter Moreau et rejoindre la civilisation. Ça a l'air presque aussi déjanté que la version Frankenheimer et on s'en réjouit d'avance!

■ Couronné lors de plusieurs festivals fantastiques du monde entier, **Pure Blood**, premier long de Ken Kaplan interprété par Danny Keogh (**Une nuit en enfer 3**, **Shark Attack 3**), s'intéresse à une famille pour qui la pureté de la race est la clef de la survie de l'élite du genre humain. Ainsi, Fanus, jeune flic ambitieux, recueille son jeune frère Eugène, atteint d'une étrange maladie qui s'apparente au vampirisme. Fanus va


KLARA HLOUSEK
JAMES BABSON
KATERINA VRANA
BETRAYED
INNOCENCE
NORTH AMERICAN PRODUCTIONS PRESENTS A LLOYD A. SIMANDL FILM
KLARA HLOUSEK JAMES BABSON KATERINA VRANA
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY KAMEL HAMTAH
MUSIC BY IVAN DOLEZALEK WRITTEN BY ANNE WALLACE AND LLOYD A. SIMANDL
EDITED BY MAT FABRITZ
PRODUCED BY ANNE WALLACE
LINE PRODUCER MICHAEL ROGERS DIRECTED BY LLOYD A. SIMANDL
©NORTH AMERICAN PRODUCTIONS Inc.

s'apercevoir qu'il est au centre d'un plan visant à ramener à la vie son père décédé, un général chef d'une sinistre secte, et que c'est lui qui a été choisi comme son digne successeur. Une décision irrévocable à laquelle il aimerait bien échapper, d'autant qu'Eugène, choisi comme héritier puis rejeté, réclame vengeance. Un film qui marche sur les traces du flippant **Soif de sang** de Rod Hardy, c'est toujours bon à prendre.

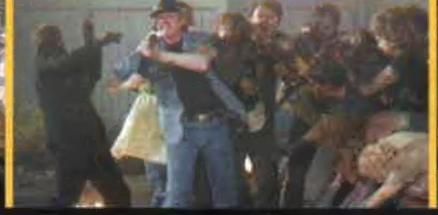
■ Plus que jamais spécialiste des lesbiennes réduites en esclavage par leurs consœurs, Lloyd Simandl (**Chained Fury** et tout le reste) récidive avec **Betrayed Innocence**. Ça se passe dans une usine isolée où sont parquées des minettes kidnappées par un ancien militaire. Une fois dressées, elles sont vendues sur Internet (comment ça où? j'en sais rien moi!). Mais notre bidasse, qui n'est qu'un fournisseur, se sent spolié et charge sa nana de localiser la prison en la faisant passer pour l'une de ses victimes. Elle est vite démasquée, torturée, et métamorphosée en une maîtresse SM prête à se venger de celui qui l'a utilisée. Bon, j'arrête, j'ai la gaule.

■ Vous vous souvenez de Chris Walas, créateur de **La Mouche**, promu réal pour sa séquelle? Depuis, que dalle, si ce n'est le confi-

DAWN OF THE DEAD
L'AUBE DU CARNAGE

George Romero, aux yeux des producteurs, n'existe plus, à tel point qu'il n'a jamais pu monter la suite du **Jour des morts-vivants** et qu'il empile les projets mort-nés. Mais ses films, eux, ont survécu, en particulier **Zombie**, classique absolu du film d'horreur dont Universal lance aujourd'hui un remake. Basé sur un script crédité à James Gunn (**Scooby-Doo**, certes, mais aussi des productions Troma) amélioré par Michael Tolkin (**Deep Impact**) et Scott Frank (**Minority Report**), doté d'un budget de 27 millions de dollars et confié à Zack Snyder, un virtuose de la pub dont c'est ici le premier film, le projet ne pouvait qu'inquiéter les puristes. Le réalisateur tente de calmer le jeu: « *Le film se déroule dans un centre commercial envahi par des zombies, mais c'est à peu près tout ce qu'on retrouve de l'original.* » précise-t-il. « *Nous en offrons une réinterprétation dopée aux stéroïdes. Mais que les fans se rassurent: je ne voulais pas faire un festival d'images de synthèses, mais baser le spectacle sur les maquillages. En outre, si l'horreur et le gore ne sont pas l'aspect principal de l'histoire, qui est avant tout dramatique, ces éléments sont tout de même présents en permanence.* » Pas étonnant vu le nombre de victimes que peut faire une horde de zombies affamés qui cavalent aussi vite que des Parisiens décérébrés le premier jour des soldes. Eh oui, si les arguments de Snyder sentent un peu trop la promo bidon, **28 jours plus tard** a fait école et il n'est plus question de zombies qui déambulent, mais de zombies qui courent aussi vite que des guépards!
En concurrence directe avec la suite du déplorable **Resident Evil**, **Dawn of the Dead** bénéficie d'un casting inattendu: Ving Rhames d'abord (**Mission: Impossible**), un ex-marine devenu flic héroïque, et Sarah Polley (**eXistenZ**), petite reine du cinéma indépendant venue ici dégourdir ses jolies gambettes. On notera aussi les apparitions de vétérans de l'original (Ken Foree, Scott Reiniger et Tom Savini), caution apportée à un remake qu'on espère aussi réussi que celui de **Massacre à la tronçonneuse**. Réponse le 19 mars aux USA et très bientôt chez nous.

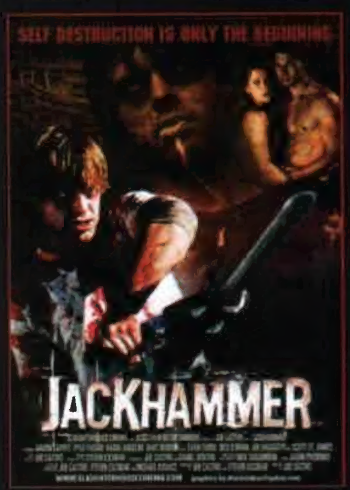
Cédric DELELÉE



dentiel **Psychose meurtrière**, les maquillages de **Programmé pour tuer** et **Jade**... Étrange. On le retrouve en tant que concepteur de l'ange de Dark Heaven, réalisé par Douglas Schulze (qui n'a pas foutu grand-chose non plus depuis **Hellmaster** en 92). L'histoire est celle d'un flic hanté par la mort de sa famille, qui se retrouve brusquement dans un monde ravagé par l'apocalypse. Il trouve refuge dans une église où des anges déchus tentent de posséder son âme. Il parvient à leur échapper et à rencontrer d'autres survivants, persuadés qu'il existe une porte permettant de retrouver leurs êtres chers et le monde qu'ils ont connu autrefois. Ben c'est pas avec ça que vous allez refaire des films, les gars!

■ Imaginez que vous soyez monteuse sur ***Maigret***. Ça doit être chiant à monter, ***Maigret***. C'est sans doute ce que s'est dit Géraldine Greed, qui se retrouve aujourd'hui réalisatrice de Death Games, anciennement titré **Chaos**, avec en vedette Jason Barry (aperçu dans **Titanic** et vu dans **Beyond Re-Animator**). Il y joue un biker irlandais qui quitte sa campagne pour rejoindre un cirque de gladiateurs motorisés en tournée dans toute l'Europe. Il découvre que le chapiteau n'est qu'une couverture dissimulant des activités malsaines et va tenter d'en savoir plus, mais comme il est tombé amoureux de sa partenaire, le con, ben il a du mal à pas se faire choper. C'est vrai que ça a l'air un peu mieux que *Maigret*.

■ Le spécialiste des effets sanglants Joe Castro passé à la réalisation avec **Near Death**, **The Hazing** et la série des **Terror Toons** se lance dans la croisade anti-drogue avec Jackhammer, où un toxico massacre la populace à l'aide d'un marteau à l'origine destiné à abattre des murs. L'idéal, en somme, pour fracasser des crânes, les faire éclater comme des fruits mûrs et broyer du cartilage, avec toute la conscience professionnelle d'un ouvrier du bâtiment, sauf que celui-ci finit les travaux et ne prend pas la moindre pause. Certes, c'est un peu mince comme sujet, mais c'est pas non plus destiné à être une œuvre d'art, alors...

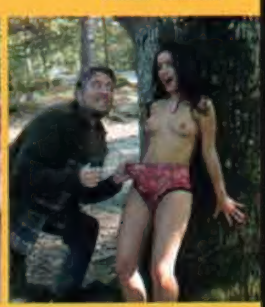


■ Allons-y pour la notule débile du mois: dans Lucky, un scénariste de cartoons désœuvré et alcoolo vit en ermite pour tenter d'échapper à l'emprise de la bouteille. Déboule Lucky, un chien qui parle (il devait en rester, des bouteilles). Grâce à la conversation de son compagnon sur pattes, notre ivrogne trouve le courage de se remettre au travail, jusqu'à ce que l'influence malveillante de son toutou le pousse à devenir un serial killer. Vous en conviendrez, c'est n'importe quoi et ça a l'air aussi savoureux qu'une boîte de Canigou. Steve Cudden réalise (qu'il aurait mieux fait de lire le script avant) et Michael Emmanuel (pilote d'hélico dans **Alerte** et petit rôle dans ***Buffy***) joue.

24 H ALIVE
LA FRANCE TRÈS PROFONDE

Ça faisait quelque temps que nous n'avions plus du tout de nouvelles de ce bon vieux Richard J. Thomson. Que ses fans se rassurent, Richard est actuellement en train de finaliser le très attendu **Time Demon 2**, un film déjà culte avant même d'être sorti. Parallèlement, il vient d'achever le tournage de **24 H Alive**, une parodie (un peu) gore, (pas mal) cul et (carrément) débile des reality shows à la ***Fear Factor***. D'une durée approximative de 60 minutes, **24 H Alive** présente trois candidates volontaires pour passer 24 heures dans une forêt isolée en compagnie d'un tueur en série des plus barbares. La gagnante est bien entendu celle qui survit au terme de plusieurs épreuves et autres tortures en tout genre. Elle se verra récompensée par un prix de 1 million d'euros. Les trois proies en question, qui ont entre 18 et 21 ans et qui se foutent à poil à la moindre occasion, se prénomment Vera, Ingrid et Maeva. Selon certaines sources, toutes les trois étaient ressortissantes des pays de L'Est. Deux d'entre elles n'auraient pas survécu... Quant au chasseur, un communiqué confidentiel nous apprend qu'il porte le nom de Gustave, qu'il est d'origine française, qu'il a connu des antécédents psychiatriques et judiciaires, qu'il a été sélectionné pour son agressivité et son aptitude à tuer, et qu'il aime le vin rouge et l'andouillette (exactement comme Christophe Lemaire, ce qui tombe bien vu que c'est lui qui joue ledit Gustave !). Le même communiqué ajoute que Gustave se trouve actuellement dans un lieu tenu secret. Dis donc Richard, tu serais pas en train de nous faire croire qu'il s'agit là d'un authentique snuff movie par hasard ?!?!...

Damien GRANGER



■ Elles sont trois, elles sont belles, elles sont bonnes et elles se foutent à poil sur Internet. Comme en plus elles sont sœurs, c'est encore plus pervers. Difficile de leur résister, surtout qu'elles invitent leurs cyber-clients à leur rendre visite. Ce qu'ils ignorent, c'est que ce sont des vampires qui racolent pour se nourrir... et pour abreuver l'innommable créature dont elles ont la garde (qu'on ne nommera pas, donc, puisqu'elle est

innommable). C'est Joe Ripple (**Stakes**, **Harvesters**) qui réalise ce Vampire Sisters pour Timewarp Films et pour le plus grand plaisir de nos yeux, puisqu'il y met en valeur la très appétissante Syn Devil, reine du gothique bandant. Allez faire un tour sur son site (syndevil.com), vous m'en direz des nouvelles, bande d'obsédé(e)s.

■ Réalisateur de **Evil Elvis**, Andrew Prendergast nous emmène sur une plate-forme pétrolière abandonnée dans Parasite. Une scientifique est chargée d'y tester un produit de nettoyage, mais des ouvriers disparaissent (ben, elle est pas abandonnée alors!) et un activiste écolo prend tout le monde en otage. Face à une nouvelle forme de vie hostile apparue à cause de ce putain de produit, ils vont pourtant devoir tous se liguer pour survivre face aux agressions voraces dont ils vont être victimes. Moralité: faites gaffe à ce qui sort de la cuvette quand vous y mettez du Canard WC.

San HELVING

Flashes

● Après Kasso sur **Gothika** et Florent Emilio-Siri (**Nid de guêpes**) sur **Hostage** avec Bruce Willis, les petits Français n'en finissent plus de s'exporter: Alexandre Aja (**Haute tension**) devrait réaliser le remake de **La Colline a des yeux**, coproduit par Wes Craven pour Dimension (et Stéphane n'était même pas au courant quand il a mis en place sa thématique « survival » dans le cahier DVD du mois dernier! C'est quand même dingue ça...), tandis que Jean-François Richet (**Ma 6-T va crack-er**) se voit confier celui d'**Assaut**, a priori interprété par Josh Hartnett et Laurence Fishburne (dit le mérou couillu). On applaudit Aja et on prie pour que Richet ait acquis une conscience politique avec les années...

● Quand Joel Silver et Bob Zemeckis s'emmerdent, ils produisent des nanars d'horreur sous la bannière Dark Castle. Le prochain est un remake de **L'Homme au masque de cire** avec Vincent Price et sera réalisé par un as de la pub, Jaume Collet-Serra. Ou quand le direct-to-video squatte les salles obscures...

○ Fathi Beddiar ne s'en est pas remis: le grand James Ellroy écrit le scénario de **The Man Who Kept Secrets** pour la Paramount, basé sur la vie d'un avocat hollywoodien... et c'est William Friedkin (**Traque**) qui réalise! Dans le genre film fouille-merde, c'est prometteur.

○ Restons dans le glauque avec le nouveau projet de Roland Emmerich, intitulé **The Girls Next Door**, qui traitera de l'esclavage sexuel, un peu comme chez Lloyd Simandl (voir Notules), mais avec plus de fric et des actrices professionnelles. Allez, on rêve: Keira Knightley, Natalie Portman, Alizee... Osez, les filles!

○ Après l'excellent **28 jours plus tard**, le tandem Danny Boyle/Alex Garland récidive dans le film de genre avec **Sunshine**, qui devrait s'inspirer du **Convoi de la peur** (et par extension du **Salaire de la peur**) en replaçant l'intrigue dans l'espace.

○ Déjà présent d'ici peu dans **Van Helsing**, le monstre de Frankenstein se voit remis au goût du jour dans deux projets. L'un pour le cinéma, écrit et réalisé par l'équipe d'**American Splendor**, verra une jeune étudiante se rendre compte qu'elle est morte et a été ranimée par des moyens contre-nature. L'autre, pour la télé, est nettement plus excitant puisqu'il est coproduit par Martin Scorsese et Tony Krantz (***24 heures chrono***), écrit par Dean Koontz et réalisé par Marcus Nispel (**Massacre à la tronçonneuse**): le pilote met en scène le baron et sa créature, qui ont survécu jusqu'à nos jours.

● Les comics news du mois! Il est question que Marvel s'associe à Pixar pour lancer de nouvelles franchises (imaginez les possibilités visuelles!). Morgan Freeman et Liam Neeson viennent de rejoindre le casting de **Batman: Intimidation** de Christopher Nolan. Quant à **Superman**, y McG est quasi confirmé en tant que réal, les rumeurs de casting versent dans le portnawak: Beyoncé Knowles en Lois Lane, Johnny Depp puis Bruce Willis en Lex Luthor... Quant à Clark/Kal-El, toujours personne. Euh... Damien ?... Sinon, Kevin Smith (**Dogma**) est attaché, en tant que réalisateur, au projet **Green Hornet** (avec sans doute Yuen Woo-Ping aux combats) et, plutôt que l'infâme Mark Steven Johnson, c'est Rob Bowman (**Le Règne du feu**) qui va finalement réaliser **Elektra**, où Jennifer Garner reprendra donc le rôle qu'elle tenait dans **Daredevil**.

● « *Je suis désemparé mais je vais essayer d'oublier cette expérience et de rebondir sur mes propres projets.* » C'est ce que vient de déclarer Frank Darabont après que George Lucas ait refusé le script d'**Indiana Jones 4** sur lequel il travaillait avec Spielberg depuis plus d'un an. Le réalisateur des **Évadés** et celui de **Minority Report** étaient très contents du scénar en question, mais il a fallu que l'auteur de **L'Attaque des clones** se fasse une fois de plus remarquer...

● On est bien parti pour avoir droit à deux **Tintin**: celui qu'envisage Roman Polanski, adapté de *Tintin au Tibet* (avec le yéti), et celui de Steven Spielberg, qui a la rare ambition de faire tourner Rupert Grint (Ron dans **Harry Potter**) pendant vingt ans avec Herman Tintin en vedette. Hallucinant ?

● C'est finalement Stephen Hopkins (***24 heures chrono*** et **L'Ombre et la proie**) qui réalisera **Nautica**, thriller maritime où devrait naviguer le beau Heath Ledger (**Le Purificateur**) et qui sera narré de plusieurs points de vue (à la **Rashomon**/**Basic**).

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Des Notules Asiatiques conceptuelles dans ce numéro, vu que vous saurez tout sur les penchants déviants de certaines personnes de la rédaction tout en découvrant les nouveaux films emblématiques de l'Extrême-Orient ! Elle est pas belle la vie ?!

■ Commençons par un film qui devrait plaire à ce charmant garçon (?) qu'est Alexandre Bustillo, **The Pink Adventures of Iron Pussy** (il faut dire que Iron Pussy, c'est le surnom d'Alex à la rédac depuis qu'on a découvert qu'il avait envisagé de changer de sexe durant son adolescence). Nous venant de Thaïlande, Iron Pussy est une espionne, accompagnée de son side-kick Pew, qui lutte contre toutes sortes de vilains.

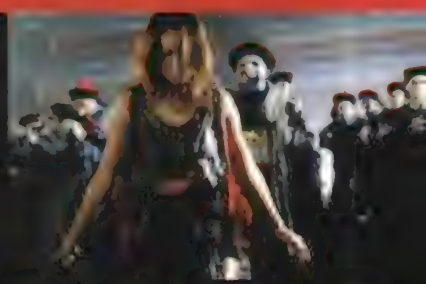
La spécialité d'Iron Pussy, c'est de changer de sexe pour prendre au piège ses ennemis. Après avoir sauvé le scientifique nucléaire Chart des griffes d'un affreux, Iron Pussy se retrouve à enquêter sur les comptes secrets du petit ami de Madame Pompidou (?!), de l'argent que ses supérieurs pensent destiné au trafic de drogue. Tourné apparemment dans un style flashy à la **Larmes du tigre noir**, **The Adventures of Iron Pussy**, dont le titre est déjà tout un programme, est mis en scène par Apichatpong Weerasethakul (voir interview dans le HS Asie). Le film bénéficie aussi de nombreuses chansons et danses... On attend avec impatience !

■ **The Bodyguard** n'est pas seulement le surnom de notre big boss adoré (on ne s'en douterait jamais en le voyant, mais Dam a bossé comme garde du corps dans sa lointaine jeunesse), c'est surtout le titre du nouveau film mettant en scène Tony Ja, sorti pile poil en Thaïlande un an après son déjà légendaire **Ong Bak**. Ne vous excitez cependant pas trop, Ja n'est présent qu'en second rôle dans ce film réalisé par son compère d'**Ong Bak**, le grassouillet Mum Jokmok. En attendant **Ong Bak 2**...

■ Comme il est question dans la news suivante du nouveau **Godzilla**, on en profite pour vous passer l'affiche de **Garuda** (voir NA du n° 157), qui entend devenir le pendant thaï du Gros G. Par contre, on n'a plus aucune nouvelle du film. Le projet aurait-il été abandonné ?

■ Depuis que l'ami Fathi fait des heures sup' comme boucher (on peut le voir en p. 17 du précédent numéro), il a dû abandonner son projet de construire un Godzilla en taille réelle en utilisant uniquement des saucisses de Frankfurt. Et c'est bien dommage, car il aurait peut-être pu aider Ryuhei Kitamura qui va réaliser le tout nouvel épisode de notre grosse bébête préférée pour son 50e anniversaire ! Non seulement le fait que Kitamura soit aux commandes est en soit très excitant, mais le projet le devient encore plus lorsque l'on sait que ce nouvel opus mettra en scène dix des monstres les plus importants de la Toho (on attend donc Mothra, Mecha-Godzilla & Co) et plusieurs acteurs des anciens épisodes ! Lancez le carnage !

■ On vous en avait déjà parlé précédemment, le mangaka Go Nagai (surtout connu par chez nous pour son *Goldorak*) va voir deux de ses créations, *Devilman* et *Cutie Honey*, adaptées live au cinéma. C'est surtout **Devilman** – l'histoire d'un adolescent qui se fait posséder par un démon afin de pouvoir lutter, justement, contre les forces démoniaques

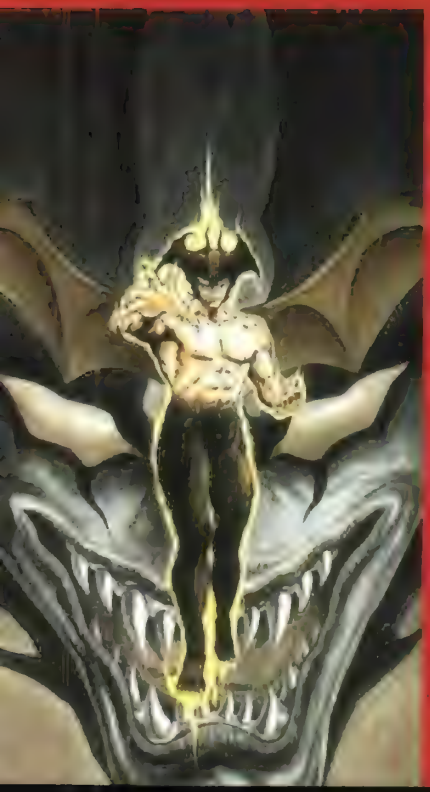


SHAOLIN VERSUS THE EVIL DEAD

LE TITRE CI-DESSUS N'EST PAS UNE DISCUSSION AUTOUR DES MÉRITES RESPECTIFS DES FILMS DE SHAOLIN ET DU EVIL DEAD DE SAM RAIMI, MAIS BEL ET BIEN LE NOM D'UNE NOUVELLE PRODUCTION MADE IN HONG KONG, ÇA LAISSE RÊVEUR PAS VRAI ? EN AVANT-PREMIÈRE, VOICI DONC TOUT CE QUE VOUS VOULEZ SAVOIR SUR CE QUI S'ANNONCE COMME L'UN DES PLUS SYMPATHIQUES DÉLIRES DE L'ANNÉE.

White et Black sont deux frères, élèves d'un maître taoïste, qui passent leur temps à se bagarrer, utilisant leurs pouvoirs magiques. Mais ce n'est pas sans causer quelques remous, car leur combat réveille le roi des vampires, qui dormait depuis des milliers d'années. Heureusement, ils en viennent à bout... Mais pas pour longtemps : alors qu'ils guident des cadavres sautillants (vous savez, comme on peut en voir dans les **Mr Vampire** & Co) vers leur dernière demeure, Black et White retombent de nouveau sur le super-vampire. Pour en rajouter une couche, les deux hommes, passablement énervés par leurs comportements respectifs, ne s'unissent pas pour combattre le monstre...

Que voici un film appétissant ! Ce n'est pas la première fois que les Hongkongais usent (et abusent) du nom **Evil Dead** : ils l'avaient déjà employé pour **Holy Virgin Versus the Evil Dead**, un très bon Category 3 (*films interdits aux moins de 18 ans - ndlr*) mettant en scène un Donnie Yen qui part au Cambodge pour mettre un terme aux activités sexuello-mortelles d'un démon. Un film que Yen préférerait complètement oublier... Vous me direz, qu'est-ce que vient faire **Evil Dead** dans le cas présent ? Et bien rien, bien sûr, mais le titre est bien vendeur, vous en conviendrez tous - au pire, les producteurs pourront utiliser, comme ce



qui font leur retour sur notre belle planète et essaient de la contrôler – qui est le plus attendu. À en juger par les premières images, le film va coller à fond à l'univers ténébreux de la série originale – avec, semble-t-il, une bonne touche des créations suivantes (faites par d'autres dessinateurs et scénaristes) qui n'ont fait que renforcer le côté violent et sombre du personnage. Pourrait-on imaginer une version live de l'excellent **Amon Apocalypse of Devilman**, un OVA d'une rare qualité qui a été jusqu'au bout du délire violent, schizophrénique et obscur du personnage et de la série? On touche du bois… Stéphane, lui, touche son ample slip XXS.

■ Pour faire un peu écho au Hors Série spécial Asie, un film d'Eddie Romero vient d'être retrouvé aux Philippines, **Tagumpay ng Mahirap** (1965). Ce film à sketchs, réalisé aussi par Gerardo de Leon et Lamberto Avellana, était considéré comme perdu jusqu'à présent. Encore plus incroyable, **Zamboanga**, un film de 1937, produit par des Américains et mettant en scène le grand Fernando Poe Sr a aussi été retrouvé, celui-ci dans une copie toute neuve (provenant de Finlande) à la librairie du Congrès aux States! Il ne reste plus qu'à mettre la main sur les milliers d'autres ayant disparu…

■ Comme on parle d'**Evil Dead** ci-dessous, il faut savoir que la ressortie du film a été jusqu'à influencer une nouvelle production made in Bombay. **Krishna Cottage** n'est pas, comme son titre pourrait le laisser penser, un hymne religieux mais bel et bien un film inspiré du classique de Sam Raimi. Sous le couvert d'un triangle amoureux, **Krishna Cottage** nous promet donc des morts violentes, du suspense, des frissons… et une sympathique touche sexy. Sortie prévue ce mois-ci.

■ Le petit chouchou maison Bobby Deol est de retour (il n'était pas vraiment parti non plus) et il n'est pas content! Dans **Kisnat - Vicious Trap of Fate**, il joue le rôle de Tony, un orphelin qui a grandi par ses propres moyens, souvent violents, à Bombay. Sa vie se trouve changée lorsqu'il tombe amoureux d'une chanteuse, qui est, hélas, promise à un autre. Pour ne pas arranger les choses, Tony fait pression sur le père de la belle – sans savoir, bien sûr, que c'est son père – pour signer des papiers qui vont permettre l'exploi-

sion du trafic de drogue… Armand Bordas, qui ne s'est toujours pas remis de **Kranti**, se prépare déjà à la vision du film et, entre deux hurlements de lion (comme Deol dans **Kranti**), il n'hésite pas à pousser la chansonnette… Le pauvre bougre n'a hélas pas l'indian touch et passe son temps à chanter « *Tieng, voilà du boudin* » (avec l'accent slouplait).

fut le cas avec **Holy Virgin**, l'image du crâne d'**Evil Dead 2** sur le poster du film. Ce qui est quasiment fait, vu que l'affiche utilise un certain monstre qui n'est pas sans nous rappeler **Evil Dead 3**!

C'est My Way Film qui s'occupe de la production de ce **Shaolin vs. Evil Dead** (et qui a d'ailleurs réussi à gratter une grosse somme auprès des banques grâce à un nouveau plan de financement et d'aide à l'industrie du cinéma local, mais ceci est une autre histoire), une compagnie justement réputée pour ses petits budgets et pour ses produits de classe B (voire Z) dont on a tendance à passer au travers. Cela n'empêche pas la société d'avoir réussi à attirer plusieurs noms pour le moins sympathiques sur ce projet. Gordon Liu pour commencer, la grande star de la Shaw, héros notamment de **La 36e chambre de Shaolin**. Un acteur certes en très grande perte de vitesse depuis quelques années (il suffit de voir les cheapies dans lesquels il est apparu récemment, genre **Two Shaolin Kids In Hong Kong**), mais qui garde cependant toujours autant de charme auprès de ses fans. Il y a ensuite Louis Fan. On aimerait bien dire le grand Louis Fan, mais le pauvre bougre n'a jamais réussi à se faire une place au soleil malgré des talents physiques évidents et un charisme unique (sans parler d'un visage qui n'est pas sans rappeler celui de Dacascos). Un acteur surtout connu pour sa prestation inoubliable dans **The Story of Ricky**. On trouve aussi la nouvelle venue Shannon Yao (ou Yoh), découverte dans le **Drunken Monkey** de Liu Chia-Liang et le Nippon basé aux Philippines Jacky Woo. C'est l'un des nouveaux hommes de la maison, Douglas Kung, qui dirigera le tout. Un metteur en scène très occupé, vu qu'il doit tourner trois autres films pour la compagnie: **Undiscovered Tomb** (on en reparle dans le prochain numéro), **Chinese Heroes** et **The King Boxer**. On s'amusera à remarquer que l'affiche crédite une certaine « Wo Ping Creation Team », qui essaie, bien entendu, de nous faire croire que Yuen Woo-Ping ferait partie de l'aventure… Ce qui est un peu difficile à avaler étant donné que premièrement, après avoir bossé aux States sur **Kill Bill** et sur le nouveau Jet Li, **Danny the Dog** (dont on n'attend rien du tout, mais bon, cela ne surprendra personne), il s'est attelé au nouveau film de Stephen Chow, **Kung Fu Hustle**, et que deuxièmement, vu ses tarifs, My Way ne pourrait pas le payer. Tout cela sent donc très bon le bis joyeux et décomplexé et si le film se révèle aussi épicé que son titre, on est sûr de s'amuser!

De gauche à droite : **Deux sœurs** (Grand Prix), **Sur le seuil** (Grand Prix du bidonnage Mad Movies) et **The Happiness of the Katakuris** (Prix du jury).

GÉRARDMER 2004

La tendance 2004 du Festival du Cinéma Fantastique de Gérardmer 2004 aura quasi-intégralement tendu vers le cinéma auteurisant, celui qui préfère suggérer que montrer. Pourquoi pas, même si la sélection fut très loin de nous convaincre. Le problème, c'est qu'en agissant ainsi, les sélectionneurs occultent l'un des versants les plus importants du genre fantastique, celui où l'imaginaire prend complètement forme à l'écran. Retour sur une sélection morose...

JOUR 1. Cérémonie d'ouverture à peine troublée par le Monsieur Loyal du festival qui, en présentant les membres du jury, énumère la filmo de l'actrice Cécile De France en omettant soigneusement de citer **Haute tension**. Dès le départ, ça sent déjà un peu trop le caviar... Heureusement que **Jeepers Creepers 2** rattrape le niveau en ouvrant le festival.

JOUR 2. La cadence s'accélère, avec la projection d'**Acacia** du Sud-coréen Park Ki-Hyung, où un enfant adopté parle avec les arbres, au grand effroi de ses parents. De l'aveu même de presque tous les festivaliers, **Acacia** était le pire film de la sélection. Suivront, dans la section animation, le Japonais **Horus** (voir numéro précédent) et le Sud-coréen **Wonderful Days**, blockbuster mongolo-écolo assez chiadé visuellement, mais à la narration et au scénario totalement insipides. LE morceau de bravoure du festival reste le film québécois **Sur le seuil**. Gros carton local (Miramax a racheté les droits pour en faire un remake), le film d'Éric Tessier ose toutes les situations les plus ridicules, avec son personnage de psy au bout du rouleau qui enquête sur un romancier bizarre dont les écrits horribles se concrétisent dans la réalité. Une accumulation de scènes complètement autres, un sens de la subtilité à toute épreuve et un accent québécois à couper à la tronçonneuse (« *C'est pô l'Diable, c'est l'Môl !* ») ont eu raison du sens critique de Moïssakis et Bordas, qui ont passé le reste du festival à vanter les mérites du film et à se répéter en boucle ses dialogues hilarants. Comptez sur nous, on y revient dès que possible.

JOUR 3. La journée commence avec la projection du nouveau Takashi Miike, **Happiness of the Katakuris**, une insupportable comédie musicale sur une pension de famille qui voit ses occupants mourir systématiquement dans des conditions étranges. N'abordant pratiquement jamais les rivages du fantastique, ce Miike-là (laid et paresseux, comme d'hab') fait en plus preuve d'un humour sitcomesque bien ronge-tête. Par contre, le manque flagrant de gore pseudo-trash et l'absence totale de caca ou de pipi se font cruellement ressentir. « Heureusement », le soir même, **Gozu**, nouvel opus du « maître », projeté hors compétition, viendra nous « rassurer » quant aux prétentions scato-auteurisantes du bonhomme... L'un des meilleurs moments du festival : un hommage au grand Christopher Lee qui couronne sa longue carrière dans le fantastique. Extraits de ses meilleurs rôles et intervention chaleureuse de l'intéressé (qui cite ses collègues disparus, comme Vincent Price et Peter Cushing) étaient au programme, juste avant la diffusion de **Love Object** de Robert Parigi. Histoire à tendance psychologique d'un salary man qui façonne une poupée à l'image de sa bandante collègue, **Love Object** marque autant de points dans la direction d'acteurs, très juste, qu'il en perd dans son manque d'appartenance véritable au genre fantastique (en gros le film se résume à un délire mental imaginé par le golden boy). On reviendra dessus plus en détail au moment de sa sortie, programmée pour juin prochain. Rayon animation, le Japonais **Sakura Wars** (1997 quand même), avec son histoire de lutte entre hommes et démons et de réalité alternative, paraît déjà daté. Ce qui n'est pas le cas de **Patlabor III**, thriller politico-médical pas aussi abouti que du Oshii, mais quand même très intéressant dans sa volonté de faire fusionner animation et cinéma.

JOUR 4. Le **Session 9** (2001) de Brad Anderson tire constamment à la ligne en confrontant une bande d'ouvriers avec les fantômes d'un asile psychiatrique désaffecté. Doté d'un casting sympathique (David Caruso, Peter Mullan, Josh Lucas) mais filmé (à la caméra numérique) avec un sens esthétique improbable, **Session 9** plonge son spectateur dans des abîmes d'ennui. Ah le pouvoir de la suggestion... Comme faut vraiment être méga-fan de Stallone pour s'engouffrer dans une salle bourrée d'ados prépubères qui gueulent « *T'es trop bonne !* » à chaque fois qu'une gamine de 12 ans apparaît à l'écran, on tente **Spy Kids 3-D** et évidemment, c'est une grosse nullité de première du père Rodriguez, qui joue toujours aussi bien de la guitare. On vous en reparle le mois prochain. **Tamala 2010** du Japonais Tol (c'est son nom) est un dessin animé « hype » sur les aventures d'une petite chatte punk sur la planète des Chats. Trip SF référentielle, le film aurait gagné à être un moyen-métrage. On en arrive au Grand Prix de ce festival : **Deux sœurs** de Ji-Woon Kim. Deux sœurs donc, reviennent chez leur père et se retrouvent confrontées à leur belle-doche et à un fantôme, qui apparaît ici au bout de 40 minutes et, oh surprise, il s'agit encore une fois d'une petite fille aux cheveux sales ! Reprenant l'imagerie rendue célèbre jusqu'à l'écœurement par **Ring** et ses avatars, **Deux sœurs** mouline dans le vide pendant toute sa première partie puisque l'action se situe entre la chambre et la cuisine (avec effet choc sur un bout de bidoche dans le frigo !). On aimerait vous expliquer pourquoi ce film a obtenu le Grand Prix, mais Moïssakis s'est endormi avant la fin et Bordas s'est pendu au premier tiers. Pour finir, un petit mot sur la nuit **Evil Dead** : l'idée était bonne, mais ceux qui ont pu s'offrir cette petite gâterie sucrée ont encore le goût du cyanure dans la bouche, la trilogie étant projetée en vidéo et en VF !

JOUR 5. Dernier jour. Inutile de dire qu'on est bien fatigués de se taper des fonds de catalogues. Aujourd'hui, c'est le tour de l'Australien **Lost Things** de Martin Murphy. Une bande d'ados cons partent sur la plage pour un week-end de baise. Assaillis par des visions bizarres, ils croisent même le « Mal » (il a bon dos celui-là décidément !) sous la forme d'un gros poivrot qui traîne par là. Lent, moche et prétentieux, **Lost Things** ne dure qu'une petite heure vingt, mais dévoile le pot aux roses au bout de dix minutes. Prévoir de s'asseoir à côté d'une blonde à gros nénés pour supporter le reste du film, hein... On passe à **House of The Dead**, survendu à l'équipe comme un « *gros Z ultra-jouissif et dément qui t'encule* **Citizen Kane** *20 fois la tête dans l'oreiller !* » par un Damien Granger toujours aussi déviant dans sa déviance. Gros, Z et ultra(con) oui, mais surtout pas jouissif pour un sou. Quant à **Citizen Kane**, il va très bien, merci pour lui... Sinon, les sélectionneurs ont cru bon de nous finir à coups de pompes dans la tronche avec la projection en clôture du **Peter Pan** de P.J. Hogan. Merci les gars, on reviendra !

Ze Mad Team

PALMARÈS

Grand Prix :
Deux sœurs de Kim Jee-Woon

Prix du Jury :
Happiness of the Katakuris (**La Mélodie du malheur**) de Takashi Miike

Prix de la critique internationale :
Love Object de Robert Parigi

Grand Prix du jury jeunes de la région Lorraine :
Deux sœurs de Kim Jee-Woon

Grand Prix Anim'arts :
Wonderful Days de Kim Moon-Saeng

Grand Prix du court-métrage fantastique :
La Collection de Judicael de Corinne Garfin

Prix Mad Movies de l'inédit vidéo fantastique :
My Little Eye de Marc Evans

LA RÉUSSITE PASSE PAR CERTAINS SACRIFICES

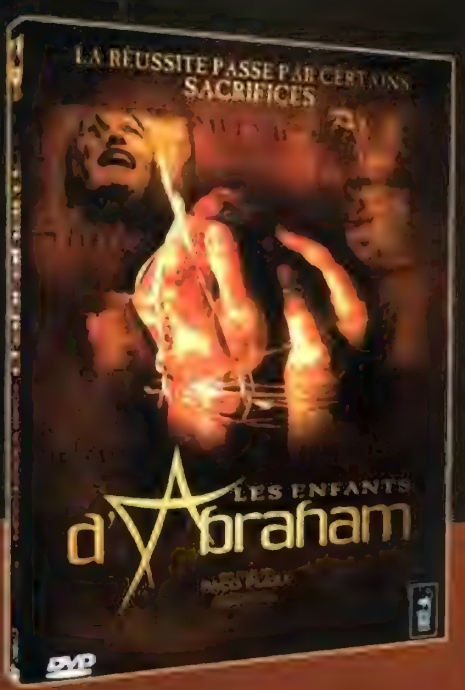
• PRIX DU MEILLEUR FILM FANTASTIQUE EUROPEEN AU FESTIVAL DE SITGES 02

• SELECTION OFFICIELLE AU FESTIVAL DE COGNAC 2003

"Un thriller bien construit... terrifiant"
Mad Movies

DIGIPACK 2 DVD VIDEO

Making of · Scènes coupées
· Entretien avec le réalisateur
· Clip vidéo · Comparatif film/storyboard ...



© Just Films, S.L & Costedo productions, 2002. Tous droits réservés.

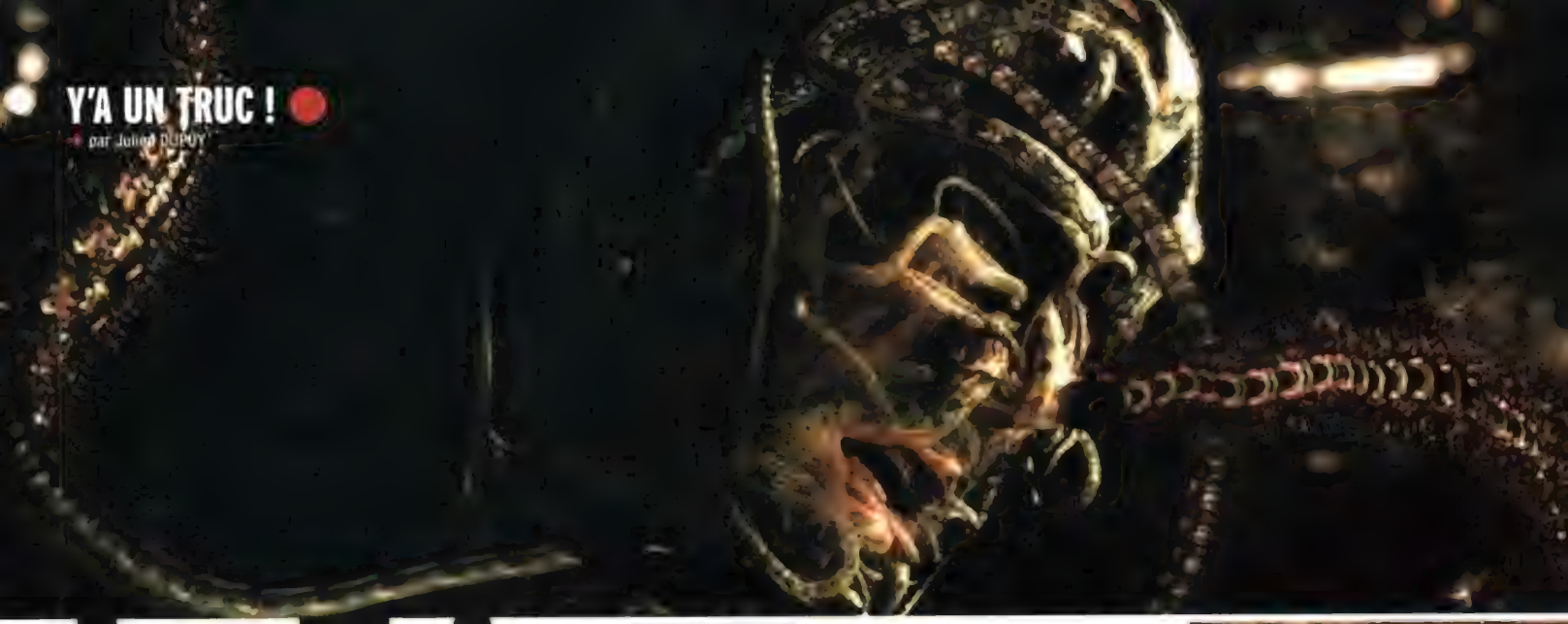
13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

EN VENTE EN DVD VIDEO LE 17 MARS

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

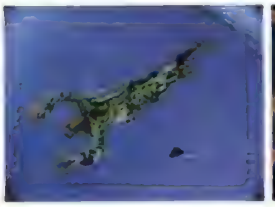
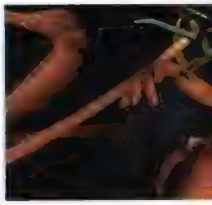
par Julien DUPUY



Le Trip

Entretien avec Rodolphe Chabrier, superviseur des effets spéciaux visuels pour Blueberry, l'expérience secrète

Collaborateurs de longue date de Jan Kounen, Rodolphe Chabrier et Mac Guff Ligne (Irréversible, prochainement Agents secrets et Arsène Lupin) ont expérimenté une approche totalement inédite des effets spéciaux numériques pour le final de BLUEBERRY, assurément l'une des séquences truquées les plus étonnantes de ces dix dernières années. Le sieur Chabrier a bien voulu revenir pour nous sur cette expérience (secrète) hors du commun.

Ci-dessus de gauche à droite :
Après avoir filmé Vincent Cassel sur fond bleu et sous toutes les coutures, l'équipe de MacGuff a rotoscopé ses mouvements pour caler sur le comédien plusieurs éléments en 3D, comme un écorché, un squelette ou encore des corps constitués de serpents ou d'éléments fractaux.

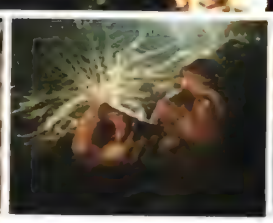
Lorsque Jan m'a demandé de l'aider à transposer ces visions au cinéma, il était évident que je ne pouvais pas accepter ce poste sans expérimenter moi-même la transe chamanique. Donc, des années avant que l'on attaque le travail, au Mexique et au Pérou, j'ai vécu cette expérience en compagnie des chamanes, que Jan considère comme la « *Nasa de l'inconscience* ». Je suis quelqu'un de très terre-à-terre et je pensais que la transe était de l'autosuggestion, mais quand je l'ai vraiment expérimentée, j'ai compris que ce n'était pas rien. Maintenant, l'un des plus gros défis consistait à communiquer ce que nous avions vécu. Lorsque l'on fait un dinosaure, tout le monde a des repères. Mais imaginez-vous en train de décrire les plans du final à un étranger avant qu'une image n'ait été obtenue... C'est pourquoi je suis parti en quête de références dès mon retour en France, en cherchant des images sur le Net durant plusieurs nuits. J'ai alors réuni des clichés de microscopes électroniques, des représentations mathématiques de physique quantique, des scènes d'astronomie, beaucoup d'insectes, de minéraux... Bref, principalement des clichés de la nature, mais à des échelles inhabituelles. Ensuite, j'ai travaillé par touches : nous avons fait quelques croquis, j'ai maquetté certaines des images choisies et nous avons attribué chaque scène à des artistes travaillant à Mac Guff qui nous semblaient avoir la sensibilité idoine. Cependant, certains ne comprenaient pas ce que nous cherchions à faire et ont quitté le projet en cours de route.

À L'INSTINCT

Après le tournage du film, une large partie de l'équipe, dont Jan, a emménagé dans les locaux de MacGuff, car nous avons abordé la conception des effets spéciaux comme s'il s'agissait de la continuation du tournage. Nous n'aurions pas pu travailler autrement. En effet, quand Jan a commencé à filmer, il a jeté son story-board pour tourner à l'instinct et nous avons essayé de faire la même chose avec les effets spéciaux 3D, ce qui à ma connaissance est une première. De cette façon, nous pouvions, si ce n'est improviser, du moins rebondir sur des trouvailles... Ainsi, parfois, en cours de modélisation, nous estimions qu'un des outils informatiques destinés à l'animation d'un élément en 3D pouvait avoir un rendu intéressant et nous décidions de le conserver dans le rendu final. Les tests étaient très importants et compte tenu de cette approche totalement inédite, la méthodologie était extrêmement empirique. Cette technique de travail nous a aussi conduit à jeter des plans en cours de fabrication, comme on jette des plans durant un montage classique. Ainsi, on a fabriqué plus de 25 minutes d'images en 3D pour ce film, mais une dizaine de minutes ont été abandonnées en cours de route. Le trip était en effet plus long au départ, il y avait tout un jeu d'images autour d'un bébé par exemple.

CONFIANCE AVEUGLE

Cette méthode de travail était possible parce que nous avions beaucoup d'argent et que nous avons claqué absolument tout notre budget pour la production. On a même fabriqué plus de choses que ce qu'on nous demandait. Zeïtoun et Langmann, les producteurs, ont fait confiance à Jan, mais, comme les gens extérieurs au tournage, ils ne pouvaient pas comprendre ce que nous cherchions à faire et ce jus-



qu'au dernier moment. Autant dire qu'il fallait avoir des couilles pour nous soutenir. Nous ne faisions pas des effets à la **Harry Potter** ou à la **Jurassic Park**, avec des gros monstres tout nets. Certes, nous avons créé plein de créatures en 3D de cet acabit, mais on ne les voit plus parce qu'on les a recouvertes sous des couches et des couches d'images. D'ailleurs, en cours de fabrication, il est arrivé que les gens extérieurs à cette postproduction pensent avoir saisi le sens de ce que nous faisions, parce qu'ils reconnaissaient un dragon ou une hydre. Mais très vite, ils étaient à nouveau perdus en constatant que nous camouflions les créatures sous des tonnes d'images différentes. Nous avons souvent travaillé avec des couches d'images, comme on peut jouer avec différents calques sur Photoshop, sauf que cette fois nous étions en 3D et non plus en 2D. Le seul point commun entre ces différentes couches d'univers 3D pouvait être, par exemple, le mouvement de caméra.

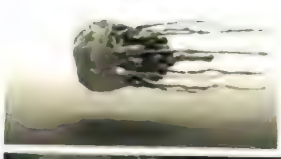
TOUTES LES TECHNIQUES EXISTANTES

Cependant, nous n'avons jamais avancé à l'aveuglette : il y a une histoire précise qui se déroule au sein de la vision, un scénario que nous avons mis en place ensemble, avec Jan. C'est-à-dire que nous travaillions à partir de concepts, il fallait que l'on parvienne à traduire visuellement un dialogue entre les personnages de Madsen et Cassel. Nous voulions, par exemple, que nos représentations de ces deux êtres puissent se retourner comme un gant, pour montrer qu'ils étaient une seule et même entité. On a vraiment utilisé et perfectionné toutes les techniques existantes dans les effets spéciaux numériques : il y a du système de particules, du lyp sync, de la modélisation procédurale... Par exemple, nous avons filmé Vincent Cassel pendu à un câble, avec une grue technocrane équipée d'une tête 3D, devant un immense écran bleu, pour l'avoir dans tous les sens. Nous avons ensuite recouvert son image d'un squelette qui suivait ses mouvements, puis équipé le squelette de peau, d'organes et de muscles. Ensuite, nous avons écrit un programme pour que chaque muscle soit recouvert de serpents qui réagissent en fonction de ces mouvements et de leur rapidité. Nous étions obligés de mettre en place ce genre de système, parce que nous avions tellement de choses à gérer qu'il était impossible de régler tous ces éléments à la main.

Photos du haut, sur les deux pages, de gauche à droite :
Le visage de Vincent Cassel recouvert de serpents et le visage chamanique du terrible Blount, incarné par Michael Madsen.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Plusieurs instantanés témoignant de la diversité des effets spéciaux réalisés pour Blueberry par MacGuff Ligne.

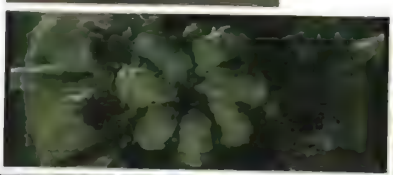
Photos du bas :
Même s'il est souvent difficile de les distinguer dans le rendu final des plans truqués, des centaines de créatures en 3D ont été créées par MacGuff Ligne, comme des dragons, une hydre, des insectes, des reptiles, etc.



DES VISIONS NETTES

Une autre des difficultés de ces séquences, c'est qu'il y avait plein de techniques que je ne pouvais plus utiliser de façon conventionnelle. Par exemple, Jan voulait que les images soient tout le temps nettes, parce que ce sont des visions mentales qui ne sont pas entravées par les limites d'un objectif de caméra. Donc on ne pouvait pas utiliser la profondeur de champ. Nous ne pouvions pas utiliser de flou de mouvement non plus, même quand une créature passait à toute vitesse, au premier plan, devant l'écran. On s'est également interdit de travailler sur la direction de lumière ou sur les ombres, et ce même quand nous incrustions une créature dans un sous-bois auprès de Blueberry. Il fallait en conséquence trouver des façons inhabituelles de donner du corps, de l'épaisseur à ces images. Nous avons alors utilisé des vibrations, des jumps-cuts. Nous avons également joué sur les zones de netteté, pour obliger les spectateurs à regarder dans un coin de l'écran... Nous sommes allés très loin dans les limites de la lisibilité des images et tout est calibré pour que ces séquences soient vues au premier rang de la salle, en se tenant droit, car si l'on s'enfonce dans le fauteuil, on ne pourra pas bénéficier des arrières du son. Il faut donc se mettre très près de l'écran, pour que les images débordent. Il faudrait être en showscan à la Géode pour bien faire. C'est une question d'immersion. D'ailleurs, en cours de fabrication, je ne pouvais plus juger les images en les regardant sur le moniteur. Il me fallait des lunettes équipées d'écrans vidéos...
Cette séquence doit rendre les spectateurs ivres. Mais on ne veut pas être prosélyte, parce que ce trip peut être génial, mais aussi super craignos. On voulait être fidèle par rapport à ce que nous avions vécu, prendre des clichés de cet autre monde et les montrer au spectateur, toucher le cerveau reptilien, pas l'intellect. J'ai été très touché lorsque des gens qui avaient vécu cette expérience nous ont dit qu'ils avaient retrouvé certaines sensations vécues pendant la transe en voyant le film.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et Julien DUPUY et mis en forme par Julien DUPUY



LE MANOIR HANTÉ ET LES 999 FANTÔMES

LES LOIS DE L'ATTRACTION

[illegible] Eddie Murphy [illegible] Pirates des Caraïbes [illegible] Le Manoir hanté [illegible] Disney World [illegible] Le Manoir hanté [illegible]

LES DISPARUES

LE SORCIER DU RIO GRANDE

Libéré par l'abandon de la réalisation d'**Alamo** au profit de John Lee Hancock, Ron Howard passe avec **Les Disparues** d'une forme de western à l'autre. De la fresque épique, ultime bastion texan contre la déferlante mexicaine, il bascule à un projet plus modeste, une sorte de remake de **La Prisonnière du désert** teinté de chamanisme à la **Blueberry**. John Ford pour le kidnapping d'une jeune femme par une bande d'Apaches rebelles qui entendent bien la vendre, elle et d'autres captives, à des Mexicains. Jan Kounen pour la présence d'un sorcier indien capable, par l'intermédiaire de quelques cheveux, de provoquer fièvre et éruption cutanée à distance. Entre Ford et Kounen, **Les Disparues** raconte en fait la réconciliation d'un père et d'une fille. Lui, devenu indien par conviction, ayant abandonné sa famille à un sort terrible. Elle ne lui pardonnant d'abord pas son départ soudain et ses tragiques conséquences. Le vrai sujet du film, un western à la fois classique dans son goût des grands espaces, des fusillades et des chevauchées, et novateur dans l'usage « ethnologique » qu'il fait des pouvoirs surnaturels du chef des ravisseurs, un sorcier d'une cruauté inimaginable.

Attaché à l'authenticité des gestes, décors et accessoires, Ron Howard ne démérite pas. Au contraire, il inscrit même **Les Disparues** parmi les bons westerns de ces dernières années, rares il y est vrai. Grâce notamment à un scénario éprouvé dans son déroulement et, surtout, au tandem Cate Blanchett-Tommy Lee Jones, à ce point dans la peau de leurs personnages que les interprètes qu'ils sont se font oublier. Belle, forte et discrète double performance soutenue par une ribambelle de seconds rôles également très justes. Entre autres Val Kilmer en capitaine de cavalerie pas très regardant sur le pillage que pratiquent ses hommes.

Cyrille GIRAUD

THE MISSING. USA. 2003. RÉAL.: RON HOWARD. SCÉN.: KEN KAUFMAN D'APRÈS LE ROMAN LA DERNIÈRE CHEVAUCHÉE DE THOMAS EIDSON. DIR. PHOT.: SALVATORE TOTINO. MUS.: JAMES HORNER. PROD.: BRIAN GRAZER, DANIEL OSTROFF ET RON HOWARD POUR REVOLUTION STUDIOS ET IMAGINE ENTERTAINMENT. INT.: CATE BLANCHETT, TOMMY LEE JONES, EIC SCHWEIG, EVAN RACHEL WOOD, STEVE REEVIS, VAL KILMER, AARON ECKHART, CLINT HOWARD... DUR.: 2H17. DIST.: COLUMBIA TRISTAR. SORTIE LE 17 MARS.

Festival du film JULES VERNE
GRAND REX
du 9 au 16 mars 2004

12e FESTIVAL DU FILM JULES VERNE
9-16 mars 2004 – Grand Rex
« 50 passeports complets à gagner, d'une valeur unitaire de 50 €. »
Pour cela, il vous suffit de nous envoyer vos nom, prénom et coordonnées (adresse + téléphone) sur carte postale ou papier libre, avant le 9 mars 2004 et nous tirerons au sort les 50 gagnants. Ces derniers seront alors contactés et pourront retirer leur passeport directement au grand Rex.

L'EFFET PAPILLON

ÇA VOLE BAS

Le battement d'aile d'un papillon en Chine peut déclencher une tempête au pôle Nord. Voilà pour la théorie scientifique ayant inspiré le titre du film réalisé par les duettistes Éric Bress et J. Mackye Gruber, scénaristes responsables du script de **Destination finale 2**. Mais que les cinéphiles se rassurent et que les apprentis Einstein passent leur chemin, au-delà du titre, il n'y a rien de cartésien dans **L'Effet papillon**, ni dans le décorum, ni dans les thèmes développés et encore moins dans le découpage de la bande qui, s'il n'est pas dû au hasard, ressemble plus à une construction enfantine, intuitive, qu'à l'architecture vraiment élaborée qu'appelait le traitement d'un tel sujet.

Evan Treborn est victime de pertes de mémoire instantanée, ce qui complique gravement son existence. Mais cette malédiction s'accompagne aussi d'un don. En effet, le jeune homme est capable d'agir sur le passé, comme s'il remontait dans le temps pour de courtes périodes. Évidemment, en modifiant l'histoire de sa vie, Evan corrige aussi la destinée des personnes qu'il a côtoyées. Souvent pour le pire, rarement pour le meilleur…

Dans l'esprit, **L'Effet papillon** est un long-métrage dans la lignée de **Memento**, **Donnie Darko** ou **Fréquence interdite.** Cependant, il ne parvient même pas à rivaliser avec le film de Gregory Hoblit (qui n'était pas aussi mauvais qu'on a bien voulu le dire). Il s'agit encore d'un de ces innombrables films « pitch » ne parvenant pas à explorer (ou à revisiter) le potentiel important de leur bonne idée de départ. Pourtant, le scénario de **L'Effet papillon** était un projet très personnel de Bress et Mackye Gruber, qui refusèrent pendant six ans de vendre leur script pour finalement le porter eux-mêmes à l'écran. Il est vrai que la psychologie et le background des différents personnages sont plutôt détaillés (un acteur a même été contraint de gagner puis de perdre quinze kilos en un mois). Cependant, le manque de hauteur de leurs points de vue et le traitement caricatural des aspects les plus dramatiques de leur existence donnent paradoxalement le vertige.

Par ailleurs, sur le plan technique, les brusques coupes survenant dans le montage consécutivement aux pertes de mémoire du héros sont également assez surprenantes. Malheureusement, le reste des ambitions de Bress et Mackye Gruber semble cimenté aux standards du serial. Les objectifs de leur film sont donc étriqués (on jette un voile pudique sur les incohérences du script, sur le fait que le héros ne s'interroge pas sur les conséquences de l'usage de son immense pouvoir; même la théorie de l'effet papillon n'est pas exploitée car seule l'existence d'une petite poignée de personnages est mise en jeu). Alors certes, il y a un gamin franchement méchant, démoniaque et bien violent qui parcourt le métrage. Mais ce n'est qu'un peu de piment, en quantité à peine suffisante pour enflammer les enfants de la télé élevés au ***Code Quantum*** et autres ***Sliders***.

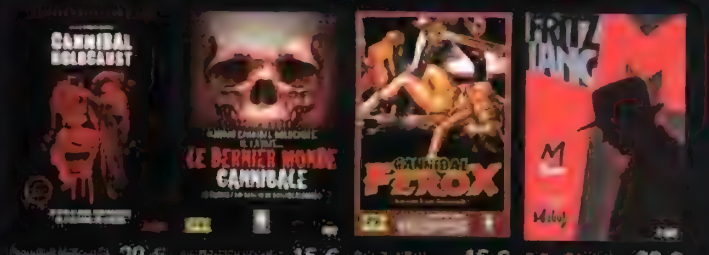
Bertrand ROUGIER

BUTTERFLY EFFECT. USA. 2003. RÉAL. ET SCÉN.: ÉRIC BRESS, J. MACKYE GRUBER. DIR. PHOT.: MATTHEW F. LEONETTI. MUS.: PUDDLE OF MUDD, STAIND, MICHAEL SUBY. MONT.: PETER AMUNDSON. PROD.: CHRIS BENDER, J.C. SPINK, ANTHONY RHULEN POUR NEW LINE CINEMA, FILMENGINE, KATALYST FILMS ET BENDERSPINK. INT.: ASHTON KUTCHER, AMY SMART, ELDEN HENSON... DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT.

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD zone 2 neufs



20 € 15 € 15 € 30 €

DVD zone 2 disponibles à partir de 6 €
DVD imports disponibles à partir de 10 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

25 € 25 € 35 € 25 €

DVD ZONE 1

35 € 35 € 35 € 35 €

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

47, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS
(MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

BIENVENUE DANS LA JUNGLE

DES TALOCHES QUI SE PERDENT

On est tellement en mal de gros ahuris musculeux qui bananent la tronche des malfrats graisseux d'un coup de manchette bien placé qu'on en est arrivé à accueillir Dwayne « The Rock » Johnson comme le nouveau messie du « main-dans-la-gueule-movie ». Certes, **Le Roi Scorpion** donnait une idée précise des capacités relativement faibles du bonhomme, mais comme nous restons d'indécrottables optimistes lorsqu'il s'agit de se taper un bon gros actioner déviant, nous sommes rentrés dans la salle diffusant **Bienvenue dans la jungle** avec l'assurance de se taper un bon gros machin rigolo-débile à la Bud Spencer. On visait pas très haut il faut bien le dire, mais ce n'est pas pour ça que le film ne tombe pas plus bas!

On vous passe les détails de l'intrigue, The Rock a des problèmes, il doit aller chercher le gus d'**American Pie** (Seann William Scott) quelque part dans la jungle, au début ils se détestent, à la fin ils deviennent trop potes, mais en attendant, ils se battent contre Christopher Walken et ses potes. Voilà, et rien qu'avec ça, Bud nous aurait déjà gratifié d'un succulent film de baffes comme on en fait plus. Attention, sur le papier, on trouve de tout dans **Bienvenue dans la jungle**: The Rock dans une partie de toutouches viriles dans un bar à 1 contre 10, The Rock contre un macaque vicieux ou encore The Rock qui se fait latter le cuir par un autochtone qui fait moitié sa taille. Et c'est vrai que ses scènes-là sont amusantes, si ce n'est qu'à côté, il faut se taper 1 h 44 (y'a déjà 20 minutes de trop!) de sidekick qui ne se fait pas baffer, de Chris Walken en complète roue libre (il fait un peu de peine le pauvre) et de gags dignes des **Visiteurs**, notamment lorsque nos deux héros ingurgitent des fruits hallucinogènes qui leur donnent l'impression de se voir déformés. Bref, c'est la cata, d'autant que Peter Berg (**Very Bad Things**) se voit confier un gros budget et se donne des airs de pas y toucher, préférant injecter une bonne dose de cynisme plutôt que d'offrir un vrai bon spectacle populaire. Un authentique Maverick le gars, attention! Certes, on préférera se taper sa perlouze vulgos que de revoir le propret **Roi Scorpion**, mais comme compter les points entre ces deux monuments de nettoyage du cerveau du spectateur par le vide revient un peu à enculer les mouches, on s'en tiendra à adresser un message à Arnold Schwarzenegger qui vient ici passer le relais à son poulain sous forme de caméo: hey Gouverneur, reviens ici, y'a tromperie sur la marchandise!

Stéphane « Banana Joe » MOÏSSAKIS

THE RUNDOWN. USA. 2003. RÉAL.: PETER BERG. SCÉN.: R.J. STEWART ET JAMES VANDERBILT. DIR. PHOT.: TOBIAS A. SCHLIESSLER. MUS.: HARRY GREGSON-WILLIAMS. PROD.: MARC ABRAHAM, KAREN GLASSER & KEVIN MISHNER POUR IM3 PRODUCTIONS, MISHER FILMS, STRIKE ENTERTAINMENT, WWE FILMS, UNIVERSAL PICTURES ET COLUMBIA PICTURES CORPORATION. INT.: DWAYNE « THE ROCK » JOHNSON, SEANN WILLIAM SCOTT, ROSARIO DAWSON, CHRISTOPHER WALKEN, EWEN BREMNER, JON GRIES, ERNIE REYES JR... DUR.: 1 H 44. DIST.: COLUMBIA. SORTIE LE 24 MARS 2004.

LE CHAT CHAPEAUTÉ

DR SEUSS ET MR WELCH

En dessinant (entre l'ombre de Gilles Rosier, complice de Frank Henenlotter et réalisateur de **Slimard Dragt**, délicat en manque sous tous rapports, ce soldat affronte et sait vous tuer en 4 gags. Ce manque d'assurance devant le scénario semble avoir été le moteur du personnage Quentin de Chat chapeauté. Son créateur, Dr Seuss, a pour matériel sur Les Simpson (où encore celui d'**Edward aux mains d'argent**) et de *Les Fous du roi* (pour Arnold), comme le savent ceux qui le connaissent de près ou de loin. Et c'est ce qui a poussé le producteur Brian Grazer à confier à Universal Pictures, Imagine Entertainment, Dr Seuss Enterprises et Revolution Studios (*Une vraie blonde*, *Le Journal de Bridget Jones*) le soin de mettre en boîte l'adaptation de l'un des livres les plus célèbres de l'auteur, *Le Chat chapeauté*. Un bouquin de quelques pages, à peine plus épais que le dernier Dan Brown, qui raconte l'histoire de deux gamins, Sally et son frère, qui se retrouvent seuls chez eux un jour de pluie. Ils s'ennuient ferme, jusqu'à ce que débarque le Chat chapeauté, qui va mettre sens dessus dessous leur petite vie bien rangée. Pour ce faire, il a amené avec lui deux acolytes, Thing 1 et Thing 2, qui ne sont pas vraiment des enfants de chœur. Ils vont tout faire pour que Sally et son frère ne parlent pas de leur visite à leur mère, sous peine de se retrouver dans de sales draps. Pour ce faire, ils vont même jusqu'à ouvrir une porte sur une autre dimension, d'où va s'échapper Voldemort... Non, pardon, Nothing, une créature qui ressemble à un gros nuage rose et qui va tout détruire sur son passage. Sauf que, comme dans tout bon film pour enfants, il y a une morale à la fin, et que les gamins vont apprendre à ne pas faire n'importe quoi quand leur mère a le dos tourné. Ou quelque chose comme ça. Bref, on ne va pas vous mentir, on s'est un peu ennuyé devant ce film, qui ne fait pas honneur à l'œuvre de Dr Seuss, qui a su créer un univers unique et inspirer plusieurs générations de lecteurs. Et on ne parle même pas de la version live de *Grinch*, avec Jim Carrey, qui était tout simplement atroce. Mais on a quand même bien aimé le Chat chapeauté, qui est un VRAI méchant pour enfants, avec ce qu'il faut de sournoiserie, de méchanceté et de cruauté gratuite, juste ce qu'il faut de vulgarité pour faire rigoler les plus jeunes. Et on aime bien aussi le fait que Dr Seuss ait été influencé par **Chat chapeauté** et le reste sur du Mike Myers... *Chapeauté* aurait le droit d'être cité dans le texte. Il était évident que Dr Seuss était une star. Avec son adaptation réussie et commerciale, Bill Welch accompagne l'univers de l'auteur culte en lui offrant une compagnie à la hauteur de son talent. Et pour ce faire, il a fait appel à Ronald McDonald pour le rôle principal. Non, rien à voir avec les chevaux, mais on ne sait pas trop pourquoi, on ne savait pas que le succès avait été au rendez-vous. Bien à regretter que le succès n'ait pas été au rendez-vous pour ce film qui honore parfaitement l'œuvre de Seuss. Un monde aussi coloré qu'inquiétant et inquiétant.

Laurent Duroy

THE CAT IN THE HAT. ÉTATS-UNIS. 2003. RÉAL.: BO WELCH. SCÉN.: ALEC BERG, DAVID MANDEL, JEFF KINNEY D'APRÈS LE LIVRE DE DR SEUSS. DIR. PHOT.: DAN MINDEL. MUS.: JAMES L. VENABLE. DÉC.: ANNE STEVENSON. PROD.: DAVID KANTER, BRIAN GRAZER, JIM VAN WYCK, ROGER BIRNBAUM, JOHN DAVIS, TAMARA DAVIS POUR UNIVERSAL PICTURES, IMAGINE ENTERTAINMENT, DR SEUSS ENTERPRISES, REVOLUTION STUDIOS. INT.: MIKE MYERS, DAKOTA FANNING, SPENCER BRESLIN, ALEC BALDWIN, KELLY PRESTON, QUINCY TAMARIS, SPENCER BRESLIN, AMANDA TROMPETER, DAN CASTELLANETA. SORTIE LE 3 MARS 2004.

namco

WWW.NAMCO.COM

SPAWN

ARMAGEDDON

Tiraillé entre le Ciel et l'Enfer,
Spawn les fera souffrir tous les deux.

XBOX GAMECUBE PlayStation.2

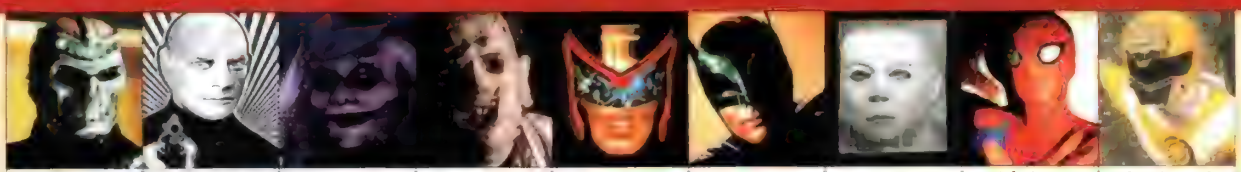
TODD McFARLANE PRODUCTIONS

WWW.SPAWN.COM

Spawn®, son logo, et tous les personnages et symboles associés sont des marques déposées de Todd McFarlane Productions, Inc. Le jeu vidéo Spawn® © 2003 Todd McFarlane Productions, Inc. Tous droits réservés. Le jeu vidéo Spawn® Armageddon est développé par Point of View sous licence de Todd McFarlane Productions, Inc. et est publié par Namco® Hometek Inc. Microsoft, Xbox et les logos Xbox sont des marques commerciales de Microsoft Corporation aux États-Unis et/ou dans d'autres pays. "PlayStation" et le logo "PS" sont des marques déposées de Sony Computer Entertainment Inc. GameCube sont des marques de Nintendo. © 2001 NINTENDO.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
AGENTS SECRETS		3 Aussi ambitieux qu'indécis. Le Spy Game français, c'est pas pour demain...			4 Le script est bancal et la fin ratée, mais la mise en scène réellement impressionnante.				
BIG FISH				1 De l'onirisme de pacotille au service d'un discours réac et bien-pensant ! Burton s'est vendu...		0 R.I.P. Tim Burton.		3 Le grand retour de Robert Zemeckis... Ah non tiens, c'est Tim Burton !	5 Tim Burton est décidément plus fort pour le drame que pour le film à grand spectacle.
BLUEBERRY - L'EXPÉRIENCE SECRÈTE		2 Il faut se farcir 1h50 de remplissage maladroit pour déboucher sur un final superbe...	3 Langmann vient de s'offrir sa Porte du Paradis. Autant respectable que fascinant de masochisme.		2 Le concept est intéressant mais le traitement insupportable. Mieux vaut revoir Cœur de tonnerre.	4 Totalement perfectible, assurément fascinant, un film qui porte bien son sous-titre.		4 Je ne sais pas si c'est vraiment un bon film, mais putain, quelle expérience !	6 Je pensais que Kounen était un mauvais faiseur. J'avais tout faux.
GOTHIKA	3 Très flippant dans ses deux premiers tiers. Le dernier acte est une catastrophe.	4 OK, le scénario pète pas très haut, mais visuellement, ça le fait, et en plus, ça fout la pétoche.	4 C'est les vacances pour Kasso. Heureusement, il fait beau.	1 Scénar galvaudé, succession de clichés, mise en scène ringarde. Pas une série B, juste du Z !	1 Kasso pense que McT est fini, mais ça ne l'a pas empêché de réaliser la pire des productions Dark Castle.	4 Ce serait cool que Kasso soigne un jour autant ses scénarios que sa réalisation.	4 Un bon film de plus au palmarès de Kasso. Dommage néanmoins que la fin soit foirée.	4 Un en-cas de belle facture pour attendre le plat de résistance : Babylon Babies !!!	2 Aujourd'hui, le sujet n'a plus aucun intérêt.
IMMORTEL (AD VITAM)									4 Bien que cinématographiquement discutable, c'est une jolie digression sur l'univers de Bilal.
JEEPERS CREEPERS 2	4 Les Dents de la mer dans la campagne ricaine avec le Creeper dans le rôle du requin.	5 Spawn peut aller se coucher : voici le premier film comic book malsain. Encore plus bandant que le 1er !	5 L'autre film d'horreur incontournable du mois. Lavez vos slips ou vous êtes morts !	5 Le Moby Dick du film d'horreur. Purement jouissif !	3 Comme dans le premier : le début et la fin sont superbes et le reste mortellement chiant.	5 Quand on aime les films de monstre, on aime Jeepers Creepers 2.	5 Un pur film d'action nerveux à souhait pour une franchise horrifique vraiment passionnante.	5 Aussi bon que le premier, peut-être même un chouïa plus jouissif...	3 Grosse déception. Le film est valable sur trois scènes. C'est déjà ça...
KIKI LA PETITE SORCIÈRE	5 Du haut niveau même si je préfère Totoro.	4 Un beau film pour les mioches mais on attend plus que ça d'un Miyazaki.		5 Une nouvelle perle de Miyazaki, à déconseiller aux bourrins patentés !		6 Bien oui, forcément.	4 Ça ne vaut pas Totoro et Mononoke, mais Miyazaki semble incapable de faire un mauvais film.	3 C'est tellement bien fait dans le genre "film pour gamins" que ça ne m'interpelle pas du tout !	4 Un Miyazaki mineur reste un grand film.
MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE	3 L'outrage fait à Hooper digéré, c'est assez crade pour dépasser le stade du slasher quelconque.	3 Nispel, concentre-toi sur le titre de ton film au lieu de mater le jouffiu de ton actrice !	5 Kosar est un scénariste à suivre de très près, Nispel est son messie. Imparable.	3 Une exposition nullissime mais un final intense et fun !	4 Un remake qui est surtout un bel hommage... et il y a Jessica !	5 Dégueu, violent et porsseux : que demande le peuple ?	5 Non pas un remake, mais une relecture, humble et respectueuse. Une grande réussite.	3 Aussi offensif que Massacre à la Tronçonneuse 2. Reste les 30 dernières minutes, bien barbares !!!	4 Pas au niveau de l'original mais franchement bien et respectueux.
MAY		5 Une petite perle noire qui, au-delà de ses oripeaux morbides, vise le cœur et fait mouche.	6 L'un des plus beaux films d'horreur. McKee porte la marque des plus grands.	5 Un tourbillon d'émotions pour ce portrait de femme si tragique, si glauque et finalement si beau.		3 C'est sûrement très bien, encore faut-il parvenir à entrer dans le film.	6 Une plongée dans l'horreur humaine et émouvante, et surtout terriblement virtuose.	5 Un beau film, à la fois malsain et touchant, qui prend tout son sens lors du plan final.	6 Un film miraculeusement abouti. McKee est soit cocu, soit génial.
OPEN RANGE		5 Le genre de films que l'on regarde avec un profond respect pour ceux qui l'ont fait. Rare.		5 Un western old school, anachronique, d'une beauté et d'une sincérité à couper le souffle.	5 Il y a eu Ford, puis Clint... puis Costner. Ce mec est admirable et son film magnifique.			5 Un beau western classique comme avant, vous n'allez pas cracher dessus, non ?	
PAYCHECK				4 Un actioner fun et sans prétention qui doit tout à sa mise en scène.	4 Un Minority Recall dynamique et touchant. Que serait le cinéma de SF sans Philip K. Dick ?	3 Plaisant, si l'on accepte le manque TOTAL d'ambition.		5 Une œuvre de commande ? Oui. Un film de vendu ? NON !!!	
LES RIVIÈRES POURPRES 2 : LES ANGES DE L'APOCALYPSE			0 Eh Yannick ! Soit tu changes de nom, soit tu sors !	1 Le 1 pour Magimel, qui s'impose définitivement comme l'action star que la France attendait.	2 Un épisode de *Le Cordier juge et flic* réalisé par un fan alcoolique de la 3e saison de *Millennium*.		2 Besson fait du Taxi, Dahan ne fait rien... Reste que ce gros Z à 23 millions d'euros a la pêche !	0 Des moines ninjas qui se bananent entre les légumes et le PQ au prisu du coin, nan mais sérieux !!!	2 Le scénario a d'immenses lacunes qui passent très mal à l'écran.
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LE RETOUR DU ROI	6 Un poil moins enthousiasmant que le 2, mais c'est tellement au-delà de tout ce qu'on a déjà vu...	6 L'une des plus fortes expériences de toute ma putain de vie !!! Je vous laisse : je vais me changer...	6 C'est la note pour le film dans sa globalité. Avec une légère préférence pour Les Deux Tours.	6 Un classique instantané, si beau, si touchant qu'il défie toute analyse critique !	6 Le Roi, c'est Peter Jackson, définitivement couronné. Hail to the King !	5 Il y a bien trois quarts d'heure de métrage problématiques, mais on va pas chipoter pour si peu.	6 Trois heures de pur bonheur. On regrette juste que ça soit déjà terminé. Snif...	6 Le chef d'œuvre total auquel Raf nous a préparé depuis toutes ces années...	6 Tant pis pour Zaïtochi, voici indiscutablement le film de l'année !

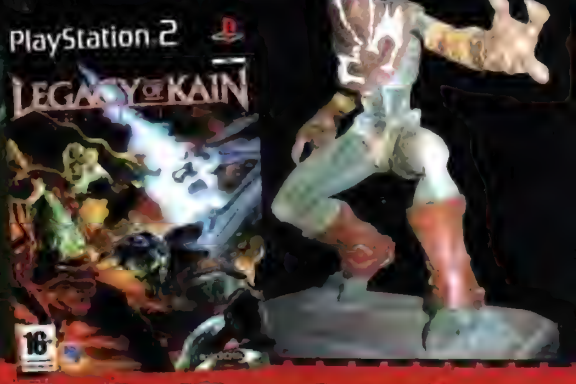
« Que dalle ! Tu crois que je vais me bouger le cul pour aller chercher mon Mad Movies alors que je peux l'attendre tranquillou chez moi, sans lever le petit doigt ? T'es ouf, toi !... »

5 STATUETTES RAZIEL
(VALEUR UNITAIRE 75 €)

30 JEUX PSII « LEGACY OF KAIN »
(VALEUR UNITAIRE 59,90 €)

30 T-SHIRTS
(VALEUR UNITAIRE 14,90 €)

POUR LES 65 PREMIERS ABONNÉS



Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 % D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 % D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 % D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

|_|_| |_|_| |_|_| |_|_|
Date d'expiration : |_|_| Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertes du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux donnees vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas il vous suffit de cocher la case.»

TOYSTAR

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

Commandez par :
- Internet
- Courrier
- Téléphone

(1) Anneau - One ring : 18€ Figurine de 16 cm : 19€ (2) Aragorn (3) Smeagol (4) Treebeard (5) Jeu d'échec avec plateau : 49€ (6) Gollum deluxe parlante (22phrases) de 27cm avec bits interchangeable : 34€ (7) Sauron - figurine parlante 30 cm : 39€

Buste résine 15cm en série limitée et numérotée (1) Grand Muffin Tarkin : 89€ (2) Clone: 89€ (3) Clone Jaune : 99€ (4) Anakin : 89€ (5) Count Dooku : 89€ (6) Zam Wessell : 89€ (7) Obi-Wan Kenobi : 89€ (8) Windu : 89€ (9) Padme : 89€

Statue Vynil: 45€ (1) Tetsuo (2) Kaneda

Figurine 25cm : 29€ (1) Phenicia (2) Arcor (3) Goldorak Gold (4) Ulysse 31 - Nono le petit robot 23cm : 39€

(1) Figurine Pinhead 45cm : 59€ Hellraiser serie 2 Figurine 18 cm : 19€ (2) Angelique (3) Barbie (4) Surgeon (5) Butterball (6) Skinless Julia (7) Pinhead II (8) Pillar of souls (9) Freddy - figurine 30cm "Classic Horror" : 59€

CATALOGUE GRATUIT
AU 01 42 72 06 66

www.toystar.fr
Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 Plus de 2000 références
01 43 72 06 66
Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

TOYSTAR

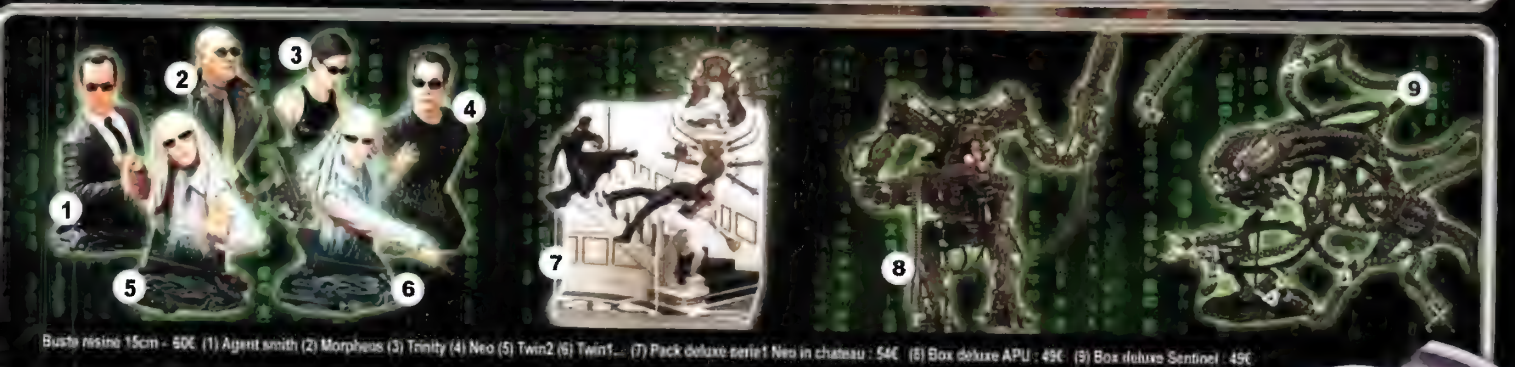
Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

Commandez par :
- Internet
- Courrier
- Téléphone

Marvel Legend série 5 figurine 18 cm - 18€ (1) Blade et sa moto (2) Colossus (3) Mr Fantastic (4) Silver surfer & Howard the duck (5) Sabretooth (6) Nick Fury

Spawn séries 25 figurine 18 cm - 18€ (1) HELL SPAWN RAVEN (2) HELL SPAWN (3) REDEEMER (4) IMAGE SPAWN (5) SAM & TWITCH (6) DELUXE BOX CREECH : 49€

Matrix action figure de 18 cm : 18€ Série 1 (1) Morpheus (2) Neo (3) Trinity Série 2 (4) Agent Smith (5) Trinity 2 (6) Neo (7) Morpheus (8) Neo real world



Buste résine 15cm - 50€ (1) Agent smith (2) Morpheus (3) Trinity (4) Neo (5) Twin2 (6) Twin1... (7) Pack deluxe serie1 Neo in chateau : 54€ (8) Box deluxe APU : 49€ (9) Box deluxe Sentinel : 49€

Le plus grand magasin de produits dérivés de France

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 Paris

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h

M° Buzenval / RER Nation - A 400 mètres de la Place de la Nation

HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN
DE ALFONSO CUARÓN

QUELQUE CHOSE DE POURRI AU ROYAUME DE POUDLARD...

Plus jeune qu'Houdini, plus beau que David Copperfield et plus balèze que Siegfried et Roy réunis, Harry Potter est déjà de retour pour un troisième volet qui voit quelques changements à son générique. Exit Chris Colombus, l'inattendu Alfonso Cuarón prend le relais pour nous raconter les péripéties du *Prisonnier d'Azkaban*, troisième roman de la saga imaginée par J.K. Rowling. Le meilleur selon une bonne partie des fans !

L'affaire se déroule en Angleterre en mai 2003. Alors que les lecteurs du monde entier attendent impatiemment que le cinquième tome des aventures du jeune sorcier Harry Potter (intitulé *Harry Potter et l'ordre du Phénix*) paraisse en librairie le 21 juin prochain, deux exemplaires du livre sont retrouvés complètement par hasard par un habitant du patelin de Suffolk (où les livres sont imprimés) qui décide de les envoyer au journal anglais The Sun. Au lieu d'en publier de larges extraits, le rédacteur en chef du magazine décide d'alerter la police, entraînant ainsi une enquête qui révèle que trois personnes, un homme âgé de 44 ans et deux adolescents de 16 et 18 ans pourraient bien être responsables du vol à l'imprimerie. La rumeur prétend qu'un troisième exemplaire circule également et que son possesseur propose les trois premiers chapitres contre la somme de 37 500 dollars. Les avocats de l'auteur J.K. Rowling parviennent à obtenir une « action légale contre personne anonyme » de la part de la justice britannique afin de prévoir une éventuelle fuite. C'est un fait sans précédent dans l'histoire de la littérature qui vient de se produire puisque les risques de piratages n'avaient jusque-là véritablement touché que l'industrie du cinéma. Comment trouver preuve plus parlante de l'énorme popularité des œuvres de J.K. Rowling ? À la fin 2002, les quatre premiers tomes des aventures d'Harry Potter ont été déclinés dans 200 langues différentes et vendus à plus de 175 millions d'exemplaires à travers le monde. C'est bel et bien une poule aux œufs d'or qui permet à la jeune Joanne Rowling (l'initiale K provient du prénom de sa grand-mère Kathleen), 38 ans, de voir accroître sa fortune qui dépasse désormais celle de la Reine Elizabeth ! Un tel succès attire forcément les convoitises et l'écrivain se trouve au centre de plusieurs procès, dont les deux plus représentatifs tournent autour d'une accusation de plagiat (retirée après qu'il ait été avéré que le plaignant avait présenté de faux témoignages) et d'une contrefaçon. En effet, de fausses suites des romans ont fait leur apparition en Chine, reprenant le personnage d'Harry et narrant des aventures qui concernent également le Gandalf du *Seigneur des Anneaux* ! Enfin, au cinéma, les deux premières adaptations (**L'École des sorciers** et **La Chambre des secrets**) rapportent quasiment 1 milliard 850 millions de dollars dans le monde entier. À ce stade, on ne parle plus de succès, mais bel et bien de phénomène puisque le nom d'Harry Potter est sur les lèvres de tous les enfants et adolescents dans les cours de récrés.

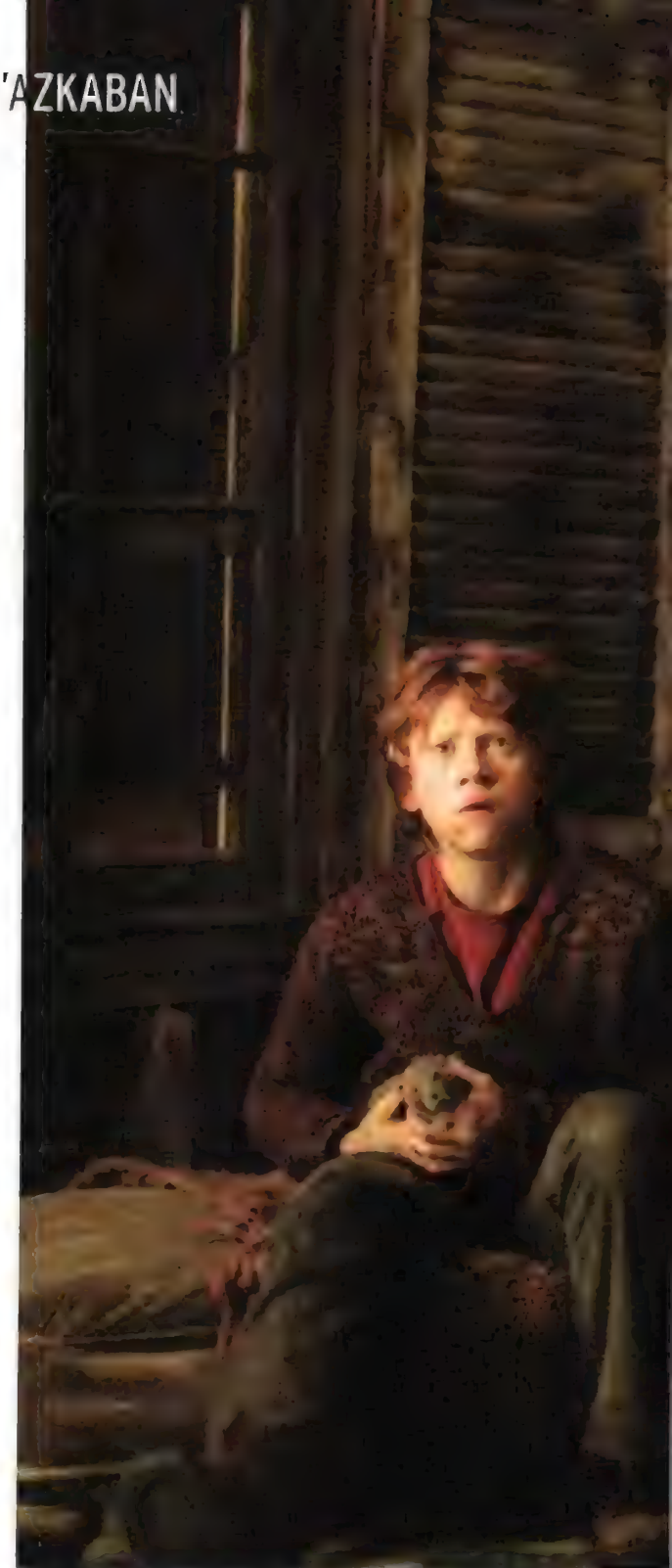
DU CHANGEMENT AU GÉNÉRIQUE

Spécialiste de la franchise à volonté, de **L'Inspecteur Harry** (5 films) à **Matrix** (3 films et un animé) en passant par **Batman**, **Superman** et **L'Arme fatale** (4 films pour chaque titre), la Warner ne pouvait pas laisser passer un si gros filon. Tout en travaillant activement à relancer sur le marché les potentiels de **Batman** (Christopher Nolan, Christian Bale et 160 millions de dollars de budget, rien que ça !), sa copine **Catwoman** (avec Halle Berry dans le rôle-titre et Pitof derrière la caméra, on ne rigole pas !) ou encore **Superman** (avec peut-être McG aux commandes), le studio n'en finit pas d'annoncer les adaptations à venir. Alors que celui qui nous intéresse aujourd'hui n'est pas encore sorti en salles, les tomes 4 et 5 (*Harry Potter et la coupe de feu*, *Harry Potter et l'ordre du Phénix*) sont respectivement prévus pour la fin 2005 et l'été 2007 ! On appelle ça du placement, et cela fait désormais près de deux ans que la date de la sortie en salles d'**Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** est fixée au 4 juin 2004. La stratégie est simple et profite en fait d'un double effet. Puisque chaque tome raconte une année d'apprentissage à l'école de sorcellerie de Poudlard et que celles-ci se suivent de façon chronologique, les interprètes des trois héros principaux (Harry et ses amis Hermione et Ron) grandissent à l'écran en même temps que leurs personnages, mais également en même temps que le public visé, fortifiant le processus d'identification et renforçant ainsi l'impact du phénomène et l'interaction nécessaire entre les spectateurs et l'univers qui leur est proposé. Mais ce n'est pas parce que les acteurs ne changent pas de visage que le générique technique ne subit aucun remplacement. Réalisateur attaché des deux premiers volets, Chris Colombus passe la main, prétextant le besoin de repos et l'éloignement de sa famille provoqués par les plannings très chargés de ses deux films tournés à six mois

d'intervalles. Plusieurs noms circulent pour le remplacer, de Callie Khouri (scénariste de **Thelma & Louise**) à Kenneth Branagh (qui interprète le poseur Gilderoy Lockhart dans **La Chambre des secrets**) en passant par Guillermo Del Toro ou encore Steven Spielberg qui fut initialement approché à l'origine du projet et qui avoua, déjà à l'époque, que seul le troisième volet l'intéressait véritablement puisqu'il s'agissait du plus sombre. Il passe une nouvelle fois la main, préférant se lancer dans la pré-production de **The Terminal** avec Tom Hanks (1) et la préparation d'**Indiana Jones IV**. C'est Alfonso Cuarón qui est donc chargé de mettre en images cet épisode majeur considéré comme l'une des meilleures aventures du jeune sorcier. Contrairement à Chris Colombus ou aux autres personnes approchées pour reprendre la franchise en main, Cuarón n'a aucun succès majeur à son actif. Il est cependant reconnu pour deux adaptations, celle de *La Petite princesse* (déjà un conte pour enfants produit par la Warner) d'après le roman de Frances Hodgson Burnett, et celle, modernisée, de l'œuvre de Charles Dickens, *De grandes espérances*. Bizarrement, ce ne sont pas ces deux films qui vont lui valoir d'être courtisé par la Warner, mais plutôt **Y tu Mamá También** (sorti directement en vidéo ici sous le titre **Et même ta mère**), chronique, en forme de road-movie, de deux adolescents qui découvrent les vraies joies du sexe dans les bras d'une femme plus âgée qu'eux. Tourné et produit par le réalisateur dans son Mexique natal, **Y tu Mamá También** est présenté au Festival de Venise, nominé pour l'Oscar du meilleur scénario original et reçoit des éloges dithyrambiques de la part de la critique américaine. Au-delà cette aura prestigieuse, on ne comprend pas très bien ce qui a pu faire tilter la Warner tant le film, très naturaliste, propose de nombreuses scènes de sexe très crues qui l'éloignent automatiquement de l'aspect familial propre à la saga d'**Harry Potter**. Le réalisateur se charge lui-même de nous expliquer les liens méta-textuels qui rapprochent ses deux derniers projets : « *Les thèmes sont très similaires.* **Y tu Mamá También** *traite de deux adolescents qui obtiennent, au terme du film, leur identité adulte et* **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** *raconte l'histoire de jeunes enfants qui deviennent petit à petit des adolescents. Je pense que les* **Harry Potter** *sont propices à des films très divertissants, mais le matériau propose plusieurs niveaux de lecture, donc ce même thème risque bien de réapparaître au détour de l'aventure.* ». CQFD quoi !

NOIR DE NOIR

Dans la grande tradition des romans, **Le Prisonnier d'Azkaban** reprend donc les personnages là où le précédent épisode les avait laissés. Harry (Daniel Radcliffe) a réussi à percer le mystère de la chambre des secrets et s'avance sur sa troisième année d'études à Poudlard. Avant la rentrée, il passe de pénibles vacances chez sa famille d'adoption, les Dursley. Au moment où la tante Marge vient passer une semaine chez eux, son oncle Vernon lui promet de le laisser rejoindre le Pré-au-lard, un village enchanté habité par des sorciers, s'il parvient à ne pas utiliser sa magie pendant tout le temps de la visite. Ne supportant plus les insultes de Tante Marge envers ses parents, Harry craque et la transforme en gros ballon. Contraint de s'enfuir pour ne pas subir la colère de l'oncle Vernon, Harry est rattrapé par un bus magique qui le mène jusqu'au Chaudron Magique, le seul pub fréquenté par les siens. Il y croise Cornelius Fudge (Robert Hardy) qui l'autorise à passer le reste des vacances sur place. Quelques jours plus tard, il retrouve Hermione (Emma Watson) et Ron (Rupert Grint) à Poudlard pour la reprise des cours. Au même moment, le terrible Sirius Black (Gary Oldman) s'échappe de la prison d'Azkaban. On dit qu'il est déjà à l'école des sorciers, qu'il cherche à retrouver Harry pour finir ce qu'il a commencé des années auparavant, au moment où il a tué ses parents. Plusieurs Dementors, les créatures gardiennes de la prison d'Azkaban, scandent les lieux pour le retrouver et le ramener entre quatre murs. Le salut d'Harry pourrait-il provenir de la venue du gardien des secrets de la famille Potter, Peter

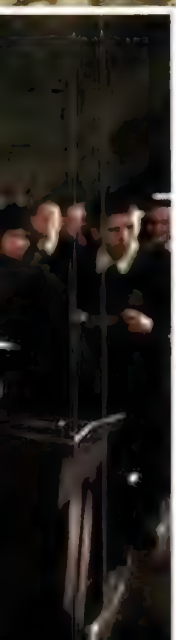


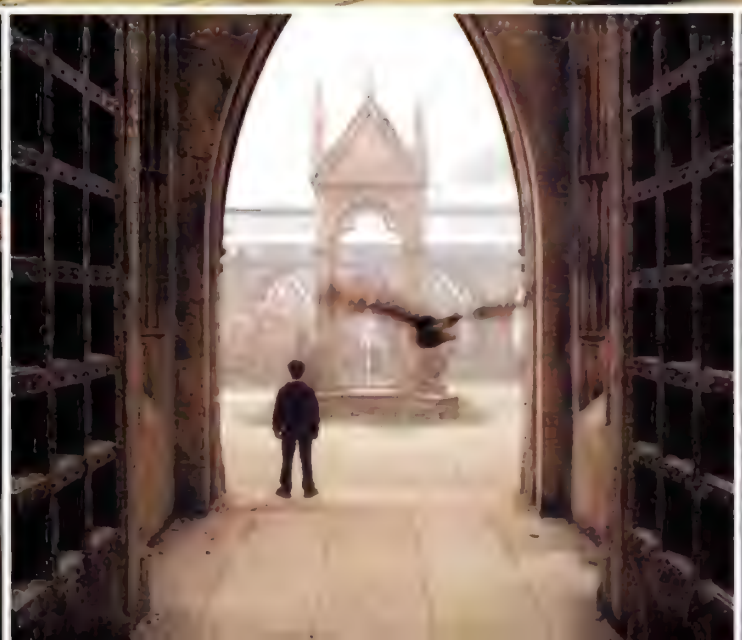
Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : Harry (Daniel Radcliffe), Hermione (Emma Watson) et Ron (Rupert Grint), de nouveau unis dans la mésaventure : on ne change pas une équipe qui gagne !

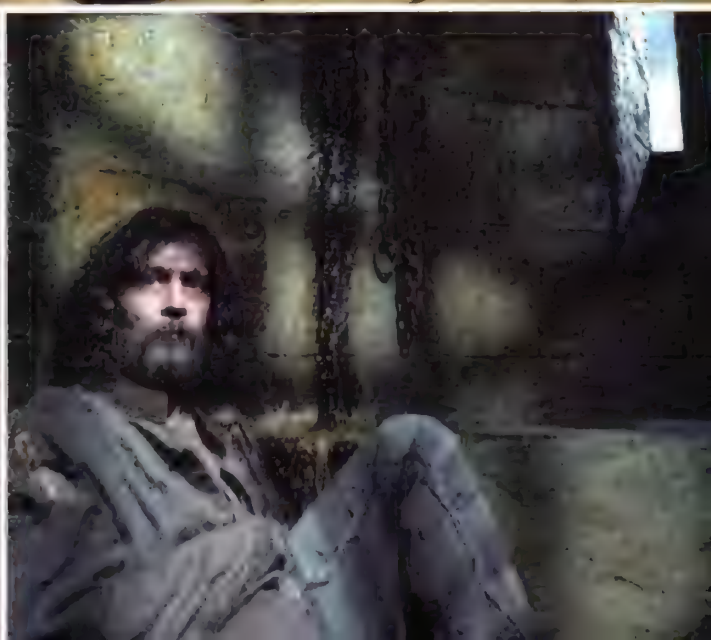
Draco Malfoy (Tom Felton) a lui aussi bien grandi et prépare toujours de mauvais coups contre son rival Harry Potter.

Une image désormais ancrée dans la saga : Harry enquêtant au sein de Poudlard.

Sirius Black (Gary Oldman), le fameux prisonnier d'Azkaban, sur le point de s'évader.







Ci-dessus :
L'un des Dementors fait une brève apparition. Leur look ne sera dévoilé qu'à la sortie du film, mais il est permis de penser très fort aux Nazguls du Seigneur des anneaux !

Pettigrew (Timothy Spall) ? Sirius Black est-il vraiment celui qui a tué les parents de Harry ? Quel est le rôle véritable des Dementors ? Et celui du professeur Remus J. Lupin, expert en défense contre les forces du Mal (David Thewlis) ?
On le voit, ce nouvel opus tend vers une imagerie plus sombre, dans laquelle Harry et son interprète Daniel Radcliffe sont poussés vers d'autres extrêmes. « *N'ayant jamais eu de pensées meurtrières, je me suis préparé à ce sentiment en écoutant beaucoup de musique. Non seulement Harry contient ici une colère très profonde, mais de plus, il doit composer avec des éléments terrifiants. Il entend sa mère hurler à la mort, ce qui est peut-être le pire qui lui soit arrivé jusqu'ici. Pour jouer cette scène, j'ai beaucoup parlé avec mon père qui a grandi au nord de l'Irlande, pendant les troubles civils. Un jour, alors qu'il n'avait que 8 ans, un homme a été assassiné près de lui. Il n'a rien vu, mais a entendu le cri de sa femme de l'autre côté de la rue. Il m'en a parlé longuement, et m'a aidé sur beaucoup d'autres choses, comme les scènes avec les Dementors.* » Ce sont justement ces créatures qui participent pour beaucoup à l'aspect le plus sombre de ce nouvel opus. Présentées comme des êtres se nourrissant de l'énergie positive de l'homme, elles ont nécessité plus de six mois de travail à l'équipe des effets spéciaux. Leur look est cependant gardé secret, dans le but de créer la surprise. « *Je ne sais pas vraiment à quoi ils ressemblent étant donné que je n'ai vu que quelques passages du story-board.* » précise le jeune Radcliffe. « *Alfonso nous les a décrits de façon très détaillée et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ne vont pas être beaux à voir. Ce sont les créatures les plus terrifiantes croisées par Harry, tous romans confondus.* »

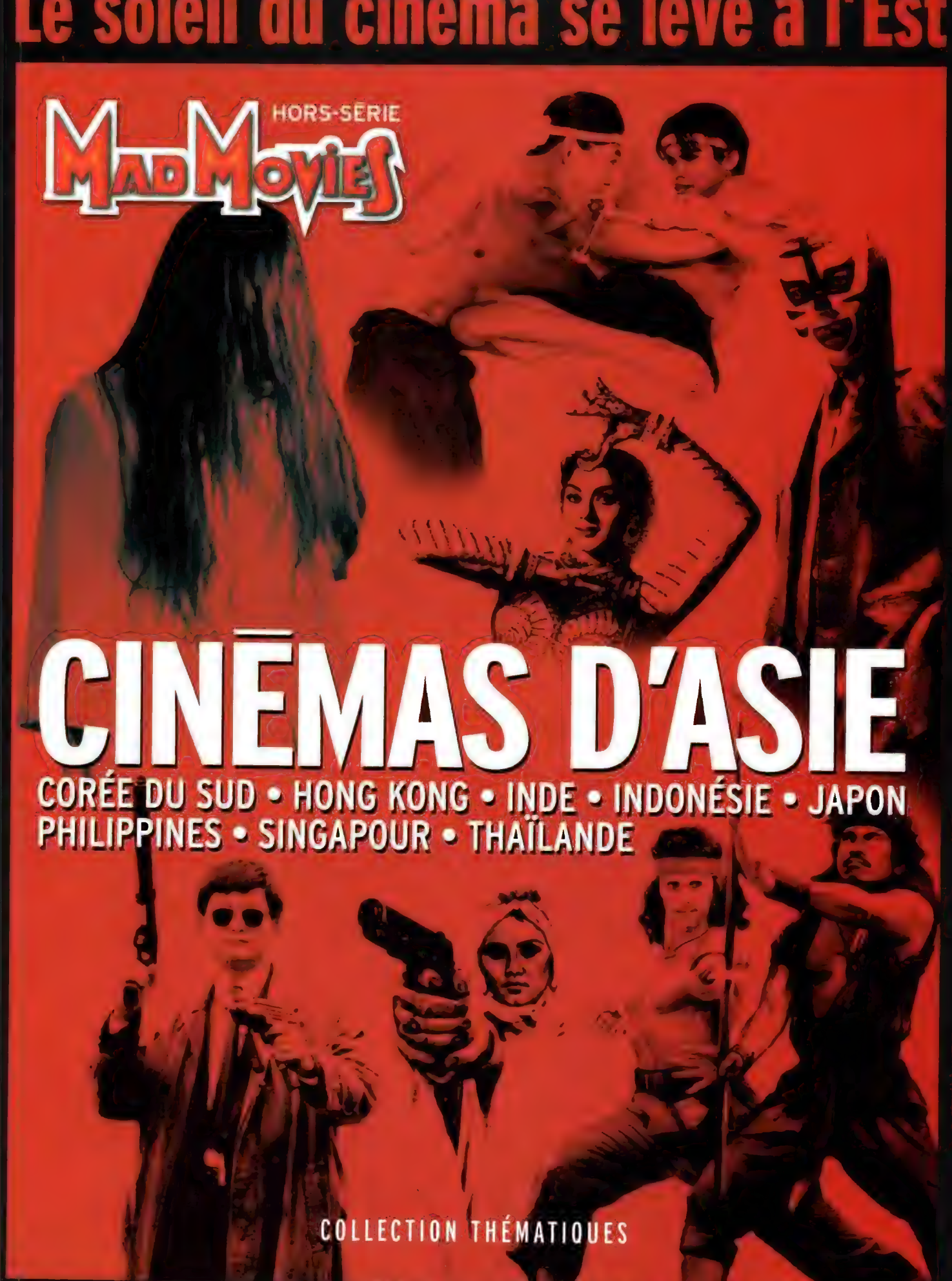
DÉJÀ LA SUITE

Un nouveau réalisateur implique forcément une nouvelle vision du matériau d'origine, ce qui n'est pas pour déplaire ici, étant donné que **La Chambre des secrets** peinait à trouver le rythme et le plaisir du premier opus en se perdant dans de très longues séquences d'introductions. « *Je n'ai pas vu d'images du film encore, donc je ne peux pas vraiment commenter le travail visuel d'Alfonso.* » continue l'interprète d'Harry Potter. « *Tout ce que je peux dire, c'est que Chris Colombus a toujours eu une approche très énergique dans la façon de concevoir les scènes, ce qui a donné deux très bons films. Sur celui-là, Alfonso est très préoccupé par les résonances émotionnelles des personnages. Il est plus posé, mais sa façon de faire est très intense à ce niveau.* » Justement, comment un réalisateur jusqu'ici habitué à de petits budgets et à une liberté quasi-totale se retrouve-t-il sur un film au budget (130 millions de dollars) et aux attentes très élevés ? Après tout, Alfonso Cuarón a dû prendre le train en marche, imprimer son propre style sur le film et tenir en main un tournage encore plus long que les précédents opus. Débuté en février 2003, soit peu de temps après la sortie de **La Chambre des secrets**, il a duré plus de neuf mois, se terminant en novembre dernier. « *Ce fut très fatigant.* » explique le réalisateur. « *Mais en me mettant au service d'***Harry Potter**, *je me suis peut-être retrouvé à faire le meilleur film de ma carrière. En tout cas, il s'agit de la meilleure expérience que j'aie pu avoir sur un film de studio étant donné que j'ai eu une liberté que je n'espérais pas.* » Aidé à appréhender les subtilités de l'œuvre de J.K. Rowling par le scénariste Steve Kloves, qui reprend ici du service, Cuarón pense également avoir livré une adaptation fidèle au matériau d'origine : « *Bien sûr, je suis persuadé que quelqu'un va se plaindre parce qu'il n'y retrouvera pas un détail auquel il a accordé de l'importance à la lecture du roman. Mais je pense que les fans vont, pour la plupart, adorer le film.* ».
Bien que le secret soit bien gardé autour de la plupart des éléments qui vont composer cette adaptation, on sait déjà que les grandes lignes du roman seront respectées, ainsi que les passages obligés de la saga, tel le match de Quiddich interrompu par les Dementors ou encore la scène où Harry reçoit un Éclair de feu, le meilleur des balais volants. Seule ombre au tableau, Cuarón n'aura pas pu diriger le regretté Richard Harris dans le rôle du vénérable Dumbledore, celui-ci étant décédé peu de temps avant la sortie de **La Chambre des secrets** et ici remplacé par Michael Gambon (**Sleepy Hollow**).
La Warner ne perdant pas le nord, le tournage de l'adaptation de *Harry et la coupe de feu* est déjà programmé pour le début du mois de mai prochain. Malgré une expérience plus que favorable, Cuarón ne rempilera pas, prétextant avoir encore beaucoup de travail sur la post-production de son film. Mike Newell (**Quatre mariages et un enterrement**, **Donnie Brasco**) le remplacera au poste de réalisateur, reprenant lui aussi là ou **Le Prisonnier d'Azkaban** se termine : « *Ce qu'Alfonso a accompli est remarquable. Il est parti d'une vision très lumineuse de l'enfance pour tendre vers une ambiance plus sombre et plus noire.* » précise Newell. « *Et il y est parvenu sans retirer la dimension romantique propre à la saga. Au contraire, il l'a fait rentrer dans l'ère de l'adolescence, et mon travail consiste à lui emboîter le pas du mieux que je peux.* » Malgré les rumeurs précisant qu'il grandit plus vite que son personnage, Daniel Radcliffe sera de la partie, au même titre qu'Emma Watson et Rupert Grint. Quid de Gary Oldman ? « *Ouais, je suis dans le prochain aussi, même si je ne suis pas sûr d'avoir le droit de le dire !* » lance l'acteur avec un sourire amusé. D'ici là, les fans auront pu découvrir **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** en salles, et une fois n'est pas coutume, la sortie en France est prévue pour le 2 juin prochain, soit deux jours avant la sortie américaine. Une bonne nouvelle pour un film attendu qui se doit d'effacer le souvenir mitigé de **La Chambre des secrets**.

Stéphane MOÏSSAKIS

(1) Le film sort le 18 juin prochain et se place comme un concurrent indirect, à deux semaines près, d'**Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban.**

Le soleil du cinéma se lève à l'Est


HORS-SÉRIE
MAD MOVIES
CINÉMAS D'ASIE
CORÉE DU SUD • HONG KONG • INDE • INDONÉSIE • JAPON
PHILIPPINES • SINGAPOUR • THAÏLANDE
COLLECTION THÉMATIQUES

Hors-série exceptionnel. En kiosques mi-décembre.

Après avoir ardemment défendu Versus, Mad se devait de revenir sur les films que Ryuhei Kitamura a tournés depuis. En particulier AZUMI, qui marque (enfin) le grand retour du réalisateur sur le devant de la scène. Attention, ça frite à tous les étages !

ALIVE, ARAGAMI & AZUMI
DE RYUHEI KITAMURA

LE RETOUR DU DÉFOULÉ

Ci-contre de haut en bas : Les scientifiques responsables de l'expérience de **Alive** se retrouvent face à un nouveau problème...

L'heure du face à face a sonné dans **Alive**.

Les militaires ont beau essayé d'endiguer le virus d'**Alive**, leurs armes à feu ne leur serviront pas beaucoup.

Inconnu avant **Versus** (il avait pourtant déjà réalisé deux métrages horrifiques : **Down to Hell**, un 45 minutes précurseur de **Versus** en 97 et **Heat After Dark** en 99), Kitamura est devenu en l'espace d'un film la vedette de cinéphages barrés cinéma branque. Proclamé grande découverte du Festival de Gérardmer 2001, Kitamura a pu retourner au Japon auréolé d'une gloire qu'il n'aurait peut-être pas gagnée s'il n'avait pas quitté son île (et c'est d'ailleurs bien pour cette raison précise qu'il a fait passer son film à Gérardmer avant toute sortie nippone). Mais il est revenu chez lui avec un sacré poids sur les épaules, car ses tout nouveaux fans, enthousiasmés au plus haut point par son décapant et rafraîchissant (quoiqu'un peu long) **Versus**, s'attendaient à ce qu'il se surpasse, qu'il aille encore plus loin dans les excès zombiesco-kung-fu. Bien difficile pourtant d'imaginer un film plus poussé dans ce domaine particulier. Bombe carburant à 200 % du début à la fin (deux heures tout de même), **Versus** ne fait aucun compromis et assume totalement son image de film d'action non-stop. Peut-être conscient qu'il ne réussirait pas à faire plus extrême, Kitamura a donc décidé de calmer les choses.

ALIVE MAIS PAS TRÈS REMUANT

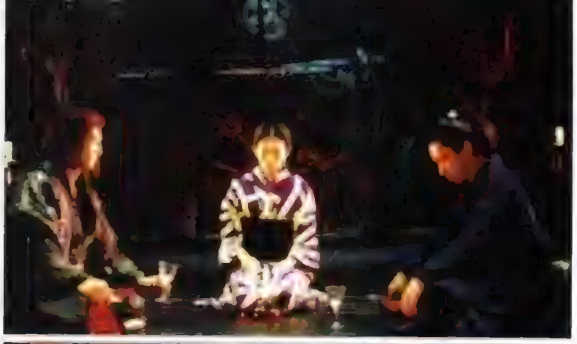
Se basant sur le manga homonyme de Tsutomu Takahashi, **Alive** met en scène un condamné à mort qui se voit proposer un deal : soit il se fait exécuter, soit il participe à une expérience. Le bonhomme n'hésite bien sûr pas longtemps et se retrouve enfermé en compagnie d'un étrange personnage. Pourquoi sont-ils là ? Qu'attend-on d'eux ? Une femme contaminée est la clef de tout...

Versus était un tout petit budget dont le côté cheap restait accessoire (on avait finalement autre chose à penser comme « *Putain, c'est quoi ce film de dingues !* »). Son succès aurait dû permettre à Kitamura de passer à un projet un peu plus conséquent, mais **Alive** se révèle tout aussi limité financièrement. Le problème, c'est que cette fois ça se sent comme une odeur de chaussettes sales. Avec ses trois pauvres décors, le film a vraiment petite mine. À la limite, on pourrait s'en contenter s'il y avait quelque chose derrière. Mais le (looooonnnnggg) face-à-face entre les

deux prisonniers n'a rien d'exceptionnel et devient très rapidement pesant de banalité. Kitamura a clairement un problème avec le temps. Il aime peut-être tellement tourner qu'une fois équipé d'une caméra, on ne peut plus l'arrêter… Si la longueur de **Versus** pouvait passer (le film était tellement délirant !), tel n'est pas le cas d'**Alive**. On se dit que l'attente n'est ici qu'un écran de fumée servant à faire monter la tension en prévision des scènes d'action qui arriveront obligatoirement à un moment ou à un autre. Et lorsqu'elles apparaissent enfin, au bout d'une heure, on ne peut que lever les yeux au ciel devant des effets numériques de basse qualité, copiant un tout petit trop ceux de **Matrix**. Voilà où est passé tout le budget du film : dans des séquences calquant celles d'un blockbuster américain que toute la planète a vu… L'ami Ryuhei semble oublier que faute de moyens, la meilleure alternative reste toujours l'originalité – un leitmotiv on ne peut mieux mis en œuvre dans **Versus**. Pourquoi donc l'avoir oublié pour **Alive** ?

PASSAGE PAR LE COURT

Entre **Alive** et son long suivant, Kitamura se voit proposer de tourner un court pour **Jam Films**, un projet réunissant plusieurs réalisateurs japonais montants. En tout, sept metteurs en scène participent à l'expérience, avec pour seule consigne de livrer un court-métrage – pas de sujet imposé, pas de thématique… Outre Ryuhei, on retrouve le réalisateur horrifique Jôji Iida (**Another Heaven**), l'éternel adolescent Shunji Iwai (**Swallowtail Butterfly**), ou encore le très prometteur Isao Yukisada (**Go**). Le projet peut surprendre, mais il faut savoir qu'il y a actuellement une véritable vague d'intérêt pour les courts au Japon (mais aussi en Corée du Sud) et Sony, productrice de l'affaire, espère bien profiter elle aussi de ce nouveau marché… Bref.
Gondo (probablement un mafieux) voit débarquer devant lui



Ci-contre de haut en bas : Une table, un démon, un samouraï et une charmante jeune femme pour les servir, il n'en faut guère plus à Kitamura pour monter son Aragami.

Le samouraï de Aragami manipule différentes armes susceptibles de venir à bout de son hôte.

Un coup fatal de la part du démon. Mais le samouraï est-il vraiment mort ?

Ci-dessous : Les cinq guerriers assassins et héros de Azumi.

Ci-contre, à gauche :
Un des nombreux combats qui parsèment Azumi.

Bas de page :
Trois photos du combat final d'Azumi, un morceau d'anthologie dans lequel notre belle héroïne défait quelques 200 ennemis !

une jeune femme toute de noir vêtue. Il s'agit du « Messenger », qui vient lui apporter la mort. Mais Gondo ne se laisse pas faire… Face à un impératif de durée, Kitamura est ici obligé de réfréner ses délires sans fin. **The Messenger** (c'est le nom du court) renoue avec certains épisodes de ***La Quatrième dimension***. Précis, concis et plutôt efficace, même si l'on doit reconnaître ne pas être surpris par le dénouement. Une nouvelle fois le Japonais prouve qu'avec quasiment rien (trois acteurs, deux chaises et quatre murs), il est capable de faire des étincelles. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si c'est son film qui ouvre **Jam**.

DUEL À MORT

C'est probablement durant la conception de **Jam** que se monte **Aragami**, le projet suivant de Kitamura. En effet, l'un des participants, le producteur Shinya Kawai (responsable notamment de **Ring**), devenu réalisateur le temps d'une pause, lui propose de se lancer dans un tournage légèrement conceptuel. Peut-être impressionné par le face-à-face d'**Alive**, Kawai demande à Kitamura et à un autre réalisateur de tourner chacun un film s'organisant autour d'un duel à mort. Deux réalisateurs, deux films, deux personnages réunis dans un affrontement à l'issue fatale… Voilà bien une idée marketing simplette mais, somme toute, intéressante. Ryuhei s'attèle donc à **Aragami** pendant que son collègue Yukihiko Tsutsumi (qui avait également pris part à **Jam**) tourne **2LDK**.
Au début d'**Aragami**, un jeune samouraï blessé débarque dans un temple, portant un camarade en tout aussi mauvais état que lui. Plus tard, l'un des deux guerriers se réveille face à un hôte qui lui apprend que son ami n'a pas survécu à ses blessures. Décidé dans un premier temps à reprendre sa route, il accepte finalement l'hospitalité de son sauveur. Ce dernier raconte à son invité la légende d'un démon nommé Aragami, habitant la forêt avoisinante et se nourrissant uniquement de chair humaine. Le samouraï demande alors si ce monstre est une menace pour le temple, ce à quoi son interlocuteur répond : « *Je suis Aragami.* ». Aragami, un démon immortel, cachant en fait un samouraï légendaire responsable de la mort de 794 hommes (c'est précis). Un démon qui en a assez de vivre et qui désire mourir. Pour le samouraï, il ne reste plus qu'un seul moyen de quitter le temple : tuer son sauveur…
Kitamura nous refait donc le coup du face-à-face qui s'éternise. À la différence d'**Alive** pourtant, il réussit à mettre suffisamment de piment dans les dialogues pour que l'on ne se mette pas à regarder sa montre au bout de 25 minutes de parlote. Le projet est effectivement périlleux : comment faire tenir un face-à-face dans un lieu unique pendant quelque 70 minutes ? Un casse-tête dont Kitamura se sort plutôt bien.
Tout le film tend donc vers la confrontation finale sans pour autant rendre anecdotique ce qui se passe auparavant et notamment les nombreux rebondissements comme la découverte de la véritable identité d'Aragami, qui fera sourire les amateurs de films de samouraïs ou les pratiquants d'arts martiaux nippons. Toute une série de petits éléments qui contribue à donner un peps certain à ce scénario pourtant très mince. Les scènes d'action, qui constituent au final la partie immergée de l'iceberg, sont toniques et très attrayantes, même si l'on n'a pas droit aux envolées délirantes de **Versus**.

AZUMI, LE GRAND RETOUR

Après ces semi-déceptions, on attendait donc plus qu'impatiemment de (re)voir Ryuhei Kitamura au sommet de son art. Avec **Azumi**, on peut enfin dire qu'il revient sur le devant de la scène, dans un genre cependant bien différent de son **Versus**. Comme **Alive**, **Azumi** est tiré d'un manga – bien plus célèbre – dessiné par Yu Koyama, et publié au Japon en 24 volumes.
Dix enfants ont été élevés par un maître de l'épée, destinés à accomplir une mission dont il ne leur a jamais dit un mot. Alors qu'ils approchent de la vingtaine, ils doivent passer le test ultime : choisir leur meilleur ami et le tuer. De dix, les guerriers passent donc à cinq… Et le sensei leur dévoile enfin leur raison d'être : tuer ceux qui risquent de déclencher une guerre dont pourrait découler la destruction du royaume.

Azumi fait partie des nouveaux chambarras apparus durant la seconde moitié des années 1990, tels **Samurai Resurrection** et **Red Shadow**. D'ailleurs, il comporte quelques ressemblances avec ce dernier (à moins que ce ne soit **Red Shadow** qui se soit inspiré du manga ?), notamment dans la mission salvatrice engagée par les maîtres du groupe de ninjas. Bien heureusement pour nous, **Azumi** vole bien plus haut que l'humour pas marrant et les phases hip-hop à deux balles qui bercent en grande partie **Red Shadow** et s'abandonne avant tout à un sens aigu du drame servi par des scènes d'action bien senties, le tout dans un esprit très BD.

Si l'on met de côté le choix de l'actrice principale (une pop star choisie pour son « appeal » commercial), le film fonctionne beaucoup mieux que les deux précédentes entrées de Kitamura. Certes, on pourrait chipoter et noter qu'**Azumi** n'aurait rien perdu à être amputé de 10 à 15 minutes (Kitamura s'étale de nouveau sur plus de 140 minutes), mais on est cependant très loin des problèmes de tempo inhérents à **Versus**, **Alive** et **Aragami**. De la direction artistique à la cinématographie en passant par les chorégraphies martiales, les costumes et la musique, **Azumi** resplendit. Entendons-nous bien, ce film ne marque pas une révolution du cinéma martial, mais « simplement » l'une des meilleures réussites du genre au Japon depuis belle lurette, à des années lumières des chambarras ennuyeux de ces dernières années comme **Vengeance for Hire** (réalisé pourtant par le grand Kihachi Okamoto – **Sword of Doom**), **Samurai Resurrection**, **Red Shadow** et consorts.

Azumi est à la fois un chambarra classique de par sa structure et son scénario, et une œuvre pleinement ancrée dans le cinéma de ce début de millénaire. Le réalisateur souligne même dans quelques scènes sa lignée avec de grands classiques du passé, tout en s'envolant vers de nouveaux horizons visuels. La séquence où Azumi affronte un ennemi suspendu au-dessus du vide pendant que la caméra tourne verticalement autour d'elle en est un bel exemple. C'est donc tout particulièrement dans les scènes d'action que le film apparaît le plus moderne et tonique. Bingo ! On retrouve là (enfin) un Kitamura en pleine forme. Le réalisateur nous offre de grands moments épiques, le summum étant atteint dans une bataille finale époustouflante. Impossible de passer outre cette scène déjà mythique qui renvoie le duel de David et Goliath aux oubliettes. Ici, Azumi ne se mesure pas à un super-ennemi, mais à quelque 200 guerriers ! Tout le film converge bien entendu vers cette séquence et ce n'est pas un hasard si, alors que le projet était encore en tournage, l'un des seuls échos que l'on ait pu récolter concernait cet affrontement titanesque. Un certain esprit jeu vidéo règne sur l'ensemble, avec des ennemis toujours plus forts et plus nombreux au fur et à mesure que l'intrigue avance – sans parler de leurs accoutrements dignes de **Soulcalibur** and Co. Ce n'est peut-être pas sans raison que Kitamura s'est d'ailleurs retrouvé par la suite à la direction du jeu **Metal Gear Solid : The Twin Snakes**...

ACTION OR NOT ACTION

Le seul intérêt d'**Azumi** réside-t-il dans ses scènes d'action ? On ne peut pas dire que le développement des personnages, voire le scénario, constituent les véritables points forts du film, même s'ils ne sont pas pour autant bâclés. Les conséquences psychologiques du meurtre des meilleurs amis d'Azumi et de ses camarades sont par exemple expédiées en quelques coups de cuillère à pot – un peu dur à avaler. Mais ne jouons pas les faux-culs effarouchés comme cela semble être la mode ces derniers temps (voir les réactions de certains face à **Ong Bak**) : les chambarras, tout comme les films de kung-fu, les wu xia pian et les films de cape et d'épée, ne sont pas regardés ni recherchés pour leurs qualités scénaristiques, leurs dialogues ou leur dimension philosophico-politique. Certains films dans les domaines suscités sont réputés pour leurs multiples niveaux de lecture, mais ne réécrivons pas l'histoire pour autant. C'est de l'action que l'on vient chercher et si le film n'assure pas de ce côté, sûr qu'il sera écartelé sur la place publique. **Azumi** répond présent bien fort lorsque l'on crie « combats », et même s'il n'est pas parfait (allez, encore un détail fâcheux : les héros gravures de mode un tantinet benêts), on prend un véritable plaisir à le regarder et à suivre les aventures de la charmante Azumi. Bien sûr, le film n'a ni la fraîcheur, ni le côté « do it yourself » chaotique qui faisaient une grande partie de la qualité et du tonus de **Versus**, mais Kitamura est désormais dans la cour des grands, et il y a fort à parier (à craindre ?) que ses excès de jeunesse ne soient pas près de se reproduire. Difficile à imaginer en tout cas, maintenant qu'il évolue dans le monde des majors nippones, qui n'ont jamais été très portées sur l'originalité ébouriffante et les débordements en tout genre. Cela ne nous empêchera cependant pas d'attendre avec impatience le **Godzilla** qu'il nous prépare (voir Notules Asiatiques) !

Julien SÉVÉON

Ci-dessus :
Deux photos de personnages bien typés, qui sentent bon la BD.

Haut de page :
Azumi, armée seulement de son courage et d'un katana, affronte une horde de samouraïs.

EN COMPAGNIE

Nouvelle production de la Fantastic Factory, ROMASANTA nous conte l'histoire mystérieuse, envoûtante et véridique du premier cas de lycanthropie officiellement recensé en Espagne. Action, aventure, romance et fantastique, le nouveau cocktail de Brian Yuzna et Julio Fernández s'annonce particulièrement alléchant.

ROMASANTA
DE PACO PLAZA

L'histoire commence au XIXe siècle, en Galice, dans le nord de l'Espagne. Elle est celle de Manuel Blanco Romasanta, un marchand itinérant qui se rendait de village en village avec sa vieille charrette. Séduisant et charmeur, Romasanta rendait souvent visite aux femmes seules de la région. Il les séduisait, devenait leur amant et réussissait sans peine à les convaincre de venir vivre à la ville avec lui. Seulement pour y parvenir, il fallait traverser des forêts prétendues maudites. Et pour cause : une fois à l'abri des arbres, Romasanta exécutait froidement ses jeunes conquêtes, découpait leurs corps et récupérait les muscles puis la graisse pour la revendre à des fabricants de savon. Après la disparition de ses trois sœurs, une jeune femme enquête et démasque Romasanta, qui est aussitôt arrêté et enfermé dans les geôles d'Allariz. Son procès se déroulera dans cette petite ville durant l'année 1852, sous haute protection. Devant les juges, Romasanta confesse tous ses meurtres, mais ajoute qu'il n'est pas coupable. Selon ses dires, il serait victime d'une bien étrange malédiction qui le changerait en loup les soirs de pleine lune. Sous cette forme, il avoue avoir mangé la chair de ses victimes. À Allariz, l'opinion se divise : certains croient à son histoire, d'autres pensent qu'il ne s'agit là que des divagations d'un fou bon pour l'internement. La réponse au mal qui ronge Romasanta viendra d'un Français, le professeur Phillips, persuadé que l'homme est victime d'une véritable maladie mentale : la lycanthropie. Preuve à l'appui, il tente tout pour éviter à Romasanta la peine de mort. Y parviendra-t-il ? La réponse, vous la trouverez à la fin du nouveau film de Paco Plaza.

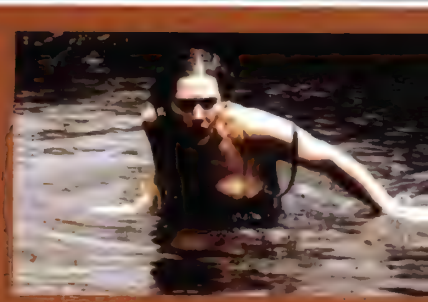
Ci-dessus :
La marchand itinérant Manuel Blanco Romasanta (Julian Sands) : séduisant, coureur de jupons et loup-garou !

Ci-contre :
Une peau de bête en guise de manteau, le fusil à l'épaule, l'œil à l'affût... la chasse au Romasanta est ouverte !

LUPUS DEI

L'idée de faire un film sur l'affaire Romasanta est venue de Julio Fernández en personne. Lui-même originaire de Galice, Fernández connaît bien la légende du loup-garou d'Allariz, encore très présente dans les esprits. Après un intense travail de recherche en compagnie du romancier Alfredo Conde, Fernández convoque les scénaristes Alberto Marini et Elena Serra dans son bureau afin qu'ils imposent un traitement cinématographique à l'histoire. Ces deux piliers de la Fantastic Factory entament à leur tour un long travail d'investigation, basé autant sur le procès de Romasanta que sur les mœurs de l'époque dans cette région de l'Espagne. À la cinquième version du scénario, **Romasanta**, le film, est prêt à être tourné. Seulement voilà, Chuck Parello (qui s'était fait remarquer avec son plutôt bon **Ed Gein**), le réalisateur désigné par la Fantastic Factory, quitte précipitamment son poste pour cause de « divergence artistique ». N'ayant pas la même vision du film, Parello et Fernández préfèrent en rester là et se quittent en bons termes.

DES LOUPS



Parello part sur un projet intitulé **The Illside Strangler**, tandis que Fernández décroche son téléphone pour appeler le jeune Paco Plaza (**Les Enfants d'Abraham**) à la rescousse. Après deux réécritures du script, Plaza donne enfin le coup d'envoi. Et l'homme est apparemment ravi d'être aux commandes d'un film initialement prévu pour un autre. Il s'explique : « *Le vieux proverbe qui dit que la réalité dépasse souvent la fiction est l'une des meilleures définitions que l'on pourrait donner à l'histoire de* **Romasanta**. *Lorsque j'ai eu l'opportunité de lire les travaux d'Alfredo Condé et de me plonger dans toute la documentation historique qui relatait l'étrange histoire du loup-garou d'Allariz, j'ai été étonné par la découverte de multiples personnages qu'on aurait dit sortis d'un roman écrit par quelqu'un de passablement dérangé. La peur à l'état brut, le mystère, la sexualité et un romantisme fantasmagorique, voilà les principaux ingrédients de* **Romasanta**, *un film que j'espère terrifiant.* ».

Et on l'espère aussi. Malgré quelques carences de rythme dans son premier acte, **Les Enfants d'Abraham** tendait à prouver que Paco Plaza était un réalisateur à suivre de très près, au même titre que son confrère Jaume Balagueró. **Romasanta** risque donc d'être le film de la confirmation pour ce diplômé en Sciences de l'information de l'université de Valence, tout juste âgé de trente ans et particulièrement passionné par son « héros » : « *Qui était cet homme en réalité ? Un autodidacte qui a appris à lire et à écrire tout seul ? Un homme charmant qui arrivait sans peine à obtenir les confidences les plus intimes des autres ? Un séducteur, un psychopathe, un manipulateur au QI de génie ? Romasanta était un peu de tout ça, mais avant tout un authentique tueur en série, méthodique et froid, convaincu d'être un loup. Sa sexualité et son pouvoir de séduction étaient ses premières armes.* »

Un être complexe, ce Romasanta… Complexe, mais définitivement passionnant.

LA MEUTE

C'est le très flegmatique Julian Sands qui décroche le rôle-titre. Ce choix artistique laisse un peu perplexe. Même s'il a prouvé dans le passé qu'il était autant à l'aise dans des films décalés (**Gothic**, **Le Festin nu**) que dans des séries B survoltées (**Warlock 2**), Julian Sands a aussi démontré qu'il n'était pas le meilleur des acteurs lorsqu'il s'agissait d'interpréter des êtres torturés (le sinistre **Fantôme de l'opéra** de Dario Argento) comme pouvait l'être Manuel Blanco Romasanta. On attend donc de voir, même si les premières images du film tendent à prouver le contraire. À ses côtés, une flopée d'acteurs plus ou moins connus se bouscule : Elsa Pataki (**Beyond Re-Animator**, **Souvenirs mortels**) interprète Barbara Garcia, la dernière victime de Romasanta et David Gant (**Braveheart**, **Dracula 2**) le professeur Phillips, son unique défenseur. Une fois son casting bouclé, Paco Plaza, secondé par le directeur de la photographie Javier Salmones (**Jeux de rôles**) et le directeur artistique Balter Gallart, se concentre sur l'esthétisme de son film. Il nous dévoile sa note d'intention : « *Le mélange des légendes et de cet âge où la science et la préindustrialisation commencent à émerger était l'une des clés essentielles du film. Son aspect visuel est cependant principalement basé sur des atmosphères gothiques émanant de l'histoire originale. Je voulais que* **Romasanta** *soit une approximation imaginaire de la réalité. Je tenais à faire de la Galice une terre de légende, où la logique n'avait pas sa place. Cette histoire est vraiment très prenante, très passionnante.* ».

Passionnante au point que Julio Fernández envisage sérieusement de sortir un documentaire en amont du film. La légende de Manuel Blanco Romasanta n'est pas prête de se faire oublier.

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus, de haut en bas : Un médecin légiste pratique une autopsie sur le corps d'une victime de Romasanta.

Une habitante d'Allariz se baigne en pleine forêt. Gare au loup !

Ci-contre : Le tombeur de ces dames sous son apparence humaine. C'est tout de même plus efficace pour la drague !

THE UNLIVING
DE FRED OLEN RAY

LE RETOUR DEL HOMBRE-LOBO

Lorsque l'un des meilleurs réalisateurs de Z américains rencontre une légende vivante du bis européen, cela titille forcément l'amateur de bons petits films d'horreur à l'ancienne. Petite précision : lorsque Fred Olen Ray rencontre Paul Naschy, ça donne THE UNLIVING et ça fout la bave aux lèvres ! Bark at the moon boyz !

Ci-dessus, de gauche à droite : Célèbre Scream Queen dans les années 80, Michelle Bauer, ici en train de menacer la nouvelle venue (et franchement bien gaulée) Jacy Andrews, reprend du service pour son Fred Olen Ray préféré après un passage derrière la caméra de Jess Franco.

Superstar du cinéma d'exploitation ibérique, Paul Naschy endosse une nouvelle fois la panoplie du lycanthrope Waldemar Daninsky, un rôle qui l'a rendu célèbre.

Après avoir fait ses débuts devant une caméra dans deux films très respectables de Nicholas Ray tournés en 1961 (**King of Kings** et **Les 55 jours de Pékin**), l'Espagnol Jacinto Molina devient Paul Naschy, un acteur qui dédiera l'essentiel de sa carrière au cinéma horrifique. Un signe d'allégeance qui prendra rapidement la forme de l'une des plus belles créatures du bestiaire fantastique : le loup-garou. Nous sommes alors en 1968. Paul Naschy écrit le scénario de **La Marca del Hombre-Lobo** (**Les Vampires du Docteur Dracula** en France et **Frankenstein Bloody's Terror** aux États-Unis, allez comprendre…) et en confie la réalisation à Enrique López Eguiluz. Il y joue le rôle du comte Waldemar Daninsky, un noble forcément branque puisque lycanthrope. Sans le savoir, Naschy trouve là le rôle de sa vie, le plus marquant lorsque l'on s'attarde un moment sur sa filmographie. C'est simple, sur environ 80 films, il interprétera onze fois le comte Waldemar Daninsky. Une suite la même année que l'original (**Las Noches del Hombre-Lobo** de René Govar), deux épisodes signés León Klimovsky (**La Noche de Walpurgis** en 1971 et **Dr Jeckyll y el Hombre-Lobo** en 1972), deux autres qu'il réalise lui-même (**El Retorno del Hombre-Lobo** en 1980 et **Bestia y la Espada Mágica** en 1983) et un dernier en 1996 (**Licántropo** de Francisco Gordillo) sont autant de preuves que le rôle lui colle définitivement à la peau. Mais de Waldemar, Paul Naschy pensait ne plus en entendre parler après le film de Gordillo. Jusqu'au jour où…

LA SUPERSTAR DU Z

« Don Glut était en train de réaliser un film de vampires que ma femme Kim produisait lorsqu'il a eu l'idée d'appeler Paul Naschy pour venir faire un caméo, le temps d'un jour de tournage. Mais Naschy ne voulait pas faire le trajet depuis l'Espagne pour une journée de travail. Ma femme m'a alors suggéré de réaliser un film où il serait en tête d'affiche. C'est comme ça que l'idée de **The Unliving** *est née. Paul Naschy est donc venu ici et je peux vous dire que c'était la première fois de sa carrière qu'il restait aussi longtemps sur un plateau de tournage. »* explique celui qui vient juste de ressusciter la légende de Waldemar Daninsky : Fred Olen Ray. Un réalisateur prolifique, le petit Olen Ray. Plus de 75 titres au compteur en 32 ans de carrière… L'équation est simple : cela fait plus de deux films par an (et aux dernières nouvelles, sa cadence de rendement serait devenue infernale avec pas moins de six à dix films par an pour la compagnie Royal Oaks Entertainment). Et après, on s'extasie devant Spielberg qui, ces derniers temps, sort un opus tous les ans ! Évidemment, peu d'œuvres peuvent rivaliser avec **Les Dents de la mer** et **Il faut sauver le soldat Ryan** dans la filmo d'Olen Ray, mais quelques perles en émergent : **Scalps** (1983), **Hollywood Chainsaw Hookers** (1988), **Alienator** (1989), **Evil Toons** (1992), **Dinosaur Island** (1994), ou encore l'excellent **Sideshow** (2000) sont autant de titres qui ont fait de Fred Olen Ray l'un des meilleurs réalisateurs de bis à la sauce ricaine. Le retrouver aux commandes du nouvel

épisode d'une série authentiquement européenne a de quoi surprendre. Paul Naschy apporte un début d'explication : « **The Unliving** *possède une très étrange personnalité. C'est avant tout un hommage à mes films avec Waldemar et la comtesse Bathory, mais il a aussi une autre qualité, un feeling plus américain qui le différencie des réalisations européennes. Cela peut paraître péjoratif pour certains. La légende du loup-garou est très ancrée dans le folklore européen, mais je pense que* **The Unliving** *bénéficie d'une approche plus originale. Le résultat a un charme certain, très personnel.* ».

Paul Naschy semble donc persuadé que Fred Olen Ray est l'homme de la situation. Peut-être est-ce l'évidente originalité du réalisateur américain ou bien les retrouvailles avec sa vieille complice Michelle Bauer dans le rôle de la comtesse Bathory qui ont convaincu le vieil acteur espagnol (il aura 70 ans en septembre prochain) de reprendre le masque poilu du loup-garou, toujours est-il qu'à l'arrivée, il semble ravi d'avoir participé à l'expérience : « *J'ai vraiment pris énormément de plaisir à jouer de nouveau ce rôle. J'ai même fait l'effort d'apprendre et de jouer mes dialogues en anglais. J'avais peur, mais ce ne fut pas aussi dur que prévu. J'ai mémorisé phonétiquement la majorité de mon texte et on me le soufflait quand j'avais un trou. Don* (Donald H. Read, le producteur du film) *et Fred étaient vraiment charmants avec moi. J'étais ravi de jouer dans un des films de ce dernier.* ».

Et Paul Naschy peut s'estimer doublement heureux car Fred Olen Ray signe **The Unliving** de son nom, chose qu'il n'avait plus faite depuis **Sideshow** en 2000. L'homme aux dix pseudos (Bill Carson, Roger Collins, Peter Daniels, Ed Raymond, c'est lui) s'explique sur ce petit jeu de cache-cache : « *Le climat de l'industrie du cinéma a énormément changé depuis plusieurs années et il devenait de plus en plus difficile de faire des films comme les miens. Pour pouvoir accéder à des budgets plus importants, je me suis senti obligé de divorcer d'une partie de moi-même et de prendre le nom d'autres gars. L'un de mes pseudos est Nicholas Medina. C'est le nom de Vincent Price dans* **Le Puits et le pendule**. *Ed Raymond, lui, provient de la déformation de Fred Ray.* ».

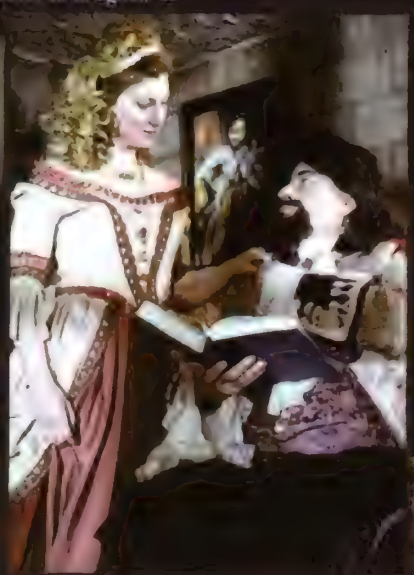
Un autre nom que Fred Olen Ray pourrait nous citer est celui qu'il emprunte pour se bastonner sur un ring pour le compte de la ligue ACW, ligue de catch pour laquelle il réalise une vidéo en 2001 (**ACW's Wrestling's Wildest Matches**) sous le pseudo de Sherman Scott. C'est maintenant officiel, Olen Ray est définitivement taré. Taré mais véritablement investi dans ce projet de loup-garou à l'ancienne.

« OLD LEGENDS DIE HARD »

« *J'ai beaucoup réfléchi à la manière de réussir ce film avec Paul Naschy. C'était un peu comme avoir Boris Karloff qui reprendrait le costume du monstre de* **Frankenstein**. *Je suis très satisfait du résultat. J'espère que les fans de Paul seront contents de le revoir dans son rôle fétiche. Paul m'a dit qu'il s'agissait sûrement là de l'ultime épisode de la légende de Waldemar Daninsky. Ce type est formidable. Il est âgé, a très mal au genou, mais il a été très patient. Et il est toujours aussi convaincant une fois maquillé, même si sa mobilité était très réduite.* » raconte Olen Ray.

La légende de Waldemar renaît de ses cendres grâce à Richard Daninsky, nouvel héritier du château de ses ancêtres. Un château qui recélerait un trésor inestimable, caché au fond de ses oubliettes. Secondé par un médium, Richard Daninsky convoque une équipe de télévision dans sa toute nouvelle demeure, afin que la terre entière assiste à la découverte d'un trésor qui fera de lui l'un des rois du monde. Mais pour cela dans la cave qui pue. A sa place, le cadavre de ce bon vieux Waldemar Daninsky, loup-garou de son état, qui attend patiemment depuis des années que quelqu'un daigne enfin lui retirer la croix en argent plantée dans son cœur qui l'empêche d'avoir le même torse que Carlos. Malheureusement, Richard Daninsky a invité des femmes. La croix en argent disparaît vite fait bien fait, le loup-garou se réveille, la chasse à la dinde est officiellement ouverte. Classique comme pitch, mais selon les quelques chanceux qui l'ont vu, **The Unliving** serait bien meilleur que **Licantropo**, la dernière apparition de Naschy dans le rôle. On attend de voir, même si le film a peu de chances de traverser l'Atlantique.

Alexandre BUSTILLO



Ci-dessous, de gauche à droite :
Beverly Lynne et sa mâchoire acérée.

Le Comte Daninsky, sous sa forme humaine, en compagnie de Stephanie Bently.

L'incontournable scène coquine, qui réunit Jacy Andrews et Beverly Lynne. Chaud !

Daninsky attaque Jay Richardson. Bouh !

Dans les années 80, l'Australie fit parler d'elle grâce à des réalisateurs comme Peter Weir, Russel Mulcahy et George Miller (Moïssakis soutient que Peter Faiman, le génie coupable de Crocodile Dundee, a ici sa place mais non). Depuis, peu de nouvelles. La révolution n'est pas venue du pays des kangourous mais de Nouvelle-Zélande. Et ça, les frangins Spierig ont du mal à l'accepter. À l'instar d'un gros barbu visionnaire, ils fabriquent donc UNDEAD, un petit film de zombies avec lequel ils aimeraient se faire un nom...

UNDEAD
DE MICHAEL ET PETER SPIERIG

MÊME PAS MORT !

Ci-dessus, de gauche à droite :
Plongé en pleine invasion de zombies, Marion (Mungo McKay) sort les flingues, prend la pose et en profite pour rendre hommage aux héros de westerns spaghettis.

Rene (Felicity Mason) mord la poussière lors d'un face à face musclé avec des zombies.

Un couple de fermiers transformés en morts-vivants affamés par une pluie de météorites.

Michael et Peter Spierig sont jumeaux. Jumeaux mais avant tout passionnés de cinéma, de films d'horreur en particulier. Étudiants en audiovisuel, ils réalisent une dizaine de courts-métrages dont **The Undead Trilogy**, une anthologie de plusieurs petits films directement inspirés de l'œuvre de Romero et de Fulci. Récompensés par de nombreux awards, ils passent à la vitesse supérieure en signant des clips et quantité de pubs. Mais les frères Spierig n'aspirent qu'à une seule chose : réaliser un long métrage. Ils reprennent le concept principal de **The Undead Trilogy** et le transforment en **Undead**, un « zombie movie » bien féroce comme il faut. On n'avait pas vu ça en Australie depuis **Zombie Brigade**, un film datant de plus d'une décennie. Peter nous explique tout : « *Mon frère et moi sommes passionnés de films d'horreur depuis toujours. Nous sommes en admiration devant des mecs comme Sam Raimi et Peter Jackson, deux réalisateurs partis de rien mais habités par une vision. Tout comme nous. En Australie, on ne fait pas trop de films de zombies. Le dernier en date est ce* **Zombie Brigade** *qui n'est plus vraiment tout jeune.* **Undead** *est donc un film unique en son genre dans ce contexte.* ».

Undead, le futur héritier de **Bad Taste** ? Attendons de voir…

REDNECK ZOMBIES

Perdue au fin fond de la campagne australienne, une petite ville est le témoin privilégié de plusieurs phénomènes météorologiques étranges : une chute de météorites doublée d'une pluie diluvienne annonciatrice d'un chaos carnivore. En effet, les météores ont la désagréable manie de transformer la majorité des pequenots du bled en une horde de morts-vivants affamés. Survivre et s'échapper de ce bordel sans nom devient rapidement la première préoccupation d'un petit groupe de six personnes constitué de deux flics, d'un couple, d'une jeune femme et d'un mystérieux cow-boy, interprétés par une belle flopée d'inconnus (Dirk Hunter, Rob Jenkins, Lisa Cunningham… je pourrais rajouter le nom de mon beau-frère, vous n'y verriez que du feu). Reclus un temps dans une vieille bâtisse, le petit groupe est rapidement obligé de s'échapper, suite à un assaut sanglant des zombies. Ils fuient la ville pour découvrir enfin toute la vérité au bout d'une route bloquée par un mur sans fin garni de pointes, vérité qui débouchera sur une rencontre du troisième type pour un film définitivement marqué du sceau des plus grands. « *Bien sûr* **Undead** *est une authentique série B.*

Nous en sommes conscients, mon frère et moi. « explique Michael. « *Nous ne pouvons pas renier nos sources d'influence.* **La Nuit des morts-vivants** *de Romero est l'un de nos films préférés. Il est donc évident que toute la partie du film qui se situe dans la maison est un emprunt, dans ses grandes lignes, à Romero. Le dénouement a quant à lui un côté qui peut rappeler certains films de Spielberg. Mais* **Undead** *est avant tout une grosse comédie gore, du grand guignol dans la tradition des films de Sam Raimi et Peter Jackson.* »

Raimi et Jackson. Leur histoire est connue de tous et fait encore fantasmer de nombreux jeunes réalisateurs. Partir de rien pour arriver au sommet, sans concessions. Les frères Spierig rêvent d'un tel destin : « **Undead** *est un film visionnaire.* » poursuit Peter. « *C'est le premier vrai film indépendant aussi complexe. Tout résulte de nos influences. Nous voulions vraiment rendre hommage au cinéma de notre adolescence, au western spaghetti en particulier.* » Un hommage au film de colt transalpin personnifié à l'écran par un pistolero, aussi agile que mystérieux…

ET LE CIEL APPORTA LA VIOLENCE…

« *Nous avons toujours été fans de westerns spaghetti.* **Et Sabata les tua tous**, **Bonnes funérailles amis…** **Sartana paiera**, **Django**, *les westerns d'Eastwood et de Leone… Tous ces films, nous les chérissons par-dessus tout. Michael et moi étions fous de flingueurs mystérieux. L'un de mes préférés est celui de* **Et le vent apporta la violence** *d'Antonio Margheriti, un cow-boy qui utilisait des couloirs sous la ville. Nous voulions vraiment avoir un personnage de ce genre dans* **Undead**. *Un solitaire, un tueur cynique.* » raconte Michael Spierig. Et leur flingueur mystérieux a plutôt bonne gueule et arbore la panoplie complète : une barbe de trois jours, un chapeau noir cachant le regard, des éperons cliquants et une arme inhabituelle. « *L'arme du flingueur était primordiale. Il a plusieurs flingues classiques sur lui, mais lorsque l'affaire se corse avec les zombies, il sort l'artillerie lourde : un triple fusil à pompe !* » Et un coup de triple fusil à pompe dans la gueule, ça laisse de vilaines traces sur la moquette. **Undead** enchaîne donc les gunfights sans temps mort, le rapprochant du coup d'un autre réalisateur parti de rien (pour arriver à que dalle souligne un Moissakis décidément trop présent dans cette preview), Robert Rodriguez. Difficile en effet de ne pas faire le rapprochement avec ce débonnaire Mexicain et son personnage fétiche de mariachi. Autant influencé par **Evil Dead** que par **Desperado**, **Undead** tout le tournis avec des scènes de bastons qui défient les lois de la gravité. Quand il ne jette pas ses deux flingues en l'air pour abattre un zombie au fusil à pompe avant de les récupérer à l'atterrissage, le flingueur des frères Spierig n'hésite pas à se scotcher contre un mur avec ses éperons, la tête en bas, tout en vidant ses chargeurs dans la tronche de morts-vivants affamés. Pas mal pour un film d'« amateurs professionnels ».

LE RETOUR DU ROI DE LA DÉMERDE

Undead est l'une des plus grosses productions indépendantes australiennes. Pourtant, l'entreprise est modeste. Avec un budget serré d'un million de dollars australiens (l'équivalent d'environ 540 000 dollars américains) essentiellement empruntés à la famille et aux amis, les frangins Spierig font tout ou presque sur leur premier film. Scénaristes, réalisateurs, producteurs, monteurs, directeurs photo, ils sont partout, dans un souci permanent de contrôle et d'efficacité. Leur fric, ils l'investissent majoritairement dans les effets spéciaux. Tourné à l'économie à Queensland (prise unique ou presque pour chaque scène) après deux mois de préparation, **Undead** alterne donc des effets à l'ancienne (600 litres de faux sang utilisés sur le tournage) orchestrés par Steven Boyle (un artisan du latex acteur à ses heures, vu récemment dans **L'Attaque des clones**) et d'autres, résolument plus modernes. « *Il y a plus de 200 plans digitaux dans* **Undead**. » confirme Peter. « *Certains sont assez discrets, comme lorsque le flingueur jette ses armes dans les airs, alors que d'autres sont gigantesques, surtout à la fin. Certains effets gores sont des plans digitaux comme ce zombie marchant la tête à moitié arrachée et ces deux jambes totalement autonomes du buste de leur propriétaire. Mon frère et moi avons géré tous ces effets spéciaux digitaux chez nous, pendant près de neuf mois.* »

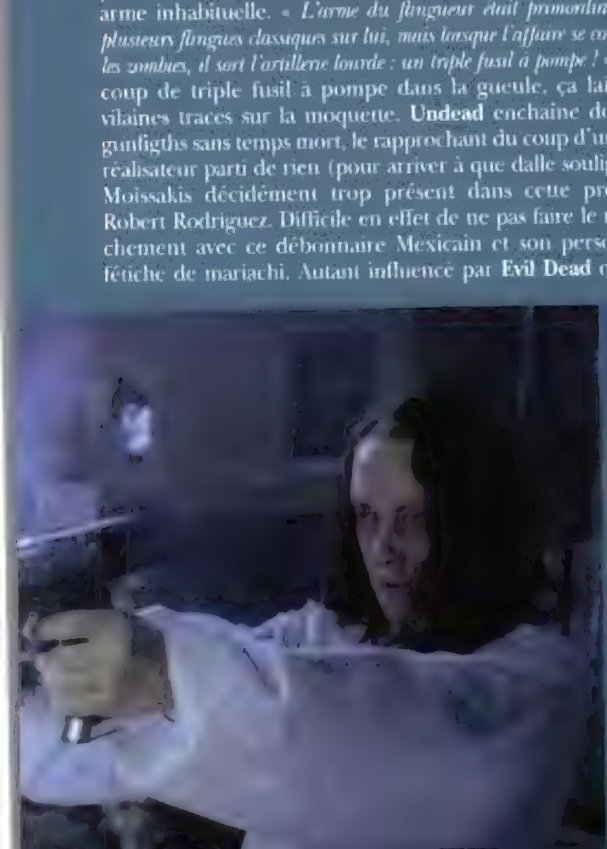
Et le résultat fait son petit effet. Véritable bête de festivals, **Undead** se promène aux quatre coins de la planète (de l'Allemagne au Canada, en passant par le Portugal et l'Angleterre) et se taille tout doucement une réputation solide, laissant entrevoir un avenir plutôt encourageant pour les Spierig. Il ne serait pas étonnant de les revoir bientôt aux commandes d'une grosse prod'. Finalement, c'est peut-être vrai que ça aide, la foi.

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessous, de gauche à droite :
Un zombie sectionné en deux à la hauteur du bassin. En voilà un qui n'ira pas plus loin !

Connue pour son tempérament plutôt calme, Rose n'hésite pas à sortir les armes pour défendre coûte que coûte sa ville natale.

Réfugié dans une vieille bâtisse, Wayne (Rob Jenkins) découvre à ses dépens qu'il est loin d'être tout seul…



SCREAMING DEAD
DE BRETT PIPER

La fille du mois est sans conteste la diaphane May, mais les pouliches de Seduction Cinema font de la résistance avec SCREAMING DEAD, l'antithèse du film de Lucky McKee : c'est peut-être aussi chaud et gore, mais nettement plus débile. Et le débile à Mad, on adore ça, surtout si c'est aussi bien gaulé !

...ET MOURIR

Originellement titré **House of 1000 Screams**, **Screaming Dead** est le neuvième film de Brett Piper. Pas inconnu ce nom-là. Originaire du New Hampshire, cet amoureux des dinosaures en pâte à modeler animés image par image commence sa carrière derrière une caméra en 1982 avec un tout petit film, **Mysterious Planet**. Ce ne sera que trois ans plus tard qu'il se fera (très mal) remarquer avec son deuxième long-métrage, **Raiders of the Living Dead**, un film de zombies aussi fauché niveau argent que niveau neurones, qu'il coréalise avec Samuel Sherman, l'ancien producteur d'Al Adamson, et qu'il sauve tout relativement du naufrage. C'est simple, **Raiders of the Living Dead** fut hué au Festival de Paris par une foule pourtant entièrement acquise au genre, aussi modeste soit-il. Autant dire que ses réalisations ne sont pas attendues avec beaucoup d'impatience. Pourtant, telle la bonne piquette, Piper semble s'améliorer avec l'âge. Ses films sont toujours aussi nuls, mais de plus en plus sympathiques : **Mutant War** (1987), **A Nymphoid Barbarian in Dinosaur Hell** (1991), **They Bite** (1996), **Drainiac** (2000), **Psyclops** (2002) ou encore, plus récemment, **Arachnia** (2003), sauvent Piper de la relégation aux oubliettes. Et **Screaming Dead** risque bien de lui permettre de rivaliser avec les cadors du bis avec son sujet à la con idéal pour du gore et des nichons et ses actrices allergiques au coton.

LE CRI QUI TUE

Roger Neale (Joseph Farrell) est un photographe d'un genre un peu spécial. Alors que d'autres shootent des mannequins dans des studios cossus, lui préfère s'enfermer dans un asile désaffecté pour une étude artistique toute relative sur la peur et ses conséquences dégradantes sur les femmes. Un sujet bidon, simple prétexte pour assouvir ses pulsions perverses, teintées de SM et d'humiliations douteuses. Secondé par sa fidèle assistante (Rachael Robbins), Roger Neale va laisser libre cours à sa folie devant les objectifs de son appareil photo et de multiples caméras dissimulées dans l'asile. Mais ce dernier abrite des forces mystérieuses et invisibles dans un premier temps, des forces dérangées et encore plus dépravées que le photographe lui-même. Le trip – on s'attache et on se fouette à coups de petite culotte – va bientôt dégénérer et se transformer en orgie de sang et de tortures salaces. Les premières victimes seront les trois mannequins de Roger (Misty Mundae, Heidi Kristoffer et C.J. DiMarsico), qui ignoraient totalement que la petite sauterie allait prendre cette tournure. Son histoire, Brett Piper en est particulièrement fier et y voit même une dénonciation du star-system hollywoodien : « **Screaming Dead**, *c'est un peu le côté pourri du showbusiness* », nous dit-il. « *Mon film raconte surtout l'histoire de trois filles qui sont si naïves et stupides qu'elles se laissent traiter comme des merdes sans problème parce qu'elles pensent que c'est bon pour leur carrière. Il y a énormément d'éléments tirés de la vie réelle dans* **Screaming Dead**, *comme de nombreux petits détails couvrant le quotidien de ce milieu-là. Mais je ne veux pas m'accabler. J'ai évidemment rajouté des monstres et des fantômes où je dois bien le vendre ce film, non ?* » Si si, Brett, pas de problème, continue, on t'écoute : « *Pour moi, c'est presque un film anti-sexe. Je m'explique. La nudité de* **Screaming Dead** *n'est pas sexy, à moins que vous ne soyez vous-même totalement pervers. Il y a une scène où C.J. DiMarsico est sous la douche. Les scènes de douche sont supposées être fun en général, non ? C.J. est donc sous la douche quand un affreux bonhomme arrive et la terrorise. J'ai montré cette séquence à un ami et il m'a dit : "Merde, tu as vue fille à poil sous la douche, ce devrait être très hot alors que c'est franchement le contraire." Tant mieux, c'est exactement la réaction que je voulais obtenir de la part du spectateur.* »

Ci-dessous, de gauche à droite :
Un mannequin consentant (A.J. Khan), une scène de torture simulée...
Les esprits qui hantent l'asile désaffecté de **Screaming Dead** ne se sont pas encore réveillés !

Lauren (Heidi Kristoffer) va connaître une triste fin sous le regard amusé de Rossiter (Kevin Shinnick), l'ancien tortionnaire des lieux. On passe enfin aux choses sérieuses !

Misty Mundae, la nouvelle égérie du studio Seduction Cinema, prend une pose christique et fait savoir à Mel Gibson qu'elle aurait aimé jouer dans son film **The Passion of the Christ**.

DE PLAISIR

Des filles canons qui vous font tourner de l'œil ? Avec un tel casting, on a encore du mal à le croire.

À POIL, ON TOURNE !

Tourné essentiellement dans l'hôpital psychiatrique désaffecté de Marlboro dans le New Jersey, puis dans une galerie d'art et en studio pour les scènes se déroulant dans la chambre des tortures, **Screaming Dead** est aujourd'hui terminé et sera distribué directement en DVD aux États-Unis à la fin du mois, par la boîte Shock-O-Rama (**Skin Crawl**, **Satan's School for Lust**). Piper doit seulement finir l'arrangement musical orchestré par le compositeur Jon Greathouse (un habitué du genre, déjà derrière les scores de **Witchouse 3**, **Killjoy 2** et **Trancers 6**) et assurer la promo de son film, en compagnie de ses actrices principales. Émue, C.J. DiMarsico (remarquée dans **Erotic Survivor 2**) revient sur cette expérience : « *Personnellement, je ne suis pas très fan de films d'horreur. Je préfère la comédie. J'aime faire rire les gens, les faire sourire et leur apporter de la joie. Mais bon, les films d'horreur, c'est cool aussi. Sur* **Screaming Dead**, *j'ai tellement hurlé que je crois m'être déchiré la gorge. Mais le plus marquant sur ce tournage, outre ce fait purement personnel, fut l'asile désaffecté. C'est un environnement très macabre. Je n'arrêtais pas de me demander quels secrets se cachaient derrière toutes ces portes closes. L'histoire de cet asile m'a beaucoup intriguée. On avait l'impression que l'endroit avait été quitté précipitamment par ses occupants. Ils avaient tout laissé sur place. J'ai découvert plusieurs documents et certificats de folie concernant des patients. C'était vraiment incroyable.* »

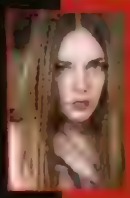
Misty Mundae elle, en retiendra une tout autre impression : « *Chaque rôle est un challenge. Pour* **Screaming Dead**, *je joue une fille franchement stupide. J'ai proposé une interprétation à Brett, qui m'a tout de suite répondu que mon jeu n'était pas assez idiot. C'était donc un rôle de composition car je ne me sentais aucune affinité avec ce personnage. Cette fille se fait maltraiter pendant tout le film et ne réagit pas. Pour ce qui est de l'érotisme, je suis accrochée à une croix et torturée par un fantôme. La suite est dans le film. Ce fut une scène difficile à tourner car Brett trouvait qu'il n'y avait pas assez de sang. Il m'en a alors recouvert la poitrine. C'était dégueulasse.* »

Pas découragée pour autant la petite Mundae, puisqu'elle enchaîne pas moins de huit films après celui-ci. Quant à Brett Piper, si vous le croisez un jour, n'ayez pas peur d'être franc avec lui. Lorsqu'on lui dit que ses films sont nazes, il répond : « *Well... Yeah !* ».

Lucide sur les autres, mais aussi sur lui-même, Brett Piper a déjà ce mérite. C'est rare.

Alexandre BUSTILLO

MISTY MUNDAE



Misty Mundae n'aime pas la viande, n'aime plus les clopes, mais toujours la weed, pleure quand elle écoute Faith no More et rêvait de bosser dans un zoo lorsqu'elle était enfant. Peine perdue pour cette native de l'Illinois qui va rapidement prendre le chemin des plateaux en 1998, sous l'impulsion de sa sœur Darcy, elle-même déjà actrice. Elle n'a que 19 ans lorsqu'elle tourne le film **Going Under** de William Hellfire. Le premier d'une longue série, car il faut bien l'avouer, elle ne chôme pas la petite Mundae : pas moins de 39 films au compteur en moins de six ans de carrière, qui dit mieux ? Parrainée par les loustics de Séduction Cinéma, elle se spécialise dans le détournement de blockbusters avec une flopée de titres sans équivoque : **Titanic 2000**, **Gladiator Eroticus**, **Mummy Raider**, **Play-Mate of the Apes**, **Lord of the G-Strings** et **Spiderbabe** plus récemment... Rien à redire, sa filmo a de la gueule pour celui qui sait apprécier toute l'ironie distillée par cette brillante étudiante en communication qui trouve encore le temps de frictionner avec Bam Margera (le skateur pro, membre actif de feu Jackass) le temps d'une vidéo (**Shock n' Terror**), de militer pour la reconnaissance du poète gothique Edward Gorey et de réaliser deux films en 2003 (**Confession of a Natural Beauty** et **Lustful Addiction**). Non, franchement, elle tue Misty.

RACHAEL ROBBINS

Cette petite blondinette d'1,63 mètre est arrivée au cinéma en 1999 grâce à Playboy et sa vidéo **Playboy's Girlfriends 2**. Lloyd Kaufman, big boss de Troma devant l'éternel, la remarque et lui fait un petit rôle dans le très culte **Terror Firmer**. Moins assaillie de travail que sa collègue Misty Mundae, Rachael Robbins ne se tourne pas les pouces pour autant et affiche six films à son palmarès en quatre ans de carrière. Plutôt pas mal, surtout quand on les regarde de plus près. L'un d'eux se fait particulièrement remarquer : **Dr Horror's Erotic House of Idiots** (réalisé par Paul Scrabo, avec Debbie Rochon) se trimballe une très bonne réputation de film-hommage à la série B. Et lorsqu'elle ne tourne pas, Rachael Robbins sert de modèle à des peintres et part défendre ses films comme ce fut le cas pour **Screaming Dead** lors du Fangoria's Weekend of Horrors de janvier dernier où elle retrouva son vieil ami Gunnar Hansen. Dernièrement, celle qui se dit très attirée par le porno sans vouloir en faire vient de finir **Vampire Lesbian Kickboxers**. Granges lui aurait déjà fait sa demande en mariage.

Alexandre Bustillo

MAY
DE LUCKY McKEE

PARTIES INTIMES

Découvert il y a pratiquement deux ans au Marché du Film de Cannes et véritable coup de cœur de la rédaction, MAY connaît enfin les honneurs d'une sortie en salles chez nous. Premier film, premier chef-d'œuvre pour son réalisateur Lucky McKee, MAY est une expérience à la fois traumatisante et bouleversante. Depuis le temps qu'on avait envie de vous en parler en long et en large...

PIÈCES MAÎTRESSES

FAUX FILM D'HORREUR MAIS MAGNIFIQUE PORTRAIT D'UNE ALIÉNATION MENTALE AUX ACCENTS TRAGI-COMIQUES, **MAY** SE POSE AUSSI ET AVANT TOUT COMME UNE HISTOIRE D'AMOUR À LA FOIS TOUCHANTE ET TERRIBLEMENT GLAUQUE. PRÉPAREZ-VOUS AU CHOC ÉMOTIONNEL DE CE DÉBUT D'ANNÉE !

Sur les deux pages, de gauche à droite et de haut en :
La belle Ambrosia (Nichole Hiltz) n'a pas le temps de réagir : en deux coups de scalpel bien placés, May (Angela Bettis) lui fait faire le grand saut.

La nymphomane Polly (l'excellente Anna Faris) subit les foudres de May la jalouse. On est bien loin de Scary Movie...

May Dove Canady, une jeune femme prête à tout, même au pire, pour trouver l'amour.

« Triste époque que celle où il est plus difficile de briser un préjugé qu'un atome. » écrivait Einstein. May, rejeton d'une mère obsédée par le regard des autres, en est la plus douloureuse illustration. Souffrant d'un strabisme depuis son plus jeune âge, ce qui, dans un cadre urbain où la pression sociale interdit toute compassion, l'enfermera dans une solitude étouffante, May est une jeune femme frêle et frustrée, timide et complexée, victime presque trop évidente d'une société normative où les relations humaines sont devenues des rapports de propriété. Esseulée et fragile, May ne doit son équilibre mental, pour le moins précaire, qu'à une poupée que lui a offerte sa mère, et qu'elle considère comme sa meilleure amie. Pur objet d'identification, support artificiel d'une sociabilité fantasmée, la poupée de May, tenue prisonnière dans une boîte vitrée, condense en elle toutes les frustrations de la jeune femme, ses émotions refoulées, sa violence contenue, son insupportable confinement. Symboliquement (et le réalisateur ne manque jamais une occasion de le souligner), May et sa poupée ne font qu'une. Objet inerte et invisible aux yeux du monde, May est une poupée que l'on n'a jamais laissé sortir de son emballage. Une poupée apprêtée, dont la vraie nature se dissimule sous l'apparat social, comme dans une boîte vitrée. Invisible au fond...

LE REGARD DE L'AUTRE

Tout le parcours de May sera dès lors une quête de « visibilité » : trouver celui ou celle qui saura voir sous la boîte vitrée, et qu'elle considérera alors comme un être parfait. Le film, divisé en trois actes, comme il est d'usage dans tout récit d'aliénation mentale (exposition de l'obsession, découverte du sujet qui permettra de l'assouvir, et impossibilité de l'assumer, ce qui entraîne un chaos intérieur aux conséquences dramatiques) se concentre alors sur le sujet fantasmatique de May : un jeune garçon qu'elle va idéaliser.
Bien entendu, l'inadéquation sociale de la jeune femme va se confronter à une réalité que sa vision biaisée du monde ne peut tolérer : nous sommes tous des victimes, conscientes ou non, du regard des autres. Regard que nous renvoyons à notre tour comme un jugement. Ce garçon, qui va se révéler à son tour imparfait, devient dès lors le catalyseur de cette révélation. Incapable d'accepter cette prégnance inquisitrice du regard, que son strabisme symbolise à outrance, May va s'enfermer dans sa névrose et refuser de voir l'autre dans sa globalité, comme un tout foncièrement imparfait. Commence ainsi un périple macabre, à tort vitrine promotionnelle du film (**May** n'est pas un film d'horreur mais un magnifique drame psychologique !), où elle mutilera chacune de ses rencontres, ne conservant des corps que les parties « parfaites » dans le but ultime de recréer, tel un docteur Frankenstein en mal de reconnaissance, le seul être capable de la voir pour ce qu'elle est.

FILMS DE MALADES

Bien que tourné il y a plus d'un an, **May** participe, avec **Willard** de James Wong et **Love Object** de Robert Parigi (présenté cette année au Festival de Gérardmer), d'une même mouvance de films centrés sur des personnages marginalisés, dont l'aliénation mentale, toujours présentée comme déterministe, est la réponse nihiliste à un monde qui les a oubliés. Une mouvance symptomatique des dérives (faussement ethno-religieuses mais en réalité néolibérales) de nos sociétés contemporaines, où l'individu perd tout repère face à une

idéologie de la réussite personnelle érigée en modèle social. Désormais marchandise de sociétés urbaines instillant dans tout rapport humain des notions de rentabilité (sans statut social, il y a non-existence) et de publicité (le culte du corps comme vitrine commerciale), l'individu est devenu victime du regard « mercantile » de l'autre. Telle est le thème réel de **May** qui, des trois films précités, est sans doute celui qui insiste le plus sur la dimension sociologique de son sujet.
Malgré tout, on y retrouve les mêmes mécanismes symboliques. La boîte vitrée de la poupée se fissure à mesure que la névrose de May s'amplifie, à la manière de la désobéissance du rat Ben dans **Willard** ou de la colère de la poupée gonflable dans **Love Object**. L'objet est visualisé comme double de la personne, révélant sa part schizophrène au spectateur, mais aussi comme son devenir inéluctable. Pour assouvir ses pulsions libératrices par la mutilation, May se maquille comme sa poupée et se confectionne une robe identique, l'objet métonymique remplissant cette fonction terrible (car nihiliste) de début et de fin, de naissance et de mort, d'identité et d'abandon de soi. À l'instar de **Willard** encore, chaque scène d'interaction réussie avec l'autre, c'est-à-dire une potentialité de socialisation (embrasser celui qu'elle idéalise, se faire une amie), est systématiquement vrillée par un retour brutal à la réalité (elle ne peut dévoiler sa nature profonde sans être automatiquement rejetée). Car pour ces êtres abandonnés à eux-mêmes, dont le monde se réduit à l'espace de leur folie, le regard de l'autre, ou l'absence de regard, est devenu intolérable. Sans doute est-ce pour cela que le réalisateur, par ailleurs scénariste, appuie autant ses références aux yeux : le strabisme de May, son besoin d'être vue (« *see me* » ne cesse-t-elle de répéter au final) jusqu'à l'automutilation, le film débutant sur ce plan fondamental d'une May s'arrachant un œil, annonçant l'aboutissement ultérieur de sa folie.

POINTS DE VUE MULTIPLES

Tous ces éléments symboliques, qui ne cessent de s'interpeller d'une scène à l'autre, constituent la grande force comme la limite de **May**, ainsi que sa différence fondamentale avec **Willard**. Là où ce dernier développait une mise en scène symbolique de l'aliénation mentale de son personnage principal, traduisant par des angles de caméra astucieux le point de vue unilatéral de Willard (la réalité du film n'étant qu'une émanation biaisée de son esprit, c'est-à-dire soumise à son point de vue), **May** tient tout entier sur son brillant script, la mise en scène se contentant d'illustrer (avec l'efficacité de la transparence) les éléments-clés de chaque scène. Sobre et illustrative, elle n'exaspère jamais parce qu'elle correspond parfaitement aux intentions d'un cinéaste dont la volonté première était de confronter le spectateur au malaise profond que suscite sa relation de fascination/rejet avec May. Contrairement à James Wong, Lucky McKee n'opte pas pour le seul point de vue de son personnage (ce qui rend **Willard** par instants hermétique) et en offre une multitude, chaque scène jonglant entre le regard de May et celui que les autres portent sur elle, traduisant la complexité du personnage par les diverses perceptions qu'il suscite.
Du coup, rarement un film nous aura fait parcourir de la sorte le spectre des émotions. Chaque scène dévoilant une facette différente du personnage, **May** nous entraîne du burlesque à l'horreur, de la tragédie à la satire sociale, nous propulsant dans un tourbillon émotionnel vertigineux, en un jeu avec le spectateur aussi maîtrisé que proprement déroutant. S'oubliant comme film, **May** se vit comme une expérience, aussi poignante que cauchemardesque, aussi sordide qu'attendrissante, aussi abominable que profondément humaniste. D'une scène à l'autre, l'interprétation hallucinante d'une Angela Bettis née pour ce rôle, alliée à la finesse d'un scénario aux multiples lectures, bouscule nos a priori ou nos réticences, confronte nos sentiments contradictoires, interpelle nos frustrations et nos paradoxes pour mieux en révéler la complexité… et les similitudes. Un peu comme cette jeune femme en

apparence anodine, mais riche de sentiments, à côté de qui nous passons tous les jours sans jamais la voir.
Et quand l'horrible corps suturé, cousu par une May touchante de désarroi, prend enfin vie, caressant de ses mains « parfaites » le visage d'une humanité flétrie, on se dit qu'on vient d'assister à la plus monstrueuse, à la plus triste, mais aussi à la plus bouleversante des histoires d'amour…

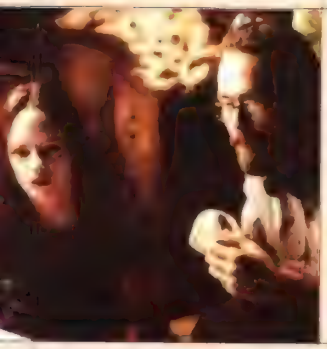
Yannick DAHAN

USA. 2002. RÉAL. ET SCÉN.: LUCKY MCKEE. DIR. PHOT.: STEVE YEDLIN. MUS.: JAYE BARNES-LUCKETT. PROD.: MARIUS BALCHUNAS, ERIC KOSKIN, RICHARD MIDDLETON, SCOTT STURGEON, JOHN VEAGUE POUR 2 LOOP FILMS. INT.: ANGELA BETTIS, JEREMY SISTO, ANNA FARIS, JAMES DUVAL, NICHOLE HILTZ... DUR.: 1 H 33. DIST.: ZOOTROPE FILMS. SORTIE LE 10 MARS 2004.

INTERVIEW **LUCKY MCKEE** - RÉALISATEUR

À FLEUR DE PEAU

DARIO ARGENTO, BRIAN DE PALMA, FRANÇOIS TRUFFAUT, ROMAN POLANSKI, TOBE HOOPER, MARTIN SCORSESE, JAMES WHALE, ALEJANDRO JODOROWSKI, DAVID CRONENBERG... CES CINÉASTES, LUCKY MCKEE LES ADMIRE DEPUIS SON PLUS JEUNE ÂGE. À TEL POINT QU'IL ÉPROUVERA RAPIDEMENT L'ENVIE DE SUIVRE LEURS PAS. DIPLÔMÉ DE L'UNIVERSITÉ DE CAROLINE DU SUD AU DÉPARTEMENT SCÉNARIO, IL RÉALISE **MAY**, SON PREMIER LONG-MÉTRAGE, EN 2002. TROIS MINUTES D'APPLAUDISSEMENTS NON-STOP AU FESTIVAL DE SUNDANCE PERMETTENT AU FILM DE SORTIR SUR LES ÉCRANS AUX ÉTATS-UNIS. ET À LUCKY MCKEE DE PASSER À SON SECOND FILM, **THE WOODS**.

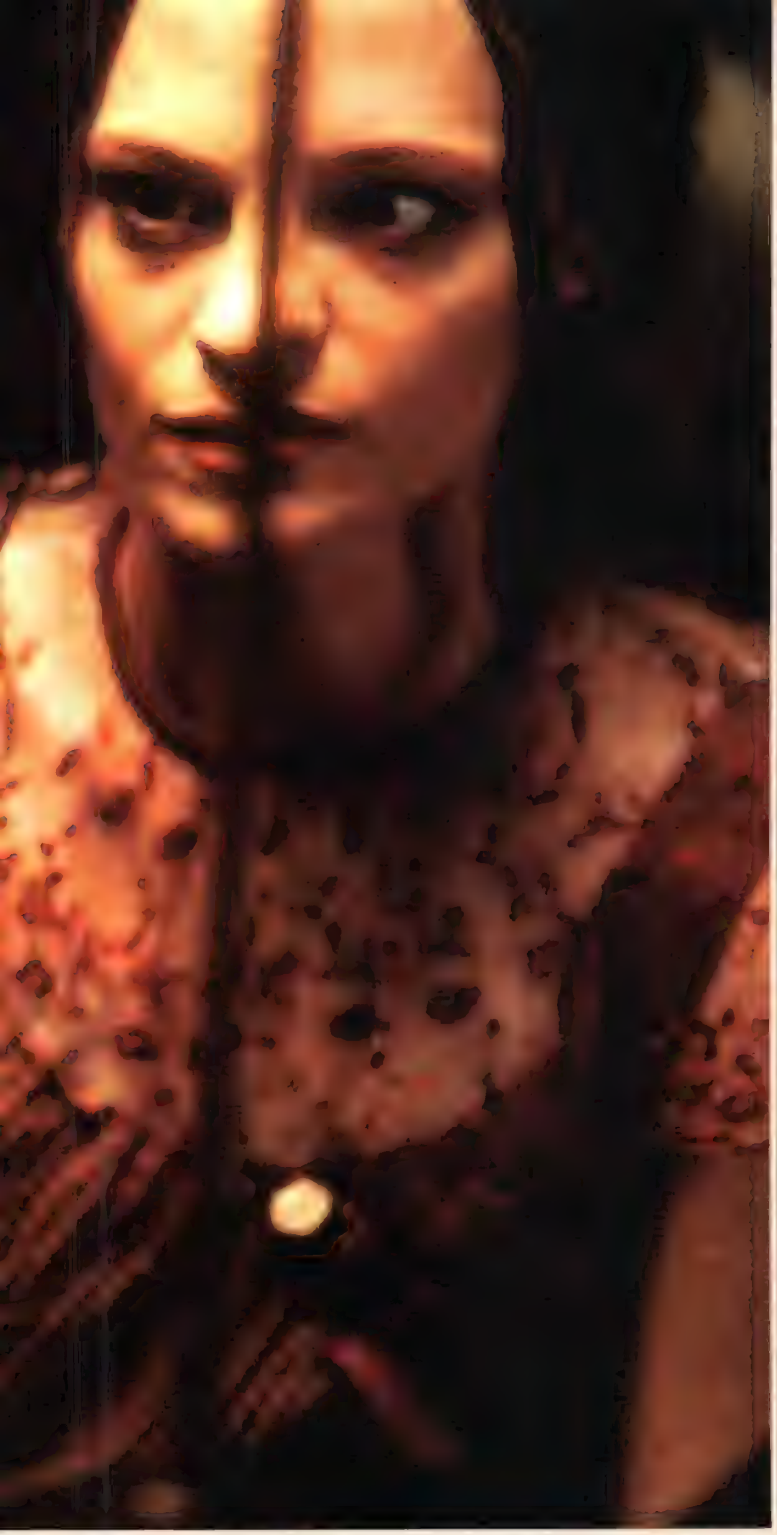


Au-delà de toutes les références les plus évidentes, notamment au Frankenstein de Mary Shelley, May m'a beaucoup fait penser aux E.C. Comics publiés dans les années 50. Pas aux séries classiques que sont Tales from the Crypt ou Vault of Horror mais plus volontiers aux Shock Suspense Stories et autres Crime Suspense Stories, des comics quasiment hitchcockiens, scénarisés jusque dans les moindres détails, avec un climax terriblement horrifique à la dernière page...

Vraiment ? Très honnêtement, je connais la marque E.C. Comics, mais je n'ai jamais lu ceux dont vous me parlez, qui ont l'air d'être excellents. Il faudrait que je m'en procure. Cependant, c'est amusant que vous me parliez de ça, car je lisais énormément de comics quand j'étais plus jeune, surtout ceux édités par Marvel. J'adorais leurs super-héros. D'ailleurs, je souhaitais travailler dans les comics avant de faire des films. Comme je n'ai pas réussi, j'ai décidé de devenir réalisateur. Ce qui m'a le plus influencé, c'est **Taxi Driver**, certains films de Brian de Palma et Dario Argento, la musique de Nirvana... L'idée directrice était qu'en prenant le meilleur de la personnalité des gens que l'on aime, on pouvait créer l'ami parfait.

Vous avez déclaré que May était un peu le reflet de votre propre adolescence. Alors pourquoi avoir choisi de prendre une fille comme personnage principal ?

Je ne sais pas vraiment... Sûrement parce que j'aime beaucoup écri-



re sur des personnages féminins. Ça faisait partie du script en fait, de l'idée de départ. Il m'est apparu naturel que ce soit l'histoire d'une fille. Le fait que j'aie transformé le personnage en femme reflète peut-être l'insécurité que j'éprouvais à raconter une histoire très personnelle. C'est assez difficile de se projeter soi-même dans un scénario comme celui-ci. C'était également rassurant de faire éprouver tous ces sentiments à une femme aussi frêle et fragile, qui est physiquement tout mon contraire !

Angela Bettis est vraiment parfaite dans le rôle de May. Est-ce que vous l'aviez déjà en tête quand vous avez écrit le scénario ?
Non, j'ai écrit le scénario à l'université, en 1995-96. Lorsque j'ai eu l'opportunité de réaliser le film, grâce à un ami de la fac d'ailleurs, nous avons commencé à organiser les castings. Angela vient du Texas. Au début, elle ne ressemblait pas du tout à l'idée que je me faisais du personnage. Mais plus je discutais avec elle, plus je réalisais à quel point elle comprenait le scénario, à quel point elle avait la compétence et l'intensité nécessaires pour jouer May. Angela peut devenir quelqu'un de complètement différent sur un plateau. May est une composition totale, elle ne lui ressemble en rien. C'est vraiment hallucinant. C'est probablement l'actrice la plus étrange avec laquelle j'aie travaillé.

Comment définiriez-vous le personnage de May ? Comme un monstre ou comme une victime ?
May n'est certainement pas un monstre ! Mais on ne peut pas vraiment la considérer comme une victime non plus. C'est tout simplement un individu qui souffre énormément de la solitude, comme beaucoup de gens dans le monde d'ailleurs. May est un personnage qui pourrait être issu d'un conte de fées. La folie lui fait penser qu'elle peut réunir tous les gens qu'elle aime à sa manière... Il y a quelque chose de véritablement tragique dans son histoire.

Quelles consignes avez-vous données à Steve Yedlin, votre directeur de la photographie, concernant la lumière de* May *?
Nous avons fait la même école au début des années 1990. On porte ce projet en nous depuis longtemps. On n'arrêtait pas d'en discuter pendant des heures et des heures, et quand l'opportunité de le réaliser s'est présentée, j'ai bien entendu immédiatement pensé à lui. On s'est beaucoup référé à la peinture, notamment aux œuvres de John Waterhouse, à toute la période préraphaélite, pour avoir des idées directrices. C'est cette peinture classique qu'on s'est évertué à transposer à l'image dans **May**. On souhaitait reproduire la lumière irréelle des tableaux à l'écran. On s'est aussi beaucoup référé aux photographies de Juliet Margaret Cameron. Je suis tellement fier du travail de Steve

Sur ces deux pages, de gauche à droite et de bas en haut :
Angela Bettis et Lucky McKee sur le tournage de May : un grand rôle pour un grand film d'horreur définitivement à part.

May devant son reflet : le point de rupture est proche.

May et Ambrosia papotent dans la cuisine : la brune cache quelque-chose dans son dos, la blonde ne se doute de rien... L'heure du carnage a sonné.

Sur cette page :
Polly devrait se méfier : si May prend des mesures, ce n'est pas pour lui coudre une nouvelle robe...

« Le phénomène d'attraction/répulsion m'intéresse beaucoup dans

ANGELA BETTIS - ACTRICE
EN ATTENDANT L'ÂGE ADULTE...

REMARQUÉE DANS UNE VIE VOLÉE ET L'ÉLUE, ANGELA BETTIS RISQUE TRÈS VITE DE DEVENIR UNE ACTRICE INCONTOURNABLE DANS LE GENRE QUI NOUS INTÉRESSE. AVEC MAY BIEN SÛR, À LAQUELLE ELLE PRÊTE SES TRAITS DIAPHANES, MAIS AUSSI AVEC LES REMAKES DE CARRIE (POUR LA TÉLÉ) ET DE THE TOOLBOX MURDERS. UNE AMIE DE LA FAMILLE QUOI !

À propos du film.
Je lis beaucoup de scénarios et la plupart d'entre eux sont très mauvais. Aussi, lorsque j'en reçois un de la qualité de **May**, je saute sur l'occasion. Mais il est certain que sur des films aussi risqués, je dois faire confiance au réalisateur. Honnêtement, le cinéma n'est pas un médium pour les acteurs. Ceux qui ont le pouvoir sont les réalisateurs, qui décident ce qu'ils font de votre performance sur le tournage et au montage. Ce sont eux qui vont faire en sorte, s'ils ont du talent, que le film fonctionne et que votre travail s'inscrive dans un tout. C'est une réalité avec laquelle tous les acteurs sont obligés de composer et mieux vaux s'y habituer dès le départ, en gardant en tête la possibilité que le film puisse être, au bout du compte, très mauvais. Tout ça pour dire que j'ai accordé ma confiance à Lucky et que je n'ai pas été lésée. Je suis très fière de **May**, je trouve qu'il s'agit d'un très beau film. Lucky a réussi à intégrer une imagerie très poétique au sein d'une intrigue horrifique et ce n'est pas facile à obtenir. C'est typiquement le genre d'histoire qui, mal traitée, aurait très bien pu déboucher sur un très mauvais film.

À propos de son rôle et de son travail avec le réalisateur.
Mon travail sur ce film émane de Lucky McKee parce que mon personnage est issu de son inconscient le plus barré. May lui ressemble jusqu'à un certain point, si ce n'est que lui n'irait pas aussi loin qu'elle *(encore heureux ! - ndlr)*. Mais il reste la source principale de son caractère. On en a beaucoup parlé, et il savait très bien, à même le plateau, comment May devait réagir à telle ou telle situation. De plus, nous sommes de la même génération et avons quasiment le même âge, ce qui rend la communication plus simple. Les gens de notre génération s'expriment d'une certaine manière, craignent et s'enthousiasment pour les mêmes choses et dans le cas d'un film à fleur de peau comme **May**, cette facilité dans la communication est très importante. Je ne dis pas qu'il m'est impossible de communiquer avec des réalisateurs plus âgés, comme Tobe Hooper par exemple (1), mais il est certain qu'être en phase demande plus de temps. Maintenant, est-ce que le personnage de May me ressemble également ? Je dirais que ce n'est pas mon portrait tout craché, ça c'est sûr. J'ai forcément dû injecter, de manière inconsciente parfois, des traits de ma personnalité. Mais je ne suis pas du genre à me trimballer un personnage en rentrant à la maison. Je ne vis pas intensément leurs problèmes 24 heures sur 24. Je fais ce métier depuis 12 ans. Je sais jouer des rôles comme May maintenant, ce qui était plus dur pour moi il y a six ans disons. Ce n'est pas une routine, mais j'ai développé une technique qui me permet de ne pas être aussi affectée que mes personnages le sont. Vous savez quand je me suis le plus marrée ? Pendant le tournage des scènes de meurtres ! On tourne une scène de meurtre comme une scène de sexe. Il n'y a rien de romantique là-dedans, c'est un travail comme un autre. Et au montage, on rend la scène fonctionnelle, terrifiante dans un cas, excitante dans l'autre. On tourne les plans nécessaires au montage, mais la façon de tourner ce genre de scènes en soi, pour un acteur, est tellement grotesque que ça en devient très amusant.

À propos de la façon dont on la perçoit dans le milieu.
Il faut bien avouer que je ne suis pas du genre à jouer des personnages à la Julia Roberts, le type de « girl next door » que l'on voit dans beaucoup de films dont le personnage principal est une jeune femme. J'ai souvent joué des premiers rôles, même si les gens se souviennent plus de moi pour mes seconds rôles dans **Une vie volée** (James Mangold - 1999) et **L'Élue** (Chuck Russell - 2000) qui sont des films de studios. Et avec le temps, je me rends compte que je suis assimilée par beaucoup de monde, à Hollywood en tout cas, à ce type de personnages un peu bizarres et tarés. Maintenant, pourquoi me choisit-on pour ce genre de rôles ? Peut-être que je sais les jouer mieux que n'importe quelle actrice

sur le film. Malheureusement, je n'ai pas pu le reprendre pour mon nouveau film, **The Woods**, parce que c'est mon premier gros film et le studio ne voulait pas trop de jeunes sur un même tournage. Les exécutifs ont donc attaché des gens plus expérimentés au projet. Le bon côté des choses, c'est qu'on me donne plus de moyens et que je vais pouvoir vraiment travailler mes mouvements de caméra, m'attacher encore plus au travail visuel, le rendre plus complexe.

May *est en quelque sorte le film rêvé pour bien commencer sa carrière...*
C'était prémédité de ma part. J'ai vraiment voulu que ça soit ainsi, faire un film avec une histoire simple, très peu de personnages et très peu de lieux. Beaucoup de jeunes réalisateurs essaient d'en faire un peu trop avec leur premier film et s'égarent souvent en route. Je crois qu'il vaut parfois peut-être mieux conserver une certaine simplicité. Nous avons donc essayé de composer avec un budget modeste et de tirer le meilleur de nos partis pris.

C'est très malin de votre part d'avoir agi comme ça...
Et bien disons que j'avais déjà officié, et mon directeur de la photographie aussi, sur des films à petit budget comme **The Room**. Sur ces productions extrêmement modestes, j'étais perchman. J'ai donc eu la chance de me promener sur le plateau, d'observer comment une petite équipe travaillait. Ça a été très enrichissant. La preuve, je suis passé de perchman à réalisateur en l'espace de quelques films !

Vous semblez affectionner tout particulièrement les vieux films d'horreur, auxquels* May *ressemble énormément...
Je suis un grand fan de films d'horreur en général, mais c'est vrai que je préfère ceux qui proviennent des années 1950 et 60. Ces films étaient très élégants et possédaient une véritable atmosphère. Hitchcock faisait ça aussi. Quand quelque chose d'horrible se produisait, il créait un environnement qui faisait qu'on était en même temps attiré et repoussé par l'image. C'est ce phénomène d'attraction/répulsion qui m'intéresse beaucoup dans ces films en tant que spectateur et en tant que réalisateur.

Depuis quelques années, bon nombre de films d'horreur font la part belle aux effets spéciaux et délaissent complètement leurs personnages. Vous n'êtes pas tombé dans cet écueil avec* May*...
Si je ne dispose pas de personnages ou de situations solidement ficelés, je ne peux rien faire. Il faut qu'il y ait quelque chose de sous-jacent dans une scène d'horreur, un sous-texte, pour qu'elle fonctionne vraiment, quelque chose qu'on n'arrive pas toujours à expliquer mais qui terrifie. Pour moi, une des scènes qui fait le plus peur dans le film est celle où May se regarde dans un miroir et que l'on comprend qu'elle va s'arracher l'œil. Lorsqu'on voit cette scène, on ne veut surtout pas qu'elle s'inflige ça à elle-même. Cette séquence met le public mal-à-l'aise, le rend très nerveux. C'est ce que j'ai pu constater pendant les projections.

C'est vrai que, malgré son caractère psychopathe, on ne veut surtout pas qu'elle se fasse du mal...
Exactement ! Les gens qui l'entourent sont si froids avec elle. Elle donne avec tant de passion sans recevoir une seule marque d'affection. C'est très dur de ressentir quelque chose de fort pour une per-

sonne qui ne ressent pas la même chose à votre égard, qui n'éprouve pas la même intensité dans la relation. Ça m'est arrivé et c'est assez terrible, assez frustrant.

Un des éléments horrifiques qui fonctionnent le mieux dans* May *est la poupée, proprement terrifiante. Où l'avez-vous trouvée ?
On l'a fabriquée nous-mêmes. Beaucoup de films d'horreur montrent des poupées terrifiantes, mais je voulais quelque chose de différent, de plus réaliste que ce qu'on voit d'habitude. J'ai donc demandé à mon équipe artistique de faire une poupée qui posséderait un visage angélique et de grands yeux immensément tristes. Je voulais une poupée qui serait à la fois belle et cauchemardesque, car elle devait bien sûr renvoyer à la condition de May. Elle devait devenir le symbole du film et du mal-être de cette adolescente.

Avant* May, *vous avez coréalisé* All Cheerleaders Die, *un film d'horreur à tout petit budget...
C'est un film que j'ai fait avec un ami à moi, Chris Sivertson. C'est lui qui a réalisé le court-métrage déjanté d'Adam dans **May**, celui où un couple est en train de se dévorer en souriant lors d'un pique-nique. **All Cheerleaders Die** est un film de zombies complètement taré qu'on a tourné en vidéo dans ma ville natale en 8 jours à peu près. On a réuni quelques amis, deux ou trois comédiens, et pour le reste, on s'en est remis au système D. Des zombies dans les bois comme pitch et c'était réglé ! C'est rigolo de voir ce qu'on peut faire à partir de rien. Même si **All Cheerleaders Die** est complètement fauché, c'est notre tout premier film. Il a donc une valeur sentimentale très forte à nos yeux. J'espère qu'un jour, on pourra le montrer.

Pouvez-vous m'en dire un peu plus sur votre nouveau film,* The Woods, *dont vous achevez actuellement le montage ?
The Woods se passe en 1965, dans une école pour filles. Le personnage principal est une adolescente de 16 ans. Bruce Campbell, dont je suis un des plus grands fans, joue son père. Pour **May**, je m'étais beaucoup inspiré de la peinture, mais en ce qui concerne **The Woods**, je suis allé chercher du côté de la sculpture. J'ai beaucoup joué sur les formes humaines et la composition du cadre. J'aimerais que ce film ressemble à un cauchemar éveillé pour une jeune fille de 16 ans, tout en mettant les adultes aussi mal-à-l'aise qu'avec **May**. Dès que j'aurai fini **The Woods**, je passerai à mon projet suivant, un film d'horreur assumé, très gore et très sombre. Je ne veux pas faire partie de ces réalisateurs qui tournent un film tous les dix ans. Je veux les enchaîner sans répit.

Propos recueillis par Damien GRANGER et traduits par David DOUKHAN

Sur cette page, de gauche à droite et de haut en bas : mais à qui sont destinés ces vêtements que May fabrique avec amour ?

Déjà remarqué dans Détour mortel, Jeremy Sisto confirme tout le bien que l'on pensait de lui dans le rôle d'Adam, le garagiste fan de Dario Argento.

May ou le rôle d'une vie : difficile pour Angela Bettis de l'oublier...

les films, en tant que spectateur et en tant que réalisateur. »

de ma génération, allez savoir ! C'est ce qu'on me dit à chaque fois qu'on m'engage en tout cas. Je sais que je n'ai pas peur des challenges et peut-être que certaines actrices craignent de jouer ce type de rôles aux émotions très fortes. Moi pas et pour tout dire, je m'éclate franchement à jouer ces personnages. J'aime le cinéma d'horreur et le cinéma de genre en général et on pourrait croire que j'en suis accro du fait que j'en ai fait pas mal. C'est le cas, mais ça tient surtout au fait qu'on m'emploie souvent dans ce type de films. Vous en faites un et vous êtes directement cataloguée. Ça ne me dérange pas outre mesure, si ce n'est que j'aimerais prouver que je suis capable de jouer autre chose. J'aimerais surtout arrêter de jouer des adolescentes en fait. J'ai maintenant 29 ans et pourtant, on me voit toujours comme une jeune fille. Mais j'y travaille et l'usure du temps devrait m'aider considérablement !

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

(1) Avec qui elle vient de tourner le remake de **The Toolbox Murders**.

IMMORTEL (AD VITAM)
D'ENKI BILAL

Pour qui aime sincèrement la science-fiction, la sortie de chaque nouvelle œuvre, bédé ou film, d'Enki Bilal est un événement. Or, IMMORTEL (AD VITAM) est l'œuvre du maître qui opère le mieux la synthèse des deux médias précités. Il y a de quoi être excité, non ?

IMAGES POUR UN FILM

New York, 2095. Une pyramide flotte au-dessus de Manhattan... Au raz du sol grouille une population hétérogène de mutants, d'extraterrestres et d'humains. Parmi les badauds, un dieu égyptien n'a plus que sept jours pour sauver ce qu'il lui reste d'immortalité. Parallèlement, dans un pénitencier en apesanteur, un dissident congelé depuis trente ans « s'évade » et une jeune femme d'origine inconnue, aux cheveux bleus, « s'éveille » dans la chambre d'un hôtel luxueux. Horus, Nikopol, Jill. Trois destins liés, en lutte pour survivre dans un monde où la corruption et la dictature ont presque tout anéanti, sentiments y compris...

Même s'il est l'adaptation de bandes dessinées fondatrices de l'œuvre de leur auteur, *La Foire aux immortels* et *La Femme piège*, **Immortel** n'est pas un projet ayant été mûri de longue date (ceci explique peut-être l'énergie qui se dégage du film et une partie de son aspect « melting-pot »). En effet, c'est au moment où il allait attaquer la 26e page de *32 décembre*, au début de l'année 2001, qu'Enki Bilal se vit offrir une carte blanche pour réaliser le long-métrage de son choix ! En raison des moyens qui lui furent promis, le dessinateur choisit de porter à l'écran les deux premiers volets de la trilogie Nikopol (alors qu'il avait promis après la publication de *Bleu sang* de ne plus y toucher), la saga qui le révéla au très grand public et dans laquelle il projeta le plus de lui-même, de sa vision du monde et de ses idéaux.

Page de droite : Anubis le dieu à tête de chacal et Bastet la déesse à tête de chatte émergent d'une pyramide en suspension au-dessus de New York. L'une des images marquantes du film.

Évidemment, un artiste n'exprime pas sur la toile les mêmes émotions quand il est seul face à son chevalet et quand il doit diriger plusieurs centaines de techniciens. Dans **Immortel**, Bilal abandonne donc certains de ses thèmes fétiches (lire l'interview) et met entre parenthèse son engagement politique. Cependant, il poursuit plus que jamais ses explorations esthétiques et oniriques.

Ce qui déroute à la vision du film, c'est que la plupart des images et des symboles projetés sur l'écran ne peuvent se comprendre que par référence au refus de l'artiste de se soumettre à certains stéréotypes et autres valeurs dominantes. Au cinéma comme en bédé, Bilal pratique un art partial et passionné.

Ici, il méprise le montage action-action tel que standardisé par Hollywood, pour favoriser les transitions « sujet » - « sujet » et « point de vue » - « point de vue », ce qui confère un aspect plus statique, mais aussi plus ludique, plus dense, à son film. Le cinéaste accorde ainsi un rôle privilégié aux corps et à l'espace. Son découpage, par essence poétique, s'appuie sur l'émotion, affirme la suprématie de la sensibilité. Plus que dans un montage classique, art du raccord et de la rupture, l'esthétique fait ici appel au rythme à l'intérieur d'une scène, un peu comme chez Tarkovski (enfin, toute proportion gardée, hein). Le problème, c'est que le budget, les délais et l'intervention de plusieurs dizaines de techniciens du virtuel (infographistes) parfois en désaccord avec les sculpteurs du réel (décorateur, directeur photo) n'ont pas garanti la parfaite unité du projet. Ce qui est frustrant, particulièrement pour les lecteurs assidus des bédés de Bilal.

Bien sûr, cette volonté de s'émanciper du langage cinématographique traditionnel dans un registre aussi codifié que la science-fiction est louable, mais risquée. On peut donc reprocher au cinéaste un manque de calcul, voire de cohérence. Mais on peut aussi bien louer son authenticité, sa sincérité obsessionnelle. Reste que l'immersion dans l'univers présenté demande un effort de la part du spectateur et on peut comprendre qu'en modifiant les codes auxquels sont habitués les cinéphiles, Bilal puisse s'aliéner leur sympathie.

Ici, l'illustration n'est pas la simple redondance du scénario ou des dialogues. Au contraire, Bilal cherche l'affrontement permanent entre les images et le « texte », la narration. C'est d'ailleurs là qu'il faut trouver la raison de la création d'une partie du monde et des personnages du film en images de synthèse (lire interview).

L'écriture cinématographique (mais on pourrait aussi établir le même parallèle avec ses bédés) de Bilal repose sur le patchwork (qui est aussi un des sujets de son film). Elle est alliance de la peinture et du septième art. Le jeu sur les nuances de couleurs est à ce titre éloquent. La dégradation de la coloration est la marque d'un espace où la vie spirituelle s'est éteinte. Le contraste établi entre le « bleu intérieur » des personnages et le morne rayonnement de la cité communique la « nausée » de l'espace quotidien...

Disons-le, appréhender le matériel esthétique exhibé dans **Immortel** (sentiments, images, pensées, formes, techniques, agencements de couleurs ou de paroles) réclame l'intervention de l'imagination du spectateur. Mais reconnaissons à Bilal que réhabiliter le silence, la suggestion et dans une certaine mesure l'invisible dans le cadre de pure démonstration qu'est devenu le cinéma de science-fiction est pour le moins courageux.

L'objectif de l'artiste n'est pas de mettre en scène un brûlot, ni un spectacle pyrotechnique (bien qu'il s'en soit donné les moyens). **Immortel** est donc un film sur les vases communicants, qui convoient l'amour là où il n'est plus de mise, dans un décor surréaliste où seuls la corruption et le cynisme cohabitent. La ville porte le témoignage de l'aliénation de l'individu, de la science et de l'art (graffitis, esclavage, eugénisme). Elle met en scène toutes les contradictions de la vie moderne, notamment la nécessité du métissage qui achoppe sur le besoin d'intimité.

Les marges, la violence et l'irrationalité architecturale du New York décrit par Bilal participent donc de l'épiphanie du scientisme/progressisme et de la dépossession de soi. L'artiste part du principe que le passé, l'histoire, les souvenirs, laissent dans les corps et dans la pierre des blessures, des stigmates visibles à l'œil nu. Aussi, même lorsque tout est oublié, terminé (le film fini), la passion qui a dévoré et brûle toujours dans le cœur des héros (du public) se lit dans leurs regards, troués de lumière comme les murs de la cité-capitale. Bilal affirme ainsi que l'amour permet d'échapper au néant, ce qui est une façon d'avoir encore foi en l'homme.

Bertrand ROUGIER

FRANCE. 2003. RÉAL.: ENKI BILAL. SCÉN.: ENKI BILAL ET SERGE LEHMAN, D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE D'ENKI BILAL. DIR. PHOT.: PASCAL GENNESSEAUX. MUS.: GORAN VEJVODA. PROD.: DOMINIQUE BRUNNER ET CHARLES GASSOT POUR TÉLÉMA ET TF1 FILMS PRODUCTION. INT.: LINDA HARDY, YANN COLLETTE, THOMAS KRETSCHMANN, FRÉDÉRIC PIERROT, CHARLOTTE RAMPLING... DUR.: 1H42. DIST.: UFD. SORTIE LE 24 MARS 2004.

INTERVIEW **ENKI BILAL** - RÉALISATEUR

CELUI QUI DESSINAIT DES FILMS

ENKI BILAL EST NÉ LE 7 OCTOBRE 1951 À BELGRADE. C'EST À L'ÂGE DE NEUF ANS QU'IL TIENDRA SA PREMIÈRE CAMÉRA. L'ANNÉE SUIVANTE, IL DÉMÉNAGE À PARIS AVEC TOUTE SA FAMILLE. APRÈS UN PASSAGE ÉCLAIR AUX BEAUX-ARTS, IL ÉDITE SA PREMIÈRE HISTOIRE DANS LE JOURNAL PILOTE EN 1972. EN 1980, IL PUBLIE DANS LA MÊME REVUE SON PREMIER GRAND RÉCIT EN TANT QUE SCÉNARISTE ET DESSINATEUR : *LA FOIRE AUX IMMORTELS*. LA SECONDE PARTIE, *LA FEMME PIÈGE*, PARAÎT DIRECTEMENT EN ALBUM EN 1986. QUANT AU DERNIER VOLET DE LA TRILOGIE NIKOPOL, IL REMPORTA EN 1992 LE TITRE DE MEILLEUR LIVRE FRANÇAIS, TOUS GENRES CONFONDUS. AUJOURD'HUI, BILAL VIENT DE TRANSPOSER LES DEUX PREMIERS VOLETS DE SON MYTHIQUE TRIPTYQUE SUR GRAND ÉCRAN.

Ci-dessus :
Horus, le dieu à tête de faucon, au cours de ses pérégrinations dans le métro new-yorkais, est confronté à un Alcide Nikopol (Thomas Kretschmann) bien mal en point. Une scène directement issue de l'album *La Foire aux immortels*.

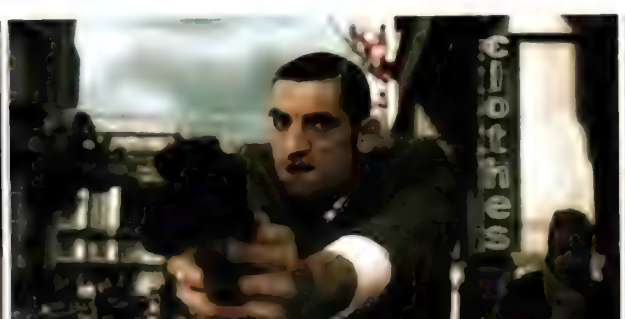
Page de droite, en haut :
Jill Bioskop (Linda Hardy), un personnage aussi beau qu'énigmatique, perdu dans les méandres d'une cité tentaculaire.

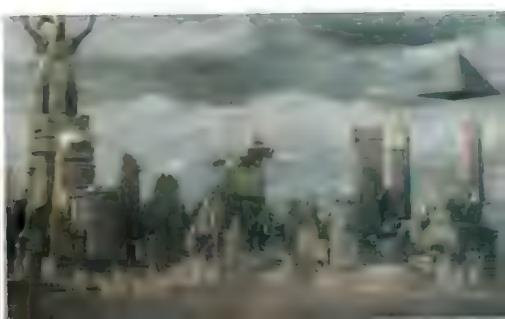
Quel regard portez-vous sur la science-fiction aujourd'hui ?
Ça fait longtemps que je suis immergé dans cet univers. J'ai collaboré à Métal Hurlant au milieu des années 70. C'était une période vraiment faste pour la bande dessinée, l'imaginaire et la SF. Au-delà même de nos frontières, il y a eu un rayonnement énorme pour ce qui était produit par l'école franco-belge. À tel point que nous avons rapidement su que nos planches et nos dessins traînaient dans les grands studios hollywoodiens. Cela témoignait d'un choc visuel. Culturellement, ça a été un moment très important pour tout ce qui met des images sur un imaginaire, qui jusque-là était plutôt écrit. La SF, j'en ai consommé énormément en tant que lecteur, notamment de Jules Vernes, Wells, Orwell et K. Dick et j'ai l'impression qu'à part évidemment les grands illustrateurs américains, le genre a visuellement trouvé ses lettres de noblesse, sa diversité et sa richesse visuelle et graphique avec l'école européenne. La langue française a énormément contribué à la fabrication de mon style graphique. Il y a des poèmes, des textes que j'ai lus à l'adolescence, qui ont modifié et fabriqué mon style graphique. J'ai cherché à un moment comment rendre en peinture les atmosphères, les couleurs indicibles... Cette frustration m'a énormément fasciné, c'est peut-être là que j'ai trouvé l'espèce d'ouverture où m'engouffrer. Aujourd'hui, j'ai l'impression que ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent. À quelques exceptions notables près, il y a eu un tarissement de l'imagination graphique pour retranscrire les mots en images. Mais ça semble s'arranger, notamment grâce à une ouverture de l'Occident vers d'autres cultures.

Justement, le métissage est au cœur de votre film, ce qui pourra dérouter ceux qui connaissent bien les livres originaux, qui s'intéressaient surtout aux rapports entre l'homme et Dieu, l'homme et le monde, l'homme et la société. Dans* Immortel, *vous abandonnez le volet politique de votre œuvre ?
Certes, **Immortel** est, d'une certaine manière, un récit plus introspectif. Cependant, les réminiscences de l'esprit de Nikopol sont là pour rappeler le contexte politique, pour montrer qu'il existe encore une lutte, mais que le combat est perdu, que le socialisme s'est incliné peut-être définitivement devant le capitalisme et la mondialisation. Reste qu'**Immortel** n'est pas une adaptation littérale de la trilogie. Je pense y avoir dit tout ce que je souhaitais. Cette fois-ci, je me suis intéressé à un autre triumvirat de la science-fiction : Dieu, l'homme, l'extraterrestre. Il est question de savoir comment ces trois entités sont capables de se comprendre, de coexister. Le récit ne se déroule plus à Paris, mais dans un New-York très cosmopolite, où la cohabitation et l'intimité sont des questions de chaque instant.

C'est pour renforcer cette idée que vous avez cherché à marier images réelles et digitales ?
C'est exact. Il s'agissait vraiment de faire fusionner deux mondes graphiques, pas de les gérer de manière indépendante. Forcément, ça a été compliqué car, contrairement à ce qui se passe pour une bédé, la première décision que l'on prend au cinéma est souvent définitive pour des raisons de délais et de budget. Je voulais faire cohabiter les deux types d'images pour renforcer le métissage du film. Je désirais évoquer une sensualité naissant de contrastes, n'ayant pas peur de la différence.

Même si cela peut paraître secondaire, il me semble que la représentation de la chair joue un rôle important dans votre œuvre.
C'est en effet pour moi totalement fondamental. J'ai besoin d'être séduit par mes créatures. Mais je trouve surtout que la sensualité, c'est l'éveil des sens. Or, éveiller les sens, tous les sens, grâce à des œuvres posées sur des supports n'en sollicitant que quelques-uns, c'est l'un des challenges les plus excitants pour l'artiste. Pour moi, la sensualité passe par l'éloge de l'imperfection. La perfection, du grain de peau notamment, c'est ennuyeux. C'est bon pour le papier glacé des magazines à





retouches... Je trouve émouvant et sensuel un corps blessé, imparfait, même si dans la plastique et les proportions, je suis plutôt exigeant. J'aime les peintres chez qui l'homme et le corps sont des thèmes récurrents. J'aime les artistes de la chair, qui s'attachent à des corps décharnés. Peut-être que le but suprême consisterait à inventer une histoire où tout le monde serait nu. Les vêtements sont encombrants. Ce sont des signifiants trop réels, trop réalistes. Je débarrasse mes personnages de ces morceaux d'étoffe quand ils sont confrontés, par leur corps même, à la masse des événements. Il y a la nudité emblématique et la nudité réaliste. J'utilise les deux. La nudité, c'est aussi la vulnérabilité. Il y a bien sûr une connotation érotique, mais il s'agit aussi du corps en danger face à un pouvoir oppressant. Quand on veut dégrader un être humain, l'abaisser absolument, on le force à se dénuder.

Dans vos bédés, vous refusez d'utiliser les effets de « masques » propres à la ligne claire en caractérisant énormément vos personnages. C'est moins le cas dans le film, pourquoi ?
Et bien parce qu'au cinéma il faut aller plus vite, notamment en favorisant l'identification du public avec les héros. Il se passe énormément de choses entre les cases d'une bédé. J'essaie au cinéma de faire retrouver aux spectateurs une partie de leur liberté de lecteurs. Mais c'est presque impossible. J'ai tenté l'aventure d'adapter littéralement une de mes œuvres de 70 pages pour le cinéma. Quand la scripte a fini de « timer » le scénario, elle m'a dit qu'il faudrait réaliser un film de 4 heures. D'autre part, au cinéma, je me méfie beaucoup des images chargées qui délivrent trop d'informations et brouillent l'idée centrale, offrent des points de vue aveugles. Je suis pour que l'image fasse problème, dérange, mais reste lisible.

Vous semblez très attaché à une tradition de l'image hybride, située quelque part entre Méliès, Franju ou Tarkovski...
Vous les avez tous cités. (rires) La « nouvelle vague » et le verbe ont tout submergé. Il ne faudrait pas que la culture française s'assoupisse de la sorte sur des choses anciennes. Le verbe, c'est évidemment magnifique, mais il faut admettre une bonne fois pour toutes que l'image a sa propre noblesse. Il faut accepter l'idée d'un métissage à l'intérieur du cinéma, qui prendrait en compte davantage cette part maudite de l'irréel. Le cinéma réaliste, naturaliste, m'ennuie profondément. Quelque chose de déconnecté, de complètement fou est souvent salubre en termes artistiques. On est très loin du cartésianisme à la française, là. (rires) Les références à Tarkovski, notamment à **Stalker**, qui fourmillent dans **Immortel** ne vous ont pas échappé. Il y a cette idée de zone, d'inconnu où l'on peut se transcender, d'espoir à portée de la main, mais toujours un peu plus loin. J'ai trouvé intéressant de conclure « la trilogie » Nikopol sous cet angle.

« Au cinéma, je suis pour que l'image fasse problème, dérange, mais reste lisible. »

Immortel, *c'est aussi un film sur la mémoire ?*
Je crois énormément à la mémoire. Je pioche dedans de manière inconsciente pour fabriquer des univers. Plus que de science-fiction, je préfère parler de perspective. J'ai moins l'impression de faire de la SF aujourd'hui qu'il y a quinze ans. Pour moi la trilogie n'en est pas. Je dirais que c'est une réflexion prospective sur notre monde présent, mais de manière décalée dans le futur. J'y ai projeté des ingrédients d'un passé relativement proche, parce que le passé lointain ne m'intéresse pas. Mes personnages ont besoin pour se construire soit d'assumer leur passé, soit d'en faire table rase. C'est un choix cornélien qui n'accepte pas de demi-mesure. C'est la matière vivante qui a produit ce que nous sommes aujourd'hui et ce que nous serons demain.

Il y a eu des problèmes de cessation de paiement lors de la production ?
La société Duran Duboi a déposé le bilan. Cela nous a donné pas mal de sueurs froides. Mais heureusement, tout le monde était tellement impliqué dans le projet qu'il a été hors de question que nous arrêtions notre travail. Je ne remercierai jamais assez les infographistes qui ont beaucoup payé de leur personne, parfois sans garanties financières. Ils m'ont fait vivre l'une des expériences les plus fortes de ma carrière.

Le casting et la direction des acteurs sur fond vert ne semblent pas avoir posé de problèmes ?
Je suis très content d'avoir engagé Linda Hardy. Au départ, ce n'était pas prévu. Puis, elle a tourné des bouts d'essai où elle a été formidable. Nous les avons utilisés à Cannes. Mais on m'a dit : « *Attention, elle a été Miss France.* ». Et alors ? On a souvent dit à mon sujet : « *Bah, il est dessinateur de bande dessinée et il veut faire du cinéma !* ». C'est un délit de sale gueule, arrêtons cela. Tous les comédiens étaient motivés, il y avait un esprit de respect et de connivence. À aucun moment je n'ai senti de trouble par rapport aux exigences de la technique. L'atout de ce genre de film est qu'il est absolument verrouillé, les dialogues sont très précis, il n'y a aucune possibilité d'improvisation. On n'est pas dans le réel, ni dans le naturalisme. Quand les personnages parlent entre eux, il est difficile de changer un mot pour un autre. Il est quand même question d'hibernation, de peur de mourir trop tôt... Tout est légèrement biaisé. Il fallait donc des dialogues solides qui servent de soutien aux comédiens. Concernant notre façon de travailler, nous avons répété toutes les scènes importantes avec mise en place de la caméra. Mais nous ne rentrions pas trop dans les détails, pour conserver de la spontanéité au moment du filmage.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

Sur les deux pages, en bas de gauche à droite : Le Docteur Elma Turner (Charlotte Rampling) et son ex-mari, le docteur Jack Turner (un personnage de synthèse auquel Jean-Louis Trintignant a prêté ses traits), deux scientifiques qui n'ont pas la même approche de leur métier.

L'un des nombreux personnages interlopes qui peuplent les rues d'une New York futuriste et déshumanisée.

Un objet volant non-identifié dans le ciel de New York : les dieux sont tombés sur la ville.

Dayak, être mi-homme, mi-requin et dernier survivant d'une race de chasseurs.

ESPION, LÈVE

Pour sa deuxième incursion dans le cinéma de genre, après le polar SCÈNES DE CRIMES, Frédéric Schoendoerffer choisit le film d'espionnage et y inscrit ses partis pris ambitieux mais aussi ses doutes et ses hésitations. Portrait d'un film nécessaire mais bancal.

Ci-dessus :
Le Capitaine Georges Brisseau (Vicent Cassel), un agent de la DGSE qui n'hésite pas à faire le coup de poing quand c'est nécessaire.

Le cinéma, c'est une histoire de famille chez les Schoendoerffer. Quoi que l'on pense de l'œuvre de Schoendoerffer père (qui fait une apparition dans **Agents secrets** en pilier de comptoir), impossible de nier que le bonhomme a toujours eu la passion du cinéma chevillée au corps et qu'il a toujours tracé sa route en dehors des sentiers battus. Dans les années 60/70, alors que le cinéma français se partageait entre comédies populaires et nouvelle vague plan-plan, Pierre Schoendoerffer racontait des histoires presque marginales, peuplées de soldats perdus, d'hommes d'honneur et de personnages légendaires (**La 317e section**, **Le Crabe-tambour**), et s'imposait finalement comme l'un des rares cinéastes à s'être colleté avec l'histoire récente de la France (guerres d'Indochine et d'Algérie). Au début des années 90, il mettra même sur pied le catastrophique **Diên Biên Phu**, qui n'en reste pas moins une tentative courageuse de superproduction sur la plus grande défaite moderne de l'armée française. Il a même tenté en vain, il y a quelques années, de monter une adaptation du *Typhon* de Joseph Conrad, roman sur l'histoire tragico-héroïque d'un navire confronté à un typhon énorme : trop cher, pas assez français, le projet tombera à l'eau. Tout ça pour dire que les ambitions peu courantes de Pierre Schoendoerffer ont toujours détonné dans le paysage cinématographique hexagonal et que finalement Frédéric Schoendoerffer s'avère être, au bout de deux films, le digne fils de son père.

DES FLICS AUX ESPIONS

Le premier film du fiston, **Scènes de crimes**, sans exploser le domaine du polar d'investigation, tirait aisément son épingle du jeu face à des nullités comme **Six Pack** (vous me direz : pas besoin de se lever tôt pour ça mais bon…). Il y avait là une volonté réelle de bousculer le polar franchouillard par une ambition formelle peu commune (on se souvient du plan séquence aérien truqué du début) et par une caractérisation des personnages plus fouillée que d'habitude. N'empêche, s'il faisait bon regarder **Scènes de crimes**, il n'en restait pas moins que le film souffrait de quelques défauts rythmiques qui nui-

Ci-contre, de haut en bas : Lisa (Monica Bellucci), trahie par ceux qui l'emploient, se retrouve incarcérée pour trafic de drogue. Mais est-ce vraiment la raison pour laquelle elle se retrouve là ?

Lisa et Georges dans l'avion qui les emmène au Maroc. Un couple comme les autres ?

-TOI !

saient à l'ensemble. À l'époque, on avait mis ça sur le compte de la maladresse du débutant et l'on attendait donc avec impatience le second opus du fils Schoendoerffer. D'autant plus qu'une fois encore, à l'instar de son père, Frédéric ne s'était pas abandonné à la facilité, en choisissant un genre très ambitieux et très rare dans nos contrées, le film d'espionnage, tout en l'investissant de manière réaliste et en s'inspirant plus ou moins d'un scandale français (le Rainbow Warrior) qui a largement défrayé la chronique au milieu des années 80. Bref, on avait vraiment envie de voir ça.

Le capitaine Georges Brisseau (Vincent Cassel) et sa coéquipière Lisa (Monica Bellucci), secondés par deux nageurs de combat, sont chargés par la DGSE de couler le bateau du businessman russe Igor Lipovsky afin de faire cesser ses ventes d'armes aux rebelles angolais. Tout se déroule comme prévu jusqu'au moment où les deux agents secrets vont peu à peu prendre conscience qu'ils sont des marionnettes livrées au bon vouloir de la raison d'État.

QUESTION DE CHOIX

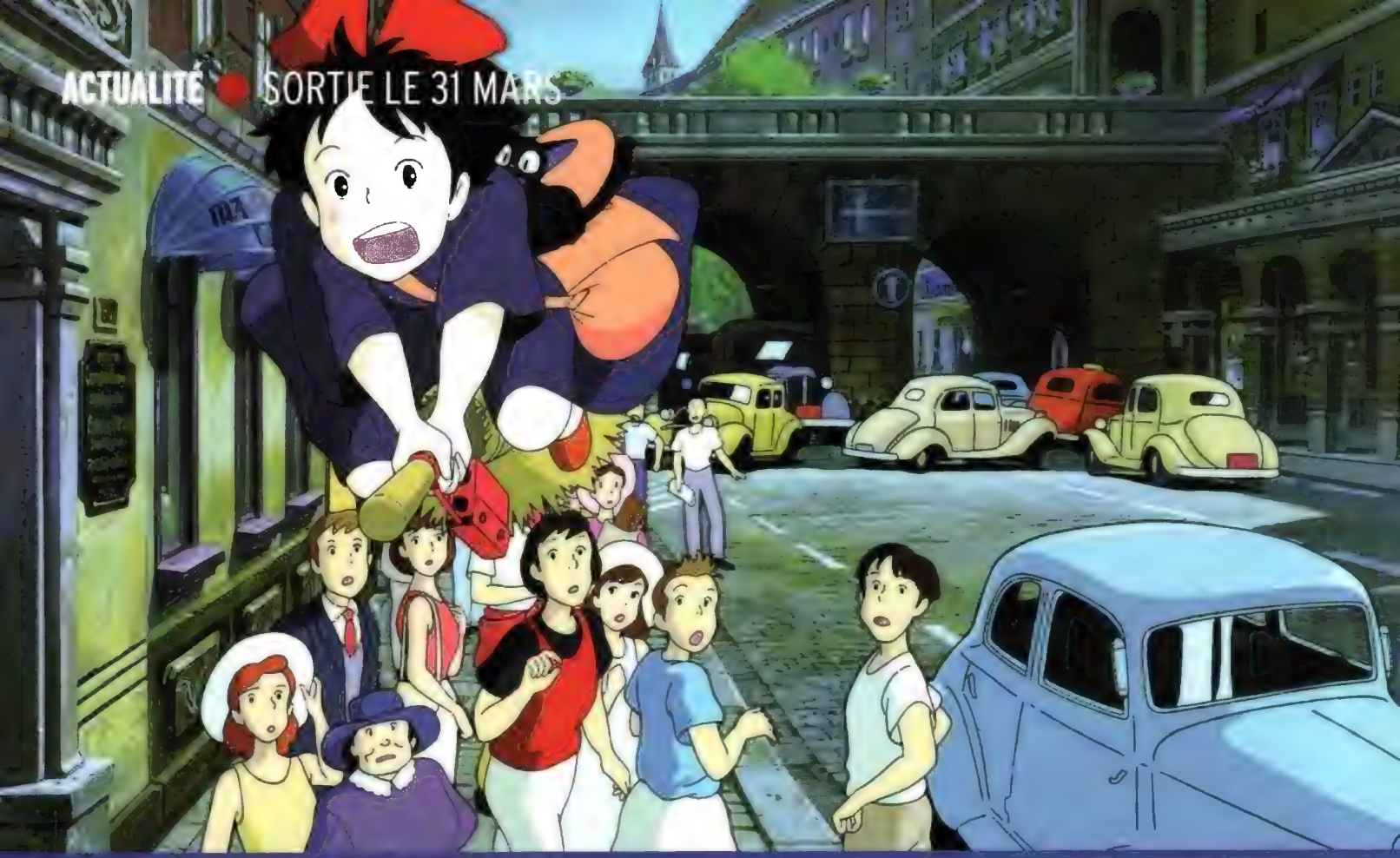
En réponse à l'ouverture de son film précédent, Schoendoerffer débute **Agents secrets** par un plan séquence assez monstrueux, qui part de la face cachée de la Lune pour aboutir sur le pont d'un bateau où se tient un agent incarné par Charles Berling, le floutage et le grain de l'image finale suffisant à légitimer ce qui a précédé et augurant donc d'un vrai film d'espionnage visuel à la **Spy Game**. Hélas, la plupart du temps, le reste du film ne s'inscrira pas vraiment dans la lignée de cette note d'intention, le film empruntant la voie du thriller réaliste et psychologique. Ainsi, dans cette optique, le film nous gratifie de deux séquences de rêve qui se répondent et où les deux héros tombent dans le vide (Cassel saute en parachute et Bellucci se jette du haut d'un immeuble). Traduire : notre couple d'agents secrets ne sait plus où il en est. Au-delà de ce symbolisme quelque peu lourdingue, on ne peut s'empêcher de penser que Schoendoerffer, entre deux scènes d'action ou de manipulation, a voulu donner de la profondeur humaine à un film qui n'en avait pas forcément besoin, ou en tout cas pas distillée de cette manière. Au lieu d'inscrire la psychologie de ses personnages dans l'action, le réalisateur se sent obligé de placer dans son récit des digressions atonales qui viennent clairement rompre la tension narrative installée. Cassel dit apprécier « *le style rigoureux, âpre, quasi "protestant"* » de son metteur en scène. Et pourtant, il y a bien une dualité mal négociée chez Schoendoerffer entre son envie de faire du cinéma classieux et sa volonté de tirer vers l'épure émotionnelle. Un handicap qui ne pardonne pas quand on prétend faire un film d'espionnage et quand il s'agit de mettre en place une véritable topographie des lieux exotiques visités par les agents (les scènes se déroulant au Maroc ou à Madrid pourraient pratiquement se dérouler n'importe où).

TOUT ESPOIR N'EST PAS PERDU

C'est d'autant plus dommage que tout le film est parcouru de choix particulièrement judicieux, comme cette propension à briser les conventions (un personnage important se fait flinguer comme un chien dès le début, traduisant d'entrée de jeu la dangerosité extrême du monde dans lequel on nous introduit) ou à rendre immédiatement crédibles les agissements de barbouzes français, tâche particulièrement ardue après des décennies de pantalonnades filmiques où le cinéma d'espionnage français se résumait à des guignolades ridicules (**Vanille fraise** ou **Opération Corned Beef** pour ne citer que les plus fameux). Il faut le dire : ça fait un bien fou de voir Cassel, André Dussollier et leurs collègues assis autour d'une table ou devant un écran, en train de discuter d'enjeux géopolitiques sans se prendre des fous rires à tout bout de champ. Schoendoerffer soigne ses cadres et sa photo, installe une ambiance, crée un univers sérieux et vraisemblable. Bref, il participe de ce nouvel élan du cinéma de genre français, mais quand certains croient profondément en ce qu'ils font et avancent sans états d'âme (**Nid de guêpes** pour ne pas le nommer), le réalisateur d'**Agents secrets** se range encore parmi ceux qui veulent faire bouger l'industrie mais qui se posent quand même trop de questions pour arriver à livrer un film vraiment plein. Une indécision qui habite la conclusion évasive d'**Agents secrets**, mais qui pour autant n'est pas une fatalité en soi. On attend donc que Schoendoerffer tue le père, se débarrasse de ses hésitations et qu'il nous livre enfin le grand film qui semble sommeiller en lui.

Arnaud BORDAS

FRANCE. 2003. RÉAL.: FRÉDÉRIC SCHOENDOERFFER. SCÉN.: FRÉDÉRIC SCHOENDOERFFER, OLIVIER DOUYERE, YANN BRION, LUDOVIC SCHOENDOERFFER ET JEAN COSMOS. DIR. PHOT.: JEAN-PIERRE SAUVAIRE MUS.: BRUNO COULAIS. PROD.: ÉRIC NEVE POUR LA CHAUVE-SOURIS, CARCHARODON, TF1 FILMS PRODUCTION, 120 FILMS, GIMAGES FILMS, ALQUIMIA CINEMA ET MEDUSA FILMS SPA. INT.: VINCENT CASSEL, MONICA BELLUCCI, ANDRÉ DUSSOLLIER, CHARLES BERLING, BRUNO TODESCHINI, SERGIO PERIS MENCHETA, LUDOVIC SCHOENDOERFFER... DIST.: TFM DISTRIBUTION. DUR.: 1H49. SORTIE LE 31 MARS 2004.



L'ENVOL DE GHIBLI

Si KIKI, LA PETITE SORCIÈRE est le film le moins personnel de Hayao Miyazaki, il est aussi le plus immédiatement jouissif, un produit commercial parfaitement manufacturé qui va largement contribuer à modifier les ambitions de son auteur.

KIKI, LA PETITE SORCIÈRE

DE HAYAO MIYAZAKI

Ci-dessus : Kiki et son chat Jiji, perchés sur le balai magique de la petite sorcière, font une entrée remarquée dans la ville côtière qui va les adopter.

À l'âge de treize ans, une jeune sorcière doit partir faire son apprentissage à la grande ville. Rien ne préparait Kiki à vivre une telle expérience…

Gaumont a choisi de poursuivre la sortie dans le désordre des « vieux » films réalisés par Hayao Miyazaki. Nous pouvons nous en féliciter d'autant plus que, si **Kiki, la petite sorcière** (**Kiki's Delivery Service** en VO) est le plus mal-aimé des longs-métrages mis en scène par le Kurosawa du cellulo, il marque néanmoins un tournant décisif dans la carrière de l'artiste. Ce film est en effet le premier du studio Ghibli qui s'avera immédiatement rentable, totalisant au box-office en 1989 plus de 2 600 000 entrées payantes, devenant ainsi le film japonais le plus populaire de l'année. À l'époque, les goodies de **Totoro** (1988) n'avaient pas encore inondé le marché. Le carrosse Ghibli transportait donc bien des trésors, mais avançait paradoxalement sur trois roues tirées par une vieille carne.

Lors de la production de chaque long-métrage, la banqueroute guettait à l'horizon. Le studio n'employait personne de manière permanente. Les dessinateurs étaient payés à la tâche, les plus productifs d'entre eux parvenant à peine à obtenir un salaire mensuel égal au minimum syndical japonais. Le succès de **Kiki** allait permettre à Miyazaki de convaincre les investisseurs de la Tokuma de la viabilité d'un studio dont la finalité serait de produire de manière industrielle des chefs-d'œuvre ayant bénéficié lors de leur fabrication du travail d'orfèvre des meilleurs artisans. Miyazaki, Takahata et Toshio Suzuki mirent donc en place une politique de recrutement, de formation et de gestion administrative. Le premier rôle de cette structure fut de capitaliser la manne financière produite par l'incroyable engouement suscité par les goodies **Totoro** (fin 1989), dont Miyazaki ne voulait initialement pas entendre parler (mais la location de la licence lui fut imposée). Grâce à cette impulsion, le développement de Ghibli allait se trouver très fortement accéléré, pour atteindre son « rythme de croisière » en même temps que son apogée au moment des productions de **Princesse Mononoké** et du **Voyage de Chihiro**.

PROJET CHERCHE RÉALISATEUR

Racontée ainsi, l'histoire de Ghibli ressemble à un conte de fée. Pourtant, tout ce qui vient de vous être narré aurait pu ne jamais se réaliser, car **Kiki, la petite sorcière** a bien failli ne pas prendre son envol. C'est la société Tokuma qui initia le projet du film **Kiki**. L'ambition initiale de l'éditeur était de produire un DA pour enfants, investissant les contrées du rêve et du merveilleux (à l'instar de **Peter Pan**) tout en restant profondément ancré dans la réalité, comme les fables de Dickens. Pour servir de canevas à cette bande, il fut logiquement choisi un roman de

Madame Eiko Kadono, dont chaque livre croulait à l'époque sous les récompenses. Bien sûr, la condition sine qua non à la production du film était que Miyazaki ou Takahata soient attachés à sa réalisation. Or, s'agissant de l'adaptation d'une œuvre littéraire, et au vu du sujet promettant d'imbriquer le réel dans l'imaginaire avec des velléités de satire sociale, on pouvait penser que le sujet passionnerait Isao Takahata. Pourtant, ni lui ni Miyazaki ne voulurent s'engager dans l'aventure de la mise en scène. Avec le soutien de Toshio Suzuki, ils parvinrent néanmoins à convaincre la Tokuma que **Kiki, la petite sorcière** restait un projet viable si le duo occupait le poste de producteur et qu'un « jeune » talent le réalisait.
À partir de la fin 1987 et jusqu'au printemps 1988, Miyazaki partagea donc son énergie entre la fin de la production de **Totoro** et le choix des staffs devant travailler sur **Kiki**. Les techniciens choisis pour occuper des postes-clés furent rapidement désignés parmi ceux qui avaient déjà travaillé sur **Le Château dans le ciel** et **Mon voisin Totoro** (auxquels s'ajouta un certain Koji Morimoto). En ce qui concerne le réalisateur, Miyazaki souhaitait que ce dernier se charge aussi de l'écriture du scénario. Or, l'homme providentiel ne se présenta pas. Miyazaki décida alors de regarder un nombre important de vidéos d'animation récentes pour dénicher la perle rare, mais rien n'y fit, il ne la trouva pas, déclarant même : « *Je ne comprends pas ce à quoi aspirent les jeunes d'aujourd'hui.* ». Le maître se résigna pourtant à commander un script à un jeune scénariste. Cependant, il jugea l'histoire qui lui fut soumise aride, froide et démunie de la part de magie qui confère son charme à la « fantasy ».

JAMAIS MIEUX SERVI...

Au mois d'avril 1988, Miyazaki entreprit donc d'écrire sa propre version du script. Mi-mai, il annonça qu'il allait réaliser le film lui-même, finissant donc par annexer un projet qu'il avait refusé de mettre en scène à l'origine parce qu'il n'en était pas l'instigateur et qu'il craignait de ne pas rendre justice à l'œuvre originale (Miyazaki a consacré plusieurs années de sa vie en marge de ses études universitaires à l'étude de la littérature enfantine, genre qu'il révère). Aussi, au moment de prendre les commandes de **Kiki**, Miyazaki fut étonnamment modeste. Il n'envisageait de confectionner qu'une bande de 70 minutes, de manière à rester conforme à l'esprit du roman et à un personnage de petite fille ordinaire. Cependant, en cours de production, il dévia de la ligne de conduite qu'il s'était fixée. Ses idées débordèrent, la durée du film enfla et une scène parodystique avec un astronef fit son apparition en guise de climax (**Kiki** devait se conclure au moment où l'héroïne reçoit le gâteau offert par la vieille dame). Si elle semble un peu parachutée, il faut reconnaître que cette séquence possède le souffle typique des œuvres de Miyazaki. Vitesse, dynamisme, densité, émotion... Tout son cinéma est ici résumé de façon presque caricaturale, mais franchement efficace. D'autre part, en inscrivant cette scène d'une complexité hallucinante dans le scénario, le vieux roublard savait que **Kiki, la petite sorcière** ne pourrait finalement être réalisé que par lui. Un film qui ne devait à la base être qu'un métrage de transition s'anamorphosa ainsi en une superproduction.

DEVENIR ADULTE

« *Il y a beaucoup de filles qui, comme Kiki, sont parties de leur campagne pour aller à Tokyo. Aujourd'hui* (rappelons que l'on se situe en 1989, quand la bulle économique nippone n'a pas encore explosé), *il est facile pour des jeunes filles de trouver du travail. Les "sept belles" gagnent de l'argent, rachètent les vêtements qui leur plaisent, mais quand elles rentrent à la maison, elles sont seules ! Il manque dans leur vie de la passion. Bien sûr, Kiki n'est pas une personne qui doit franchir des obstacles insurmontables. Elle cherche qui elle est, et qui sont les autres. Son combat se fait contre la paresse. Elle adopte un chat, des amitiés naissent avec les sauvageons. Elle lutte contre l'orgueil et l'aveuglement qui sont en elle. Son problème est bien de grandir, tout en préservant la magie de l'enfance. [...] Contrairement à ce que l'on pense, la plupart des problèmes de Kiki ne sont pas dus au fait qu'elle soit une étrangère, mais à son métier. Elle est coursière. Or, le coursier n'est pas une personne que l'on remarque ou que l'on invite à prendre un café. C'est comme ça. Kiki doit apprendre à vivre avec ça. Le problème de la conscience est également central dans* **Kiki**. *Pourquoi Kiki ne parvient-elle plus à voler ? Il y a beaucoup de réponses symboliques à cette question. Mais celle qui me paraît la plus satisfaisante est la suivante : dans la vie, on ne fait souvent que répéter ce que l'on a appris. Ainsi, Kiki a hérité son don de sorcellerie de ses parents. Elle l'utilise sans même y penser. Et puis, vient un jour où l'on commence à rationaliser, à conscientiser ses actions. Que ce soit dans la vie personnelle ou professionnelle, c'est un cap difficile à franchir, car on est seul, on devient autonome. On risque alors de ne plus être capable de faire ce que l'on a jusqu'alors répondu. On passe à autre chose, on laisse sa véritable personnalité prendre le dessus. En fait, tout au fond d'elle-même, Kiki n'a peut-être plus envie d'être une sorcière.* »
Sa genèse tronquée (18 mois de production seulement) et son foisonnement thématique ne laissaient pas présager que **Kiki, la petite sorcière** deviendrait un film d'une aussi prodigieuse fluidité. Toutefois, s'il est porté sur les ailes d'un ange, il peut également paraître transparent, car ici tout se produit de manière extrêmement opportune, ce qui confine au génie sur le plan de la mise en scène, mais qui est beaucoup moins satisfaisant au niveau narratif. La bande ne possède donc aucune aspérité et se présente comme une enceinte parfaite pour accueillir un spectacle en tout point euphorisant, ce qu'est incontestablement **Kiki, la petite sorcière**. Évidemment, sur le même sujet, on pourra préférer la digression socialement et politiquement plus engagée réalisée par Isao Takahata : **Only Yesterday**. Les esprits chagrins pourraient même avancer que **Kiki**, c'est **Chihiro** pour les nuls, ou sans l'électricité. Cependant, il est plus juste d'affirmer qu'il s'agit d'un extraordinaire divertissement qui, avec une décennie d'avance, possédait déjà toutes les qualités d'**Amélie Poulain** : une idée merveilleuse dans chaque plan et une petite sorcière qui cherche à faire le bonheur des gens... et celui du public !

Bertrand ROUGIER

MAJO NO TAKKYUBIN. JAPON. 1989. RÉAL. HAYAO MIYAZAKI. SCÉN. HAYAO MIYAZAKI D'APRÈS LE LIVRE EIKO KADONO. DIR. PHOT. SHIGEO SUGIHARA. MUS. JOE HISAISHI. PROD. HAYAO MIYAZAKI POUR NIPPON TELEVISION NETWORK, STUDIO GHIBLI ET TOKUMA SHOTEN. VOIX (VO) : TOMOKO TAKETATSU, KOKO NOBUSAWA, KOICHI MIURA, RETSAKUMA, KEIKO TODA, [illegible]. DIST. : [illegible]. SORTIE LE 29 MARS 2014.

Ci-dessus, de haut en bas : Au hasard de ses courses, Kiki va apprendre à connaître une jeune fille peintre retirée au beau milieu d'une forêt et un petit garçon espiègle et passionné d'inventions saugrenues.

Ci-dessous : Kiki et Jiji face à la mer.

HORREURS ET DÉCADENCE

La seconde partie de cette longue interview avec Ruggero Deodato évoque l'heure de gloire du cinéaste italien, à savoir le cultissime Cannibal Holocaust, mais aussi sa fin de carrière entre bisseries rigolotes et produits télé calibrés. En route donc pour une bonne plâtrée d'anecdotes passionnantes, servies all'dente par notre chef-cuisinier Il Grande Fatso Beddiardo ! (qui sait très bien cuisiner les réals italiens)

Alors que tout le monde vous attendait au tournant à cause du* Dernier monde cannibale, *vous avez effectué un virage à 180° en réalisant le drame intimiste* Le Second souffle *: l'histoire d'un champion de natation atteint d'une maladie incurable. Était-ce pour échapper aux foudres de vos détracteurs ?

Non. Après le carton du **Dernier monde cannibale**, je pouvais enfin avoir le luxe de choisir les films que je voulais réaliser. J'avais envie de passer à autre chose et j'ai donc choisi de me réorienter vers un cinéma plus classique. L'histoire du **Second souffle** est inspirée d'un fait réel : un champion de natation a contracté une grave maladie de la peau à cause du chlore et il a été forcé d'abandonner la seule chose qui le passionnait dans la vie. J'étais bouleversé par cette histoire et j'ai décidé de l'adapter sur grand écran. J'avais obtenu le financement par les Japonais que **Le Dernier monde cannibale** avait rendus riches. Ils avaient dépensé une somme spectaculaire pour annoncer **Le Second souffle**. L'un des responsables marketing m'avait dit que l'on n'avait pas vu une telle campagne publicitaire au Japon depuis **Il était une fois dans l'Ouest** ! Au final, **Le Second souffle** a obtenu un bon accueil critique et commercial. Même les journalistes qui m'avaient crucifié pour **Le Dernier monde cannibale** ont bien aimé **Le Second souffle**.

***Dans un registre tout aussi différent, vous vous êtes essayé au film catastrophe avec* S.O.S. Concorde...**

J'adore les films catastrophe ! Je suis un fan des films de Irwin Allen et du **Tremblement de terre** de Mark Robson. Faire un film comme **S.O.S. Concorde** me permettait d'œuvrer dans un registre qui plaît énormément et dont la viabilité commerciale était quasi-assurée. À sa sortie, **S.O.S. Concorde** avait même écrasé **Airport 80 Concorde** de David Lowell Rich avec Alain Delon ! Pourtant, il n'y avait pas de stars à proprement parler dans **S.O.S. Concorde**, mais le public a préféré nous suivre. Allez savoir pourquoi... Mais tout ça n'est que justice, croyez-moi.

Pourquoi ?

Nous avions demandé le concours de nombreuses compagnies aériennes pour le tournage de **S.O.S. Concorde**, et quasiment toutes ont refusé sous l'influence d'Air France, qui soutenait le film avec Alain Delon. La seule compagnie qui ait accepté notre proposition a été la British Airways. Elle nous a soutenus financièrement et nous a

permis de filmer dans les appareils et les aéroports. Lorsque nous avons terminé le film, la United Artists, qui distribuait **Airport 80 Concorde**, nous a intenté un procès pour bloquer **S.O.S. Concorde**. En fait, leur but était de retenir notre film suffisamment longtemps pour ne pas faire concurrence au leur. Dieu merci, les litiges ont été reconnus nuls et non-avenus et **S.O.S. Concorde** est quasiment sorti en même temps que **Airport 80 Concorde**. Lors de la publication des nombres d'entrées, notre film a bien mieux marché que **Airport 80 Concorde** et nous étions aux anges. C'était un miracle.

***Pendant l'année 1980, vous avez de nouveau offensé le public avec deux films particulièrement violents :* Cannibal Holocaust, *qui est rentré dans l'histoire, et* La Maison au fond du parc.**
Vous avez aimé **La Maison au fond du parc** ?

Non. Je trouve le film bête, gratuit et ridicule.
Je vous comprends, le film n'est pas terrible. Vincenzo Mannino, qui a écrit **La Maison au fond du parc**, est un très bon scénariste en matière de polar mais pas en matière d'horreur. (1) J'ai revu le film récemment en DVD et je le trouve mauvais malgré quelques bonnes idées.

David Hess y était épouvantable...
Oh que oui ! Pour tout vous dire, je déteste David Hess ! Il est l'une des rares personnes à éveiller la bête qui sommeille en moi. Sur **La Maison au fond du parc** et **Body Count**, j'ai tout fait pour punir son arrogance et sa prétention. Là où je donnais des indications précises à certains acteurs, je le laissais en plan exprès. Quand il me demandait quelles étaient mes directives, je lui répondais : « *Démerde-toi ! Montre à tout le monde le disciple de l'Actor's Studio que tu prétends être !* ». Il ne lisait même pas le scénario et il se prenait pour Al Pacino, c'est quand même un monde ! Le producteur me l'avait imposé, parce qu'avec sa participation, on pouvait vendre le film à l'étranger comme une suite de **La Dernière maison sur la gauche** de Wes Craven.

Vous aviez aimé* La Dernière maison sur la gauche *?
Non, du tout. Je trouve le film très mauvais, et son amateurisme compromet beaucoup sa vision. Wes Craven est vraiment un réalisateur très surestimé. Je l'avais même remplacé sur **Amazonia, la jungle blanche**.

Pourquoi avez-vous fait* Cannibal Holocaust *?
Je voulais faire un film sur le voyeurisme. **Cannibal Holocaust** est en fait un bras d'honneur à l'encontre des médias italiens sensationnalistes. J'avais fait **Le Dernier monde cannibale** comme un documentaire maniéré sur les cannibales, tout en essayant de livrer une étude psychologique traitant de l'influence d'un environnement sauvage sur la nature de l'homme. Sur **Cannibal Holocaust**, j'ai déclaré la guerre aux médias en me servant de leurs armes. Chaque fois que j'allumais la télé, je tombais sur des émissions faisant un étalage morbide de meurtres, de viols et d'autres actes violents commis en Italie. J'avais beau zapper sur une nouvelle chaîne, je retrouvais tout le temps la même chose ! J'en ai eu ras-le-bol et j'ai décidé de prendre les armes et

Ci-dessus :
Les stars de Cannibal Holocaust en plein rite anthropophage. Un voyage au bout de l'horreur d'une violence extrême, qui valut à Ruggero Deodato des milliers de détracteurs à travers le monde. Petite anecdote, Cannibal Holocaust est considéré par Lars Von Trier comme le film le plus abouti sur le thème du voyeurisme !

CANNIBAL HOLOCAUST LE DVD

Après avoir exhumé de nombreux films fantastiques et d'horreur majeurs, l'éditeur Opening se lance dans l'aventure **Cannibal Holocaust** avec un DVD très impressionnant. D'une part, on retrouve ici la version intégrale du film comprenant toutes les scènes coupées à l'époque de sa sortie en France. Précisons donc que la VF disparaît lors de ces dites scènes. D'autre part, le second disque comporte une belle somme de bonus, dont un making of d'une heure vraiment conséquent. On y retrouve les principaux protagonistes de cette aventure hors normes, de Deodato bien sûr, à l'acteur Luca Barbareschi en passant par le chef opérateur Sergio D'Offizi et le chef décorateur Antonello Geleng. Chacun y va de sa propre expérience de tournage, évoquant la réception du film en faisant le tour de tous les aspects de l'œuvre. La genèse et les problèmes de production sont également évoqués. Passons rapidement sur l'entretien avec Julien Sévéon (jamais entendu parler de lui, mais quelle classe ce mec, il doit faire de la boxe thaï, obligé !), qui replace le film dans le contexte de sa sortie et revient sur la carrière de Deodato, pour jeter un œil sur la récente conférence de presse datée de décembre dernier. Le réalisateur s'y exprime dans un français tout à fait compréhensible mais le module s'avère quelque peu répétitif par rapport à tout ce qui a été dit précédemment. Notons pour finir que les scènes censurées sont celles présentes dans la copie du film (fidèle au grain) : ceux qui vont découvrir **Cannibal Holocaust** en DVD pourront ainsi prendre en compte ce qui n'a pas survécu à l'exploitation du film dans les salles françaises.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : OPENING. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF ET VERSION ANGLAISE). SUPPLÉMENTS : VERSION INTÉGRALE - MAKING OF - INTERVIEW - GALERIE PHOTOS - SCÈNES CENSURÉES - BANDES ANNONCES - CONFÉRENCE DE PRESSE FILMOGRAPHIE.

de contre-attaquer. Je me suis promis de faire le film le plus violent qui soit et de le jeter à la figure de ce public féru d'émissions malsaines, dans l'espoir de calmer leurs bas instincts. Un peu à la manière du sevrage de Malcom McDowell dans **Orange mécanique**. C'est pourquoi j'ai imaginé cette histoire de reporters à la recherche d'images violentes et cruelles, qui finiraient par être pris au piège de leur propre monde. **Cannibal Holocaust** est un film vindicatif et plein de hargne.

***Sur certaines scènes, vous avez été plus loin que dans* Le Dernier monde cannibale...**
J'étais dans un état second par moments, comme, par exemple, lors de la scène où l'un des natifs tue la tortue en la jetant par terre. Je ne l'aurais pas fait en temps normal, mais j'étais sous le coup de la colère et de la fatigue et j'ai décidé d'illustrer certains symboles de la manière la plus radicale qui soit.

La scène de viol de Francesca Ciardi est vraiment insoutenable. Comment avez-vous réussi à la convaincre de tourner cette séquence ?
C'est une actrice ! Et vous savez quel est le rôle préféré d'une actrice ? Celui de jouer une pute ! Toutes les grandes actrices ont sauté le pas ou alors elles ont songé sérieusement à le sauter. Il fallait voir l'excitation dans le regard de Francesca lorsque je lui ai parlé de la scène du viol. En plus, pour une actrice, c'est le meilleur moyen de se faire remarquer. Regardez Monica Bellucci dans **Irréversible**. Tout le monde n'a cessé de parler de cette fameuse scène de viol et 80 % du public italien est allé voir ce film dans l'espoir de voir son cul ou sa chatte, alors que le film est d'un ridicule ! Les faits parlent pour moi.

Toshiharu Ikeda, le réalisateur d'*Evil Dead Trap*, qui est également un de vos fans, a décrit cette scène dans* Cannibal Holocaust *comme l'un des moments les plus nihilistes de toute l'histoire du cinéma.
C'était l'effet recherché. Je voulais aller loin et faire regretter au public d'être venu voir ces images, d'avoir donné son argent. Au fait, qui est le réalisateur que vous venez de me citer ?

C'est le réalisateur d'*Evil Dead Trap*, un film assez semblable à* Cannibal Holocaust *sur certains aspects. C'est l'histoire d'une équipe de reporters de trash TV qui reçoit une bande vidéo sur laquelle figure une scène de torture. En cherchant à se rendre sur les lieux du crime, ils se retrouvent perdus en pleine campagne et sont pris pour cible par un tueur. À partir de là, le film bascule dans l'horreur la plus totale.
Ça ressemble un peu à **Cannibal Holocaust**, effectivement. Je suis très curieux de le voir. Rassurez-moi, le film ne ressemble pas au **Projet Blair Witch** ?!

Justement, quelle a été votre réaction lorsque vous avez vu le* Projet Blair Witch *?
Aussi incroyable que cela puisse paraître, j'étais passé à côté de tout le battage qui avait été fait autour du **Projet Blair Witch**. C'est Oliver Stone qui a porté le film à ma connaissance lorsqu'il est venu en Italie pour faire la promo de **L'Enfer du dimanche**. Il m'avait même dit : « *Ils en ont une sacrée paire, ces jeunes réalisateurs, pour avoir volé ton film !* ». (rires) J'ai vu le film tout de suite après et je l'ai trouvé exécrable. Il n'y a que la scène finale qui ait captivé mon attention, sinon le reste était d'un ennui... Évidemment, j'ai vu les similitudes avec **Cannibal Holocaust**, mais il n'y avait pas de quoi en faire tout un fromage.

Il paraît que Sergio Leone était un gros fan de* Cannibal Holocaust. *Est-ce vrai ?
Oh que oui ! Lorsque je l'avais invité à la première projection du film, il m'a dit : « *Tu as réussi l'exploit de faire un film que j'envie énormément !* ». (rires) Il avait adoré **Cannibal Holocaust** ! En fait, lorsque mon film est sorti, Sergio s'occupait de deux projets en même temps : **Il était une fois en Amérique** et **Les 900 jours de Leningrad**. Il était tout le temps occupé sur l'un ou sur l'autre. Il était très avancé sur **Il était une fois en Amérique** et il me tenait souvent au courant de l'évolution du projet. Nous passions des nuits entières à parler de cinéma et de technique. Une fois, il m'a appelé et m'a donné rendez-vous chez lui. C'est là qu'il m'a sorti le pavé énorme de notes pour **Les 900 jours de Leningrad**. Il me mimait des scènes entières de ce qu'il avait écrit et il m'a demandé ce que j'en pensais. Je lui ai répondu : « *C'est magnifique, Sergio ! Tout simplement magnifique !* ». Et il m'a répondu : « *Parfait ! Ce sera toi le réalisateur de seconde équipe sur* **Les 900 jours de Leningrad**. ». J'étais scié ! Je ne savais pas quoi dire et je lui ai ensuite répondu : « *Où tu veux et quand tu veux !* ». Hélas, le projet n'a pas abouti et j'étais très triste lorsque Sergio s'est éteint. C'était sans doute le plus grand magicien du 7e art.

Que pouvez-vous nous dire de plus sur* Les 900 jours de Leningrad *?
De ce que je sais du projet, cela aurait été une fresque épique dans la lignée des films de Cecil B. DeMille et David Lean, mais avec beaucoup plus de profondeur. Sergio ne cessait de me parler d'un interminable plan-séquence qui traversait les tranchées, pour ensuite aller vers les abris de fortune des partisans armés, qui continuerait dans un hôpital de campagne transformé en boucherie et pour finir dans l'état-major des hauts gradés de l'armée ! Imaginez un peu le résultat sous la caméra du grand homme ! Sergio voulait aussi faire des **900 jours de Leningrad** un film d'une violence extrême. Quelque chose qui se rapprocherait au maximum du véritable chaos dans les tranchées et de la folie meurtrière en temps de guerre. Nous parlions très souvent du projet et si je me souviens bien, il était sur le point de trouver un terrain d'entente avec des producteurs canadiens.

Est-ce que vous avez lu les notes de Sergio Leone pour* Les 900 jours de Leningrad *?
Hélas, non. Sergio gardait toujours ses notes très jalousement.

Sinon, il paraît que vous travaillez sur une suite de* Cannibal Holocaust *?
C'est vrai. Une compagnie japonaise m'a approché pour une éventuelle suite du film et je viens de finir le scénario. C'est un film de cannibales qui se passe en milieu urbain.

« Cannibal Holocaust est en fait un bras d'honneur à

Saviez-vous que les frères Wachowski ont écrit un scénario titré* Carnivor *pour George A. Romero, qui est aussi un film de cannibales en milieu urbain ?
(étonné) Ah bon ? Qu'est-ce que vous savez d'autre sur le projet ?

Le film suit le quotidien d'une personne mise à la rue et qui se rend compte que certains sans-abri sont devenus cannibales pour ne pas mourir de faim. Et le héros devient cannibale à son tour.
(en colère) Et merde ! C'est exactement ce dont mon scénario parle !

Dépêchez-vous de faire votre film, sinon c'est cuit !
J'ai plutôt intérêt. Et dire que j'ai pensé écrire un scénario original... Ce qui m'embête, c'est que mes financiers m'ont laissé tomber, ça va être coton de trouver un financement pour un film comme ça aujourd'hui ! Il n'y a plus de place pour le cinéma d'horreur pure de nos jours. Ça arrive que certains films de ce genre tombent au compte-goutte, comme **28 jours plus tard**, mais le genre est quasiment mort. C'est pour l'une de ces raisons que je soutiens la Fantastic Factory en Espagne. Ils sont les seuls à continuer d'exploiter le film d'horreur alors que personne d'autre ne veut en faire. Ce sont peut-être des films à petit budget, mais ils sont faits avec passion, ce qui est le plus important. J'ai beaucoup de respect et d'admiration pour eux.

Quels sont les films d'horreur qui vous ont le plus marqué ?
Pour moi, **L'Exorciste** de William Friedkin et **Shining** de Stanley Kubrick sont les deux plus grands films d'horreur. Dans **Shining**, la scène où le petit Danny Lloyd tombe nez à nez avec les jumelles dans le couloir est l'un des moments les plus terrifiants de toute l'histoire du cinéma ! Tout comme la scène d'exorcisme dans le film de Friedkin, qui reste aussi un grand moment d'anthologie. Dans le même registre, j'avais adoré **Les Autres** de Alejandro Amenábar. Le climat de ce film est vraiment terrifiant. Sinon, contrairement aux fans de films d'horreur, je n'aime pas les films de zombies. Je trouve ça ridicule.

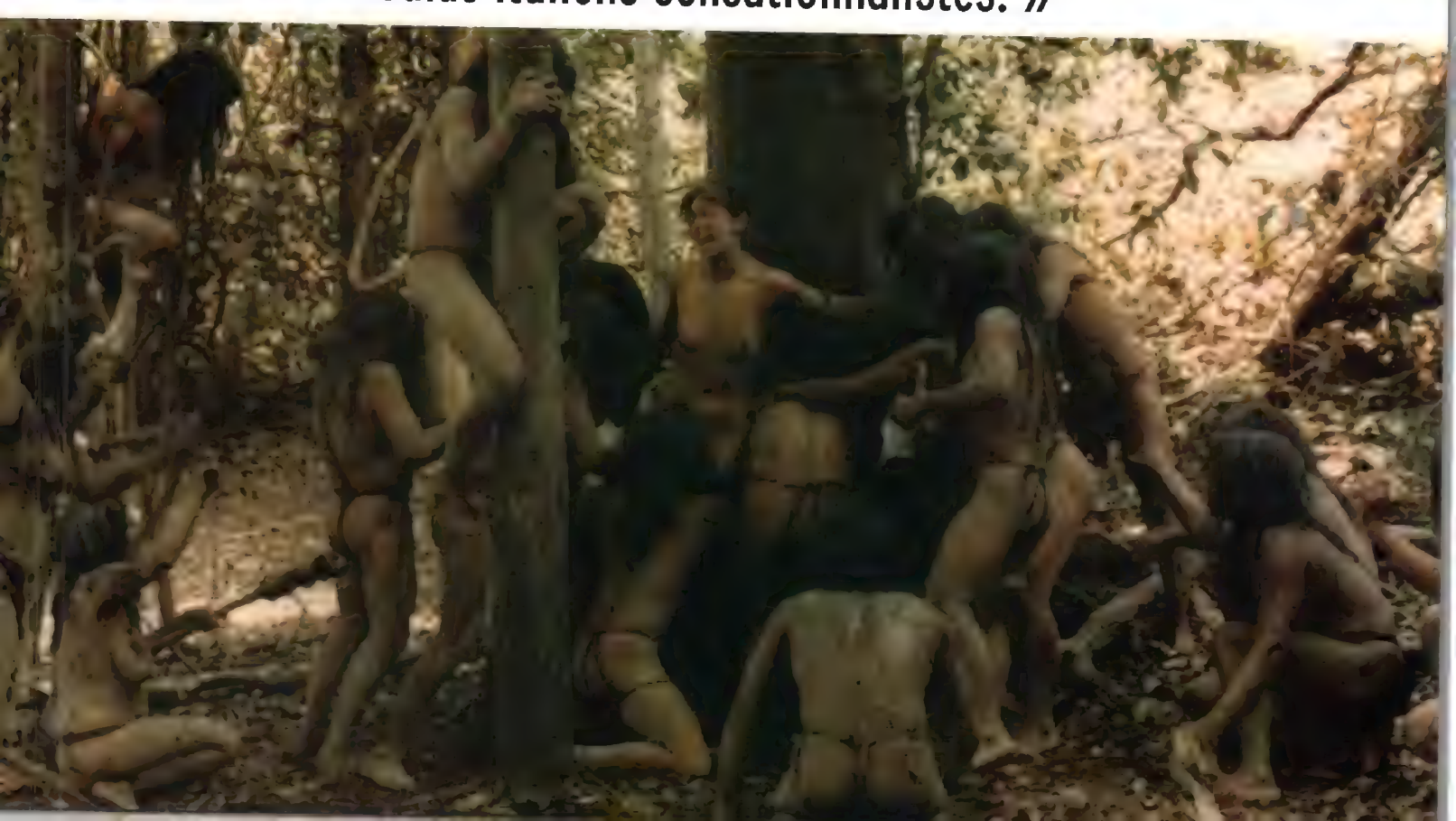
Vu votre volonté à vouloir traduire les sentiments les plus inhumains sur grand écran, on s'étonne de ne voir aucun film de guerre dans votre filmographie. Pourquoi ?
J'ai écrit un film de guerre se situant au Kosovo, il y a plusieurs années, mais personne ne voulait financer mon projet. Tout le monde le trouvait trop long, trop cher et trop violent. Il n'y avait aucun film qui traitait de la guerre dans ces pays d'Europe de l'Est et cela aurait été intéressant d'exposer les tenants et les aboutissants de tels conflits. J'avais écrit et proposé mon scénario bien avant **Savior** de Peter Antonijevic, mais personne ne voulait voir une œuvre de ce genre en Italie. Faire un film de guerre aurait été un challenge pour moi, vu que je n'en ai réalisé aucun. J'aurais bien voulu illustrer certaines choses que Sergio voulait faire sur **Les 900 jours de Leningrad**. Si mon scénario avait été mis en images, cela aurait beaucoup ressemblé à **La Chute du Faucon noir** dans sa forme. J'avais adoré le travail de Ridley Scott sur ce film. Pour moi, **La Chute du Faucon noir** s'inscrit dans la veine des meilleurs films de guerre américains, tendance **Apocalypse Now** et **Platoon**. C'est l'exact contraire d'un film comme **Les Larmes du soleil** d'Antoine Fuqua, qui n'est qu'un simple feu d'artifice conçu à la gloire de Bruce Willis. Je considère même **La Chute du Faucon noir** comme l'un des plus dignes héritiers de **La Bataille d'Alger** de Gillo Pontecorvo. Ce sont deux films qui vous prennent à la gorge et qui vous montrent d'une manière très radicale les horreurs de la guerre.

Après* Cannibal Holocaust, *vous avez changé de registre en réalisant le film d'action post-apocalyptique* Les Prédateurs du futur *avec Christopher Connelly et Tony King. Pourquoi avez-vous choisi ce projet ?
J'étais lassé par le remous incessant de **Cannibal Holocaust**. Après une année sabbatique, le producteur Maurizio Amati m'a approché et m'a proposé ce projet. C'était un petit film d'action sympathique et je me suis dit « *Pourquoi pas ?* ».

Je crois que* Les Prédateurs du futur *a même été tourné dans les studios Zoetrope de Francis Ford Coppola...
C'est exact. Les conditions de tournage étaient très confortables. Cela n'avait plus rien à voir avec mes aventures en pleine jungle, à la recherche d'un endroit éclairé pour pouvoir tourner.

Dans le même ordre d'idées que* Cannibal Holocaust, *vous avez fait* Amazonia, la jungle blanche. *Un film qui passe au crible les médias

l'encontre des médias italiens sensationnalistes. »



Ci-dessous, à gauche : James Franciscus et Mimsy Farmer dans SOS Concorde. Un film catastrophe qui restera dans les mémoires pour avoir damé le pion de Airport 80 Concorde de David Lowell Rich avec Alain Delon !

Page de droite : Le viol insoutenable de Francesca Ciardi dans Cannibal Holocaust. L'une des scènes les plus violentes de toute l'histoire du cinéma aux côtés de la conclusion de Salo et les 120 Jours de Sodome de Pier Paolo Pasolini.

Ci-dessus :
Michael Berryman en exécuteur sauvage dans **Amazonia : La Jungle blanche**. À côté, l'une des victimes des innombrables décapitations et démembrements qui jonchent le film de Ruggero Deodato.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Les guerriers virils et surarmés des **Prédateurs du futur**. Un film d'action qui fut tourné dans les studios Zoetrope de Coppola !

Les Barbarians, la réponse de la Cannon et de Deodato aux films d'heroic fantasy inspirés par le **Conan** de John Milius.

pourvoyeurs de violence. Si vous pensiez avoir fait le tour du sujet avec* Cannibal Holocaust, *pourquoi avez-vous choisi d'enfoncer le clou plus profondément avec* Amazonia, la jungle blanche *?
En fait, comme je vous l'ai expliqué, Wes Craven devait réaliser **Amazonia, la jungle blanche**, mais il a été renvoyé pour des raisons obscures. Lorsque l'on m'a appelé pour le remplacer, j'avais trouvé l'idée du film intéressante, mais le scénario de Dardano Sacchetti et César Frugoni était une merde innommable. J'ai donc fait appel à Luciano Vincenzoni (2) pour réécrire officieusement le scénario. L'une des raisons pour lesquelles j'ai accepté de faire ce film était que j'avais très envie de réaliser quelque chose sur le trafic de drogue. Un agent de la DEA, qui travaillait à Bogota, m'avait raconté l'histoire d'une femme qui a utilisé un cadavre de bébé pour transporter de la cocaïne aux USA, et ça m'a donné l'idée d'un scénario sur le sujet. Faire **Amazonia, la jungle blanche** me permettait de faire d'une pierre deux coups. D'une part, faire un nouveau constat sur l'exploitation de la violence par les médias, et d'autre part, scruter le monde du trafic de drogue en Amérique du Sud. Indépendamment de la réécriture du scénario par Vincenzoni, je n'ai pas fait d'autre grand changement concernant la mise en place du projet par Wes Craven. J'ai même gardé en majeure partie son casting, ce qui explique la présence de Michael Berryman et de Richard Lynch au générique. Je voulais prendre des acteurs méconnus pour **Amazonia, la jungle blanche**, de manière à renforcer d'autant plus la crédibilité du projet, mais la production avait refusé. L'une des rares personnes que j'ai engagée personnellement était Eriq La Salle, qui est aujourd'hui devenu une vedette internationale grâce à la série ***Urgences***.

Il paraît que les acteurs d'*Amazonia, la jungle blanche *vous en ont fait baver.
La plupart, oui. Ils étaient soit alcooliques, soit cocaïnomanes. À part Berryman et Lynch qui sont restés professionnels jusqu'au bout, les autres étaient un cauchemar ! Surtout Richard Bright qui ingurgitait le Johnny Walker par intraveineuse et qui devenait impossible à diriger. Je n'arrêtais pas de hurler sur le tournage. Malgré tout, je trouve **Amazonia, la jungle blanche** très réussi. J'aime beaucoup la scène d'ouverture du film, où Michael Berryman jaillit de l'eau pour exécuter ses victimes, ainsi que la fusillade qui s'ensuit. La musique que Claudio Simonetti a composée pour le film est excellente, sans compter le superbe travail de Alberto Spagnoli à la photographie...

Après ce film, vous êtes devenu l'un des mercenaires de la firme Cannon, en réalisant* Les Barbarians *!
J'aime beaucoup celui-là. C'est même l'un de mes films les plus rentables avec **Cannibal Holocaust**. La Cannon m'avait fait un pont d'or pour réaliser **Les Barbarians**. J'étais grassement payé, je vivais dans une maison de luxe à Beverly Hills et mon fils était inscrit dans l'une des écoles les plus chères du pays. Tout ça aux frais de Menahem Golan ! (rires) En fait, si j'ai fait **Les Barbarians**, c'était pour pouvoir embrayer sur un projet bien plus ambitieux : l'adaptation cinématographique de **Spider-Man**. J'étais devenu le premier choix de Menahem Golan et Yoram Globus après l'abandon de Joseph Zito. J'étais très excité, le projet avait même été annoncé au Marché du Film de Cannes et de Milan. Hélas, pendant que je me trouvais à Rome, quelque temps après **Les Barbarians**, j'ai appris la faillite de la Cannon. C'était à prévoir, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle coule aussi vite ! (rires) Je me souviens qu'en 1987, l'année où j'avais fait **Les Barbarians**, la Cannon avait produit 23 films. Avouez que c'est impressionnant !

Quel était le budget des* Barbarians *?
À peu près 4 millions de dollars. Le film avait surtout bien marché dans les ventes internationales. En fait, laissez-moi vous raconter une histoi-

« En fait, si j'ai fait Les Barbarians, c'était pour pouvoir embrayer sur un

re. Pendant que je préparais **Les Barbarians**, la Cannon produisait le **Sinbad** d'Enzo G. Castellari avec Lou Ferrigno. Pendant la projection des rushes de Castellari, Golan et Globus étaient catastrophés par ce qu'ils voyaient. **Sinbad** a en plus coûté trois fois plus que **Les Barbarians** ! Résultat : Golan et Globus ont passé un savon à Castellari et l'ont dessaisi du film pour le confier à un autre réalisateur. Lorsque j'ai appris ça, je craignais un peu leurs réactions concernant mon travail sur **Les Barbarians**. Pourtant, à la fin de la projection du film, Golan et Globus se sont levés en hurlant : « *C'est magnifique, Ruggero ! Tu nous as fait un sacré bon film, nous sommes très fiers de toi !* ». Ils étaient contents qu'avec un budget de 4 millions de dollars, j'aie pu faire un film qui avait l'air d'en coûter bien plus.

Après que* Spider-Man *soit tombé à l'eau, vous êtes revenu à la charge avec le thriller fantastique* Le Tueur de la pleine lune *avec Michael York, Edwige Fenech et Donald Pleasence. Un film qui traite surtout de la peur de vieillir...

C'est cette idée qui m'a énormément plu au départ. C'est une hantise qui préoccupe chacun de nous. J'aurais bien voulu trouver un autre angle pour traiter ce sujet, mais je me suis finalement laissé convaincre que le thriller était un bon cadre pour illustrer ce problème. L'une des choses que j'ai déplorées sur **Le Tueur de la pleine lune** fut l'implication d'un des scénaristes sur la production. Je voulais faire un film surréaliste dans la veine de **La Mort a pondu un œuf** de Giulio Questi et cette personne insistait pour en faire quelque chose de plus fantastique. C'est ce qui a compromis un peu le projet. Il y avait aussi le choix d'Edwige Fenech pour le rôle de la femme de Michael York. Je voulais quelqu'un d'autre, mais je ne pouvais rien faire : cette même personne a fait des pieds et des mains pour la garder. Sinon, je trouve **Le Tueur de la pleine lune** pas trop mal à l'arrivée. J'aime beaucoup la performance des acteurs. Je tiens surtout à rendre hommage à Donald Pleasence pour sa participation au film, alors que sa santé était au plus bas. C'était quelqu'un pour qui j'avais un grand respect.

En 1992, vous avez réalisé un film inattendu :* Les Petites canailles, *une comédie dramatique avec un casting en culottes courtes...

Les Petites canailles, je l'ai fait pour le plaisir. En fait, depuis longtemps, je voulais faire un film sur un garçon à l'abandon dans les rues de Bogota, en Colombie. Je voulais en faire un film dur, dans le genre du **Los Olvidados** de Luis Buñuel, et ce bien avant que le **Pixote** d'Hector Babenco ne débarque sur les écrans. Le projet a échoué pour diverses raisons, dont son contenu. J'aimais beaucoup l'histoire que j'avais écrite et je voulais vraiment en faire quelque chose. C'est donc pour ça que j'ai décidé d'alléger le ton et le cadre de mon histoire pour en faire un film plus accessible à tous. C'était une sacrée expérience de travailler avec des gamins, cela n'a rien à voir avec les cannibales de mes films ! (rires)

Après* Les Petites canailles, *vous avez carrément disparu du circuit cinématographique. Pourquoi ?

La crise ! Il n'y avait rien d'autre à faire dans le cinéma, je me suis donc rabattu sur la télévision. J'ai réalisé beaucoup de spots publicitaires, plusieurs documentaires et quelques téléfilms, dont ***The Washing Machine***, et la mini-série ***Nous sommes des anges*** avec Bud Spencer et Philip Michael Thomas. Jusqu'à aujourd'hui, je ne cesse de tourner parce que c'est la seule chose qui continue de me faire vivre. Que ce soit de la publicité ou autre, je réponds toujours présent lorsqu'il s'agit de tourner. C'est vrai que je réalise moins de films aujourd'hui, mais il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Cela me donne plus de temps pour voir des films et découvrir de nouveaux talents.

Quel est le film qui vous a le plus marqué dernièrement ?

La Cité de Dieu. Quel film magnifique ! J'ai rarement vu une œuvre aussi forte depuis très longtemps. J'ai été ébloui par la virtuosité technique du film et par l'interprétation des acteurs. C'est un film unique et qui va rester dans l'histoire. Il ne fait aucun doute que Fernando Meirelles est en passe de devenir le prochain Sergio Leone.

Sinon, est-ce que vous pensez que la donne va changer en Italie, et que l'on pourra assister à un renouveau du film de genre ?

Je ne sais pas, c'est très difficile. Cela dépend de beaucoup de choses et je ne sais vraiment pas si ces choses changeront un jour. J'espère que quelqu'un en Italie fera un film de genre magnifique, qui aura un gros succès dans le monde. À mes yeux, c'est la seule chose qui pourra changer la donne. Mais je ne sais pas, sincèrement, si ça pourra suffire. Je suis triste quand je vois des cinéastes de talent comme Sergio Sollima ou Giulio Questi qui ne tournent plus. Aujourd'hui, faire du cinéma en Italie est devenu une épreuve de force et je comprends pourquoi certains réalisateurs ont préféré arrêter. En ce qui me concerne, j'ai gardé l'âme stakhanoviste d'Antonio Margheriti. Je ne peux pas m'arrêter de tourner et je sais que mon amour pour la caméra me perdra un de ces jours ! (rires)

Propos recueillis par Fathi BEDDIAR

Un grand merci à Ruggero Deodato pour sa gentillesse et sa disponibilité.

(1) Vincenzo Mannino est l'auteur de **Rome violente**, **De Corléone à Brooklyn**, **Opération Casseurs** et **Opération Jaguar**, quatre classiques du polar italien avec Maurizio Merli, et de **Murder Rock** et **L'Éventreur de New York**, tous deux de Lucio Fulci. Cherchez l'erreur !

(2) En plus d'être le collaborateur régulier de Sergio Leone, Luciano Vincenzoni est l'auteur, entre autres, de **La Mort était au rendez-vous** de Giulio Petroni, **Scandale à Rome** de Carlo Lizzani, **Les Durs** de Duccio Tessari et **Malena** de Giuseppe Tornatore. Il est également l'auteur de la biographie de Giacomo Puccini qui devrait être adaptée prochainement au cinéma par William Friedkin.

FILMOGRAPHIE DE RUGGERO DEODATO

1964 - DAWSON, LA TERREUR DES KIRGHIZ (co-réalisé avec Margheriti)
1968 - PHENOMENAL & THE TREASURE OF TUTANKAMON
GUNGALA, LA PANTHÈRE ÉROTIQUE
MEN ONLY CRIES FOR LOVE
HOLIDAYS ON ESMERALDA COAST
1969 - IN THE NAME OF FATHER ZENABEL
1975 - WAVES OF LUST
1976 - LIVE LIKE A MAN, DIE LIKE A COP
1977 - LE DERNIER MONDE CANNIBALE
1978 - LE SECOND SOUFFLE
1979 - S.O.S. CONCORDE
1980 - CANNIBAL HOLOCAUST
LA MAISON AU FOND DU PARC
1983 - LES PRÉDATEURS DU FUTUR
1985 - AMAZONIA, LA JUNGLE BLANCHE
1986 - LE LOUP DU DÉSERT
1987 - BODY COUNT
LES BARBARIANS
1988 - LE TUEUR DE LA PLEINE LUNE
ANGOISSE SUR LA LIGNE
1989 OCEANO (TV)
1992 - THE WASHING MACHINE (TV)
LES PETITES CANAILLES
1997 - NOUS SOMMES DES ANGES (TV)
2002 - FATHER HOPE (TV)

projet plus ambitieux : l'adaptation cinématographique de Spider-Man. »

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN DVD !

Incroyablement gore, complètement barge et flirtant à la limite du porno, THE NECRO FILES 2 réjouira les amateurs de films burnés et laissera pantois de stupéfaction tous les autres !

DVD

AVERTISSEMENT : En raison du caractère dérangeant de ce film et de nombreuses scènes érotiques extrêmes, cette œuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et déconseillée aux personnes sensibles.

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

Viols à la perceuse, meurtres sanglants et sévices sexuels extrêmes parsèment ce film choc dont le seul objectif est de révulser d'effroi et de dégoût les spectateurs – y compris les plus endurcis !

DVD

AVERTISSEMENT : En raison du caractère dérangeant de ce film et de nombreuses scènes érotiques extrêmes, cette œuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et déconseillée aux personnes sensibles.

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

Le tueur le plus pervers de toute l'histoire du cinéma est de retour pour de nouvelles et sanglantes aventures. Plus gore et encore plus sexe que les deux premiers FANTOM KILER réunis, FANTOM KILER 3 comblera de terreur tous les fans de la série !

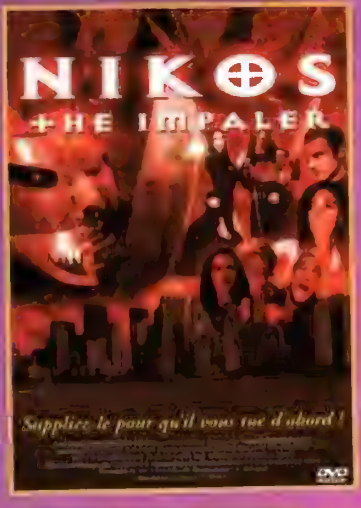
DVD

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

Andreas Schnaas, le maître incontesté du cinéma gore allemand délivre avec NIKOS THE IMPALER l'une de ses œuvres les plus réjouies. Doté d'un casting époustouflant composé de Felicia Rose Sleepaway Camp, Tina Krause Psycho Sisters et Uwe Kaufman Doris et the Family, NIKOS THE IMPALER s'annonce comme l'un des films les plus gore de la décennie !

DVD

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



Après plus de 20 ans d'interdiction découvrez pour la première fois UNHINGED dans sa version intégrale. Lors de sa sortie en Angleterre le film a créé un véritable scandale au point de voir chaque exemplaire vidéo saisi et détruit par les autorités policières !

DVD

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

Ivan Zuccon signe un film au climat oppressant, glauque et à l'horreur viscérale. Un véritable hommage aux films les plus tortueux de Lucio Fulci qui s'impose comme une nouvelle référence du genre !

DVD

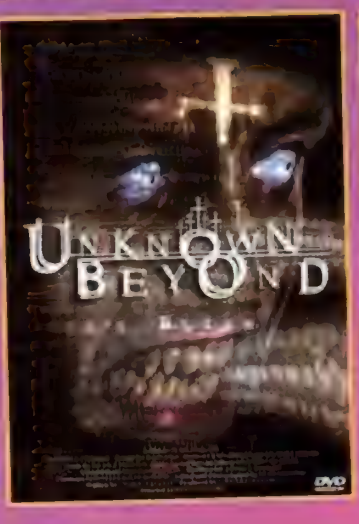
Prix du Meilleur Réalisateur et Prix du Meilleur Scénario au Festival du Film Fantastique de Montréal 2007.

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

Ambiance gothique, éclairages baroques, atmosphère angoissante et scènes chocs sont au programme de ce film épouvantablement que vous feriez mieux de ne pas regarder tout seul !

DVD

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

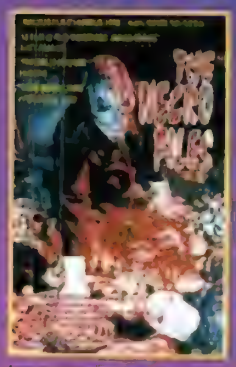


La célèbre Scream Queen Tiffany Shepis (TROUBLE AND KILL) et le star du porno américain Ron Jeremy (TERROR FIRMER) ont rejoint le casting de DEATH FACTORY, un film gore particulièrement tordu qui ravira les amateurs de boucheries bien sanglantes !

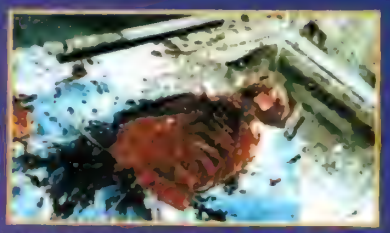
DVD

EDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

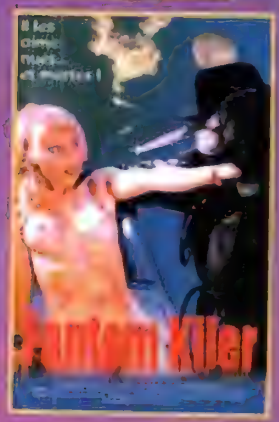
UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN VHS !



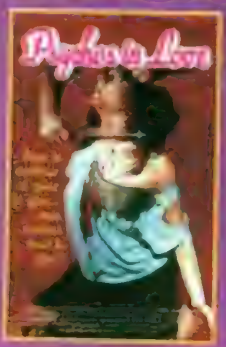
"Pour amateurs d'extrême mauvais goût et de déviances sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."
- Ciné Live

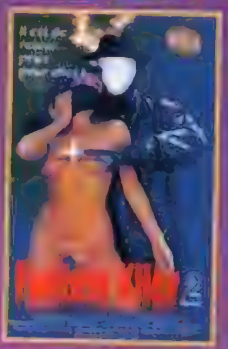


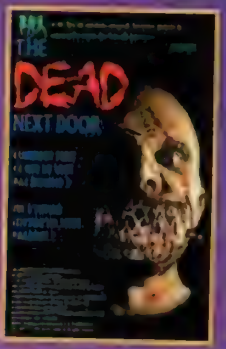
"Un étalage de sang et de viande rouge qui risque de vous causer des nausées et qui renvoit MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE au rang d'aimable bluette."
- L'Ecran Fantastique

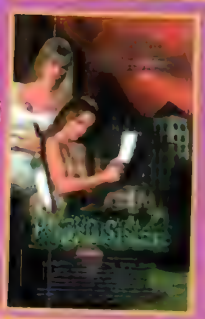


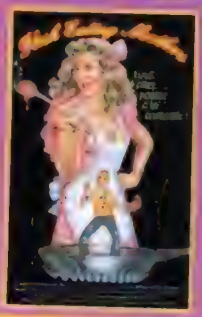
www.uncutmovies.fr

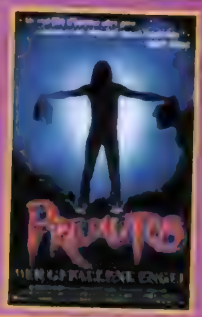












Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2[1]
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ FANTOM KILER 3[1] (DVD)
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)
- ❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES[1]
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER[1]
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ DEATH FACTORY (DVD)
- ❑ ROSSA VENEZIA[3] (DVD)
- ❑ PREMUTOS
- ❑ SCRAPBOOK[1]
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ UNHINGED (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES 2[3] (DVD)
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ ANGEL OF DEATH[1]
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE[2]
- ❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Y-A-T-IL UNE VIE APRÈS LA MORT?

3 RÉALISATEURS, 3 MANIÈRES D'APPRÉHENDER L'INVISIBLE, L'AU-DELÀ ...

HONG KONG CHEZ NOUS
RÉ. PETER HO-SUN CHAN

THAÏLANDE LA ROUE
RÉ. NONZEE NIMIBUTR

CORÉE SOUVENIRS
RÉ. KIM JEE-WOON

"Sans l'Asie, le cinéma fantastique ne serait qu'un champ de ruines. 3, HISTOIRES DE L'AU-DELÀ est un film extraordinaire !"
Samuel BLUMENFELD - *LE MONDE*

DIGIPACK 2 DVD

• Making of • Entretiens avec les réalisateurs : Kim Jee-Woon et Peter Ho-Sun Chan
• Filmographies • Bandes-annonces

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

OUI

EN VENTE EN DVD VIDEO
LE 17 MARS

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Enfin !!!

sommaire

#70 DVD
Ce mois-ci, Stéphane a mis dans sa rubrique des chevaliers paillards, des super-héros animés, des zombies pas frais, des singes qui parlent, des poètes nécrophiles, des aventuriers borgnes... Le mois prochain, promis, il arrête ses conneries et il fait un cahier DVD spécial Arnaud Desplechin et Jacques Doillon !

#80 TÉLÉ MANIAC
La série policière ***Boomtown***, actuellement diffusée sur Canal +, constitue une bonne occasion pour Yannick de dresser un portrait acerbe des networks américaines qui font rien qu'à comploter dans son dos afin de lui bousiller ses soirées plateaux-télé. Et il a des preuves, le bougre !

#81 ANIME NATION
Tranbert Mamadou N'Djala Rougier, dit « Le Grand Sorcier de Barbès », était l'invité d'honneur du dernier Festival des Nouvelles Images du Japon, où il a donné une série de conférences sur les petites culottes dans l'anime japonaise avant de dédicacer ses œuvres complètes dans la Pléiade. Bon, en même temps, il en a profité pour nous ramener un petit compte-rendu de l'événement.

#82 PLAY MAD
Entre un projet ambitieux, un classique sur PS2 et une déclinaison de série télé, Yannick agite son joystick sans enthousiasme ce mois-ci. Et évidemment, s'il n'a pas la frite, notre Toulousaing, c'est sans doute à cause de ces salopards d'exécutifs vidéo-ludiques qui complotent dans son dos pour lui foutre la vie en l'air...

#84 MÉLO MAD
Saviez-vous que Basil Poledouris devait signer le score de **Robocop** avant que Basil Poledouris ne reprenne le projet en main ? Bon, en attendant, il faut traiter l'actualité, car Basil Poledouris sort également les BO de **Blueberry**, de **Paycheck**, de ***Star Trek Enterprise*** et du jeu vidéo **Medal of Honor**.
Euh Cédric, t'es sûr de toutes ces infos, là ?

Flesh + Blood (FNAC IMPORT)

DE PAUL VERHOEVEN

ATTENTION ÉVÉNEMENT : L'UN DES MEILLEURS FILMS DE L'UN DE NOS RÉALISATEURS PRÉFÉRÉS DÉBOULE ENFIN EN DVD ZONE 1 DANS UNE COPIE COMPLÈTE, AU FORMAT RESPECTÉ ET EN VERSION ORIGINALE SOUS-TITRÉE FRANÇAIS. L'OCCASION RÊVÉE DE REVENIR SUR CE MONUMENT INCANDESCENT QU'EST LA CHAIR ET LE SANG DE PAUL VERHOEVEN.

Après des années de fiévreuse attente, le voici enfin : celui que beaucoup considèrent comme le chef-d'œuvre de Paul Verhoeven avec **Starship Troopers** bénéficie d'une édition avare en bonus mais suffisamment riche pour captiver, ne serait-ce que pour le plaisir de contempler ce film dans son format Scope d'origine (les diffusions télé et la VHS ayant été recadrées) et entendre Verhoeven parler de son œuvre. Et force est de constater que dix-huit ans après sa sortie, **Flesh + Blood** reste un spectacle inédit qui livre les clefs de toute l'œuvre du Hollandais et s'impose de façon définitive comme LE film sur le Moyen-Âge. Point n'est question ici de troubadours en collants, de galants chevaliers et de gentes damoiselles : la vertueuse princesse verra son hymen troué par une bande de soudards avant de mener leur chef par le bout de son dard, la soif de connaissance du prince qui la courtise n'a d'égal que sa soif de sang et celui qu'on nous présente comme le bad guy du film est finalement le seul à respecter un code d'honneur déjà obsolète. Difficile de ne pas penser au Pike Bishop de **La Horde sauvage** en évoquant le cruel mercenaire incarné par le magnifique Rutger Hauer : un homme qui voit son univers s'écrouler face aux premiers sursauts d'un monde moderne qui lui échappe et auquel il n'appartient pas (ici, la Renaissance), exprimé par la manipulation politique et sexuelle et les inventions belliqueuses du lettré qu'il affronte. Martin, lorsqu'il pénètre dans un château par la cheminée avec sa captive déjà consentante, est le mal corrupteur. Lorsqu'il en émerge, seul, après le chaos qu'il a provoqué, il n'est pas qu'un survivant : il est un héros, presque une légende.

C'est depuis qu'il a tourné ***Floris***, une série médiévale pour la télé hollandaise, déjà avec Rutger Hauer, que Verhoeven porte le projet dans son cœur. Il passera quinze ans à effectuer des recherches intensives, afin d'être le plus proche possible de la réalité historique. En 1980, la première version du scénario (intitulée **God's Own Butchers**), écrit par Gerard Soeteman (**Le 4e homme**), est bouclée : elle est centrée sur Hawkwood et Martin, deux soldats liés par une solide amitié qui deviennent ennemis après que leurs routes se soient séparées et que Martin ait capturé la fille du seigneur dont Hawkwood est devenu le vassal. Convaincue par **Soldier of Orange** (qui vient de rafler le Golden Globe du meilleur film étranger), Orion accepte de financer la majeure partie du film, à condition que [illegible] la romance [illegible] est mise en avant, [illegible] Studio réclame une actrice connue pour le rôle de la jeune fille et le titre devient **The Rose and the Sword**.

Verhoeven, tout en admettant que le rewriting demandé est salutaire, impose son pote Rutger dans le rôle principal et une ado inconnue dans celui d'Agnès. Une fois le budget verrouillé (moins de sept millions de dollars, dont presque la moitié injectée par des Hollandais et des Espagnols), le tournage commence en mars 84 en Espagne... et c'est le cauchemar. Les conditions météo sont déplorables, les techniciens locaux bossent le moins possible, les acteurs passent leur temps à se remplir l'estomac et à se vider les couilles et Rutger Hauer, qui revient des USA où il a tourné **Ladyhawke**, est persuadé d'être une star et d'en savoir plus sur la mise en scène que Verhoeven, d'où une relation très conflictuelle. Le réalisateur tente de sauver le film en couvrant chaque scène avec trois caméras et chaque jour, la projection des rushes lui redonne confiance, ainsi qu'à son acteur principal : l'un monte déjà le film dans sa tête, l'autre est impressionné par ce qu'il découvre. Il y a de quoi : grâce à une composition somptueuse, inspirée par les toiles de Bruegel et Rembrandt, le film donne l'impression d'avoir coûté cinq fois plus que son budget réel et le propos dépasse de très loin le sujet pour s'aventurer sur des terrains offrant matière à réflexion sur la guerre bactériologique, le communisme et la définition du bien et du mal. Le montage, durant lequel quelques plans trop hard devront être sacrifiés sur ordre de la MPAA (ici restaurés), sera déterminant : sur son style lyrique 100 % européen, Verhoeven greffe un rythme très américain et la musique inoubliable d'un Basil Poledouris conquis par un film qu'il voit comme une « *fenêtre ouverte sur une époque sauvage où vivre, c'était avant tout survivre* ». Mais qu'on ne s'y trompe pas, **La Chair et le sang** est aussi un grand film romantique, comme en témoigne la scène de la mandragore aux pieds des pendus. Dur dans son propos, cru dans sa violence, mais porteur d'un souffle épique jamais égalé. Plus qu'un chef-d'œuvre, en somme : un classique immortel.

Cédric DELELÉE

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VOST FRANÇAIS UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VO) : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTE SUR LA MUSIQUE DU FILM - BANDE ANNONCE

Legend of Suriyothai (FNAC IMPORT)

DE CHATRICHALEM YUKOL

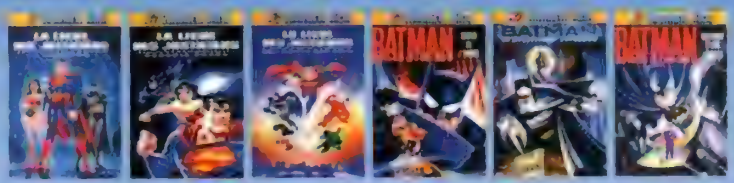
Ce n'est pas tous les jours que l'on vous vantera une version raccourcie et arrangée à la sauce ketchup par rapport au montage original du réalisateur. Et pourtant, vu que les deux montages sont franchement chiants, autant préférer le plus court des deux ! Car sous l'impulsion de son copain de classe de l'UCLA Francis Ford Coppola, le réalisateur Chatrichalem Yukol a coupé près de 45 minutes de son film. Mais voilà, le problème reste entier car ce n'était pas tant que le montage thaï de plus trois heures était confus et nécessitait un élagage, mais que sa narration est désespérément scolaire ! L'histoire ne manque pas d'éléments dramatiques, le film bénéficie d'une débauche de moyens (avec près de six millions de dollars, c'est le film le plus cher jamais tourné en Thaïlande), mais il se contente de coller des événements les uns derrière les autres, sans jamais que les désirs et aspirations des protagonistes ne semblent être le moteur de quoi que ce soit. À l'arrivée, on a davantage l'impression d'avoir assisté à un cours d'histoire qu'à un long-métrage de cinéma ! Mais au cas où vous en redemanderiez, le DVD regorge de suppléments en tout genre. Maintenant, on ne saurait que trop vous conseiller de garder vos sous pour **Bang Rajan** qui devrait sortir sous peu en Angleterre...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : COLUMBIA. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VOST). SUPPLÉMENTS (VO) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - MAKING OF - FILM ANNONCE - GALERIE DE PHOTOS.

Des cases qui bougent !

(LA LIGUE DES JUSTICIERS : L'INVASION + PARADIS PERDU + QUE JUSTICE SOIT FAITE - BATMAN : SORTIR DE L'OMBRE + LA MYSTÉRIEUSE BATWOMAN + NAISSANCE D'UNE LÉGENDE)



Pour beaucoup, avant l'avènement triomphant de la Marvel dans le cadre des films aux budgets importants, les seules véritables adaptations comics (en termes de forme comme de littérature) dignes de ce nom ont été produites par l'équipe de Bruce Timm. Responsable du projet dès 1992, il décide de rendre à Batman sa splendeur, malmenée à la fois par des dessins animées cheap et un Tim Burton plus soucieux de la schyzophrénie du personnage que de ses majestueuses envolées dans le ciel de Gotham, et se lance dans une entreprise de reconstruction du mythe avec le succès qu'on lui connaît. Respect profond du matériau d'origine, travail soigné sur les cadres et les couleurs, richesse psychologique des personnages, scripts palpitants, on sombre et parfois violent pour un cartoon, tout concourt à faire de la série une œuvre qui va compter pour les fans. Dans les DVD récents ici proposés, on penche pour **La Mystérieuse Batwoman**, long-métrage efficace et doucement romantique dont le seul défaut serait de ne pas être supervisé par Timm. Plus inspirée cette fois que lorsqu'elle a engagé Joel Schumacher, la Warner dépêche alors Timm et son équipe sur **Superman** en 1996, puis sur **La Ligue des justiciers** en 2001. Le traitement est le même pour ce collectif de super-héros de la D.C. (dont Superman, Batman et Wonder Woman) et le résultat est visible sur trois galettes éditées par le studio. On conseille notamment **L'Invasion**, intrigue en trois parties narrant le procès de Green Lantern. Chaque DVD est ici édité avec le minimum de suppléments (dont les plus intéressants reviennent sur le discours de Timm), attestant que la Warner s'adresse plus directement aux kids qu'aux fans de comics. On n'en pense pas moins...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTRODUCTIONS - COURT-MÉTRAGE - FEATURETTES - INTERVIEWS - COMMENTAIRES - SECTION « COMMENT DESSINER... »

ESCAPE FROM NEW YORK (FNAC IMPORT)

DE JOHN CARPENTER

Dans les religions monothéistes, le serpent, assimilé parfois au dragon, est considéré comme l'ennemi de la civilisation, celui qui sème le chaos. Description qui sied parfaitement à Snake Plissken et que Big John n'évoque pourtant pas une seule fois dans son commentaire audio. Et pour cause. Pour lui, Snake est avant tout un homme qui a un gros problème avec l'autorité. S'il est une figure de l'Antéchrist, c'est uniquement pour faire obstacle à un gouvernement fasciste et réactionnaire qui fait régner une justice complètement dévoyée (la Statue de la Liberté, définitivement malmenée dans les futurs dystopiques, se transforme en QG de l'immense pénitencier qu'est devenu New York). Carpenter aime son pays et Snake Plissken représente pour le maître la force de contestation qui a été instrumentalisée mais qui finit par se révolter contre un système inhumain. Voilà entre autres ce que nous dit cet homme précieux en l'espace de quelques minutes. Figurent également au menu de ce DVD la fameuse scène coupée de l'arrestation de Plissken, qui nuit effectivement au rythme mais qui est bien moins mauvaise que certains l'ont laissé entendre, ainsi qu'un excellent comics, addictif au possible : *Snake Plissken Chronicles*. Le reste (une featurette redondante notamment) ne représente peut-être qu'une broutille mais cela suffit pour renvoyer la récente édition Studio Canal à la cueillette aux fraises.

David DOUKHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VOST) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VO) : SCÈNE COUPÉE - MAKING OF - COMMENTAIRES AUDIO - GALERIE PHOTOS - FEATURETTE - BANDES ANNONCES.

SLASH

DE NEAL SUNDSTROM

Des ados à tête d'endive qui font du rock gériatrique se rendent à la campagne, afin d'assister à l'enterrement de la tante de l'un d'entre eux. Ce road trip qui sent la bouse de vaches va rapidement tourner au jeu de massacre avec l'intervention d'un bien mystérieux tueur masqué, attifé comme un épouvantail et affublé d'une serpette. Trop bavard et pas gore pour un sou, **Slash** s'en sort pourtant avec les honneurs grâce au talent d'un Steve Railsback définitivement taré et au charisme d'un tueur au look particulièrement soigné. L'essentiel est là.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL : NEAL SUNDSTROM. INT : STEVE RAILSBACK, JAMES O'SHEA, ZULEIKHA ROBINSON, CRAIG KIRKWOOD... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST : UNIVERSAL

Neo-publishing est l'élu !

(AENIGMA + L'EMMURÉE VIVANTE + LA MAISON PRÈS DU CIMETIÈRE + C.H.U.D.)

D'habitude, les seuls DVD fantastiques qui nous mettaient un coup de boule en kiosque étaient ceux qui accompagnent cette foutue revue que vous êtes en train de lire aux toilettes. Mais depuis quelques mois déjà, l'éditeur Neo-Publishing nous fout la banane. Si revoir cette très bonne série B ricaine des eighthies qu'est **C.H.U.D.** (des clochards mutants bouffent plein de gros cons de capitalistes au taux de cholestérol alarmant) dans une très bonne copie est plus que réjouissant, c'est en ressortant plusieurs classiques (techniquement irréprochables et complets) de l'immense et regretté Lucio Fulci (pour le prix vraiment cadeau de 9,90 euros) que l'éditeur nous donne envie de faire le tour du quartier le slip sur la tête. Le premier à ouvrir le bal, c'est le très sympathique **Aenigma**, relecture transalpine de **Carrie**. Certains diront que c'est une daube sans nom, l'un des pires nanars réalisés par Fulci. Ils ont tort. Rien que pour cette interminable mise à mort orchestrée par une meute d'escargots, le film vaut le détour. Suivront **L'Emmurée vivante** (l'un de ses films les plus morbides où Jennifer O'Neil enquêtait sur un cadavre découvert dans un mur tout en essayant de ne pas sombrer dans la folie) et **La Maison près du cimetière**, l'un de ses plus beaux chefs-d'œuvre (une famille américaine débarque dans la maison maudite du dégueulasse docteur Freudstein) où le gore le plus craspec côtoyait la poésie picturale la plus touchante. Et la suite s'annonce encore plus excitante. Après **La Malédiction du pharaon** (un très mauvais Fulci pour le coup), on nous annonce **L'Au-delà** et **Frayeurs** ! Et c'est pas fini !!! Neo-Publishing s'apprête tout simplement à sortir **Starcrash**, **Le Dernier monde cannibale** et **Cannibal Ferox** en DVD collector pour 14,90 euros. Qui dit mieux ? Non franchement les gars, on vous aime.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : NEO-PUBLISHING. TRANSFERT 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES - FILMOGRAPHIES (SUR TOUS).

Coffret Deep Space 9 - Saison 7

Incroyable morceau de bravoure télévisuelle que cette dernière saison de *Deep Space 9* qui voit l'arrivée d'un nouveau personnage, Ezri Dax (hôte Trill remplaçant Jadzia Dax) incarné par Nicole de Boer, et l'aboutissement de la longue lutte contre le Dominion. Plus de louvoiements politiques, d'alliances mystérieuses ou d'actions diplomatiques vaines. Place à la guerre, d'une ampleur intergalactique, aussi spectaculaire que mythologique ! Car la grande force de cette dernière saison est d'être revenue aux sources de son concept : le mystère des prophètes bajorans auxquels Sisko s'était confronté dans le pilote. Ici, la guerre prend une dimension épique, proche au final de l'heroic-fantasy quand, dans les Cavernes de feu de Bajor, Dukat et Winn tentent de réveiller d'anciens dieux et Sisko d'accomplir son destin d'émissaire. Les fans se pâment déjà. Les autres ne savent pas ce qu'ils ratent !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - DOSSIERS DU PERSONNEL - CROQUIS.

LA PLANÈTE DES SINGES - Édition Collector

DE FRANKLIN J. SCHAFFNER

Supérieur en tous points à l'édition précédente, le collector de **La Planète des singes** nous offre des bonus comme s'il en pleuvait. Pas moins de trois commentaires, deux audio et un textuel rédigé par Eric Greene, peut-être le plus intéressant car nous rappelant qu'au-delà du tour de force visuel que représente ce film immense, le script de Rod Serling est d'un dérangeant peu commun, avec une des fins les plus terrifiantes de l'histoire du cinéma : Taylor l'astronaute misanthrope qui avait fui une terre ravagée par la violence de ses congénères se retrouve in fine sur celle-ci en Adam originel, condamné à tout reconstruire (le monsieur n'a pas inventé **Twilight Zone** pour rien). À noter sur le second disque la présence de **Derrière la planète des singes**, LE documentaire de référence pour celui qui veut en savoir (beaucoup) plus sur cet univers.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - COMMENTAIRE TEXTUEL - MAKING OF - TESTS MAQUILLAGES - SCÈNES COUPÉES - FEATURETTES - GALERIES PHOTOS.

CYPHER

DE VINCENZO NATALI

Thriller paranoïaque brillant dans lequel s'affrontent deux puissantes corporations, **Cypher** parle avant tout de quête d'identité. Normal donc que ce thème majeur revienne tout au long des suppléments du DVD. Vincenzo Natali et son scénariste Brian King évoquent ainsi, le temps d'un commentaire audio et d'une interview, leur intérêt pour l'œuvre de Philip K. Dick, les films d'espionnage de Frankenheimer et d'Hitchcock ainsi que pour **Alphaville**. L'influence de ce dernier est avant tout esthétique, Natali utilisant des couleurs désaturées très proches du noir et blanc du film de Jean-Luc Godard afin de refléter la vie terne de Morgan Sullivan avant sa transformation. Sorti de ces considérations, l'éditeur propose une galette suffisamment fournie pour contenter les fans du film. Du bon travail.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEWS - EFFETS VISUELS - MAKING OF - SCÈNES COUPÉES - GALERIES PHOTOS - FILMOGRAPHIES.

L'art de la métamorphose

(LON CHANEY COLLECTION + DR JEKYLL AND MR HYDE DOUBLE FEATURE)

Le roman de Robert Louis Stevenson *Dr Jekyll and Mr Hyde* a été adapté un nombre incalculable de fois, mais les choses sérieuses commencent en 1931 avec l'adaptation de Rouben Mamoulian. Première adaptation parlante du livre, c'est aussi l'une des plus audacieuses formellement, de son ouverture entièrement en vue subjective à ses scènes de transformations sans cut ni fondu (une grande première pour l'époque) grâce à des jeux de filtres du chef opérateur Karl Struss. Tout aussi mémorable, un Mister Hyde hallucinant, simiesque au possible, qui vaudra à son interprète Frédéric March un Oscar, le premier attribué à un acteur dans un film d'horreur. Victor Fleming tente sa chance 10 ans plus tard, juste après son **Autant en emporte le vent**, mais sombre malheureusement rapidement dans les fastes de sa production. À force de vouloir désespérément étaler son gros budget sous l'objectif et établir son casting en dépit du bon sens (Spencer Tracy est complètement hors de son élément, Fleming inverse les rôles prévus pour Ingrid Bergman et Lana Turner contre l'avis de la production), il finit par étouffer son film. Subtil et élégant certes, mais ce n'était peut-être pas le meilleur moyen de servir son sujet. On reste dans la métamorphose, mais élevée au rang d'art cette fois grâce à Lon Chaney, puisque Warner rend hommage au monsieur en sortant un superbe coffret qui lui est entièrement consacré. Dans la boîte, **Lon Chaney : a Thousand Faces**, un documentaire biographique sur Lon Chaney et trois et demi de ses films (« et demi » parce que **London After Midnight** étant présumé perdu à jamais, il n'en reste qu'une reconstruction à base de photos). Vous pourrez donc retrouver Chaney respectivement en assassin dans **The Ace of Hearts**, en clown malheureux en amour dans **Laugh Clown Laugh**, mais surtout en lanceur de couteaux sans bras et amoureux transi de Joan Crawford dans **The Unknown** de Tod Browning. Un film qui marque la première collaboration de deux artistes majeurs en témoignant déjà de toutes les obsessions de son auteur (le cirque, la difformité, les marginaux, l'amour impossible) et qui ravive violemment le désir de voir les exécutifs de la Warner se bouger pour sortir le film le plus Mad qui soit : **Freaks** ! Et pour bien faire, tous ces films sont présentés dans des copies fort bien conservées (celle du **Jekyll et Hyde** de 1941 est à tomber par terre) et sont tous sous-titrés en français. Indispensables ? Mais carrément !

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WARNER TRANSFERTS : 1.33 (4/3). SON 1.0 (VOST). SUPPLÉMENTS (VO) : COMMENTAIRES AUDIO - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX) - DOCUMENTAIRE (SUR **THE LON CHANEY COLLECTION**) - CARTOON (SUR **DR. JEKYLL AND MR. HYDE**).

SPEED DEMONS

DE DAVID DECOTEAU

Après les bonnes surprises que furent **Frigthening** et surtout **Leeches** (voir Mad 160, pour ceux qui ont la mémoire d'un poisson rouge), on était impatient de découvrir **Speed Demons**, le nouveau film de DeCoteau, plus grosse production Rapid Heart Pictures à ce jour. Hélas, on déchante légèrement après visionnage. Guère passionnante cette histoire de pilotes de courses clandestines qui fricotent avec les démons pour aller plus vite sur le bitume. L'argument fantastique se résumant ici à un médaillon diabolique si kitsch que même un fan d'Iron Maiden n'oserait pas le porter, l'intérêt de **Speed Demons** s'effrite au fur et à mesure de la projection. Et ce ne sont pas les scènes de messe noire à oilpé et encore moins les rares meurtres très softs qui viendront inverser la tendance. Cependant, DeCoteau signe quelques belles poursuites de bagnoles, joliment mises en avant par un format Scope bien mieux maîtrisé que par ce guignol de Singleton. On peut donc remercier l'éditeur pour l'avoir respecté. Dommage cependant que la version originale soit restée au bled, la version française enfonçant hélas un peu plus le film dans la médiocrité.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT USA. 2002. RÉAL. : DAVID DECOTEAU. INT. : COLLIN STARK, MARK IAN MILLER, CANDACE MOON, M.T.CHURCH... FORMAT 2.35 16/9. SON 5.1 (VF). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIE. DIST. : ANTARTIC.

SPÉCIAL POLARS & THRILLERS : Un grand journaliste de la défunte revue Impact a écrit en son temps, je cite, « *La beauté d'un genre comme le polar, c'est qu'on peut y faire tout et surtout n'importe quoi !* ». Le monsieur ne s'étant pas levé du pied gauche le jour où il a écrit cette merveille de concision critique qui tutoie l'infinité du cosmos, il faut bien dire qu'il dit pas que des conneries. La preuve par quatre : on commence d'abord par **Brannigan** de Douglas Hickox (MGM), un petit machin hard boiled ou le pere John Wayne, du haut de ses 68 piges, tente de faire la nique aux jeunots type Clint Eastwood et débarque tout péter à Londres. Le réalisateur suit l'affaire avec rythme, même si le Duke penche de plus en plus de la hanche droite. C'est rigolo hein, mais pour faire la nique à **L'Inspecteur Harry**, faut se lever tôt ! On continue avec **Rap Connection** (GCT), sale direct to video torché par un gosse de 8 ans qui vient de découvrir John Woo. Bref, vous l'avez deviné, c'est bourré de « références à Hong Kong », filmé comme on cadre le popotin de Christina Aguilera et en plus, ça se la pète. Même Vivica A. Fox (**Kill Bill**) ne parvient pas à tirer son épingle du jeu. Autre direct to video, **La Loi des armes** avec Jeff Bridges (GCT) se paye un twist tout pourri et bousille tout le potentiel de son intrigue qui se déroule quasi-exclusivement dans une camionnette. Ça se veut serré et nerveux, mais bon, c'est trop long et pas assez maîtrisé pour ça. On finit sur **Un homme à part** (Metropolitan) avec le gros Vin Diesel en agent anti-drogue dont la gonze se fait buter. Du coup, il décide de se venger et part tout casser au Mexique. Enfin tout casser, c'est vite dit, vu que ça se prend pour le **Traffic** de Soderbergh (bonjour la référence !) alors que ça pète même pas aussi haut qu'un **Commando** ! Ce qui marche pour le polar fonctionne aussi bien avec le thriller et dans le genre « thriller pour papa arrangé pour les djeun's », on tient deux beaux spécimens avec tout d'abord **Swimfan** (FPE), un **Liaison fatale** pour les teens réalisé par le sidekick australien de **M:I 2**. En gros, c'est la même histoire : le petit gars à qui tout réussit oublie sa jolie nénette pour un soir, se tire une mocheté dans la piscine de la fac et c'est la merde, vu qu'elle est complètement fucked up ! Certes, ça dure qu'une petite heure vingt, mais en temps subi, c'est toute la filmo de Brett Ratner réunie, ce qui tombe bien vu que c'est filmé pareil ! Le second film, c'est la suite DTV du moulto sympatico **Sexcrimes** de John McNaughton qui comptait plus de retournements de situation que dans 15 ans de cinéma français ! Denise Richards, Neve Campbell et tous leurs petits copains ayant déclaré forfait, on se retrouve dans **Sexcrimes 2** (GCT) avec deux trentenaires censées nous faire croire qu'elles ont 18 ans. Niveau intrigue, vu que c'est EXACTEMENT la même que dans le film d'origine, ben les surprises passent à la trappe... Un peu plus ambitieux, **Péché immortel** (GCT) raconte l'histoire de la sœur de Ving Rhames qui se fait emmerder par Gary Oldman. Je résume hein, mais en gros c'est ça, et Ving est pas content évidemment, donc il part truffer Gary de pruneaux, y compris dans le cul. Et comme c'est une série B d'auteur (réalisée par le petit-fils de George **Géant** Stevens), ça te cite Dieu à toutes les sauces et ça te parle de rédemption et de péchés et d'eau bénite, qu'on se croirait presque dans un Scorsese si c'était pas filmé comme un Josée Dayan. Pour finir, on vous donne en mille celui qui décroche la palme du cocotier de la pire bouse cosmique du mois : **Agent Cody Banks** (MGM) ! Bon, on va juste dire que c'est pire que les trois **Spy Kids** réunis et là, vous avez compris le truc, sauf le père Granger qui vient de me taxer le DVD en traçant comme une enflure. Oh, reviens là petit homme !

GETTING ANY ?

DE TAKESHI KITANO

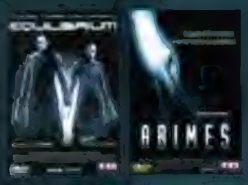
Tourné en 1994 entre le génial **Sonatine** et **Kids Return** (soit juste après l'accident de moto qui a failli coûter la vie à Takeshi Kitano), **Getting Any ?** fait figure d'ovni trash dans la filmo de l'acteur/ producteur/cinéaste. Encensé par la critique aux quatre coins du monde, cette dernière se repaissant de sa prétendue schizophrénie (tantôt auteur à l'iconoclasme politique, tantôt présentateur d'émissions télévisées débiles), Kitano fait ici un monstrueux bras d'honneur aux obsessions ridicules de la société japonaise comme aux donneurs de leçon festivaliers, peu enclins à prendre dans la tronche un tel monument de mauvais goût. **Getting Any ?**, récit absurde narrant les péripéties d'une jeune Japonais cherchant à tout prix à s'envoyer en l'air, est une succession de blagues scato si débiles, de sketchs si navrants, de situations si surréalistes, qu'il mérite forcément le respect. Le hic, c'est que passé le concept, il faut bien reconnaître que ça devient rapidement lourdingue. Le DVD, pour le moins basique, propose quant à lui un entretien intéressant avec le maître. J'en profite pour m'insurger, non sur le fond mais sur la forme, contre les responsables DVD. Les budgets sont sans doute riquiqui mais, par pitié, ayez la bonté d'engager des journalistes capables de réciter leurs analyses sinon avec un minimum d'élocution, au moins avec verve et passion. Ici, la featurette censée décrypter le film laisse la parole à un jeune garçon certes intéressant mais aussi vif que Doc Gyneco. Et je ne parle même pas du trublion censé nous faire rire dans le bonus caché. Pathétique...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : CHEYENNE FILMS. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VOST). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEW - DÉCRYPTAGE - BONUS CACHÉ.

Politique de studio

(EQUILIBRIUM + ABÎMES)



Comme nous sommes de fieffés empaffés qui aimons bien nous répéter, on va en remettre une bonne couche sur Miramax et son système de distribution aberrant : combien d'entre-vous ont pu découvrir le superbe **Abîmes** en salles l'été dernier ? OK, combien d'entre-vous ont vu **Chicago** ou encore **Le Patient Anglais** (allez, avouez, vous pouvez mettre ça sur le dos de votre copine) ? Voilà, vous faites le calcul et puisqu'il est certain que le film de sous-marin bourré d'ectoplasmes de David Twohy ne passera pas en prime time sur TF1, ce DVD (et son adrénalisante scène coupée de la torpille) se présente comme une séance de rattrapage obligatoire (sinon, on vous parle plus !). D'un autre côté, vous pouvez faire l'impasse sur **Equilibrium**, film d'anticipation tout aussi mal distribué par la firme à Mickey, à moins que vous appréciiez les films qui pètent plus haut que leur cul en posant des questions hautement philosophiques telles que « *Le mal, c'est le bien en fait ?* », « *Le chien est-il le meilleur ami de l'homme ?* » ou encore « *Ça va, j'ai la classe quand je pose en penseur de Rodin pour flinguer de la canaille taf ?* ». Évidemment, ceux qui ont la nostalgie de leurs petites nouvelles de SF écrites à l'âge de 12 ans au fond de la classe pendant les cours de maths en iront peut-être de leur petite larme sur le « **Judge Dredd** pour demi-sels » de Kurt Wimmer. Pour eux et rien que pour eux, on conseille donc la vision d'**Equilibrium** et ses scènes d'action tournées en 30 minutes (véridique, et ça s'en vante en plus !), mais on vous prévient, l'assurance du magazine ne prend pas en compte les cas de masochisme !

Stéphane MOISSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - BANDE ANNONCE (SUR LES DEUX) - SCÈNES COUPÉES ET COMMENTÉES (SUR **ABÎMES**) - GALERIE PHOTOS (SUR **EQUILIBRIUM**).

Retour à l'Ouest

(MY DARLING CLEMENTINE + DUEL AT DIABLO)

Sur le papier, **Duel at Diablo** nous rejoue la sempiternelle histoire des Indiens et de la cavalerie, James Garner et Sidney Poitier à sa tête. À cette énorme nuance près que le traitement se veut assez cru, que les apaches ne sont pas diabolisés ou caricaturés à outrance et que les problèmes de mélange des communautés blanche et indienne sont traités de front. C'est sans mal que l'on peut y voir le brouillon de **Soldat bleu** du même auteur. Avec **My Darling Clementine** (retitré agressivement en France **La Poursuite impitoyable**), John Ford s'attelle au légendaire duel d'OK Corral, si ce n'est qu'il est définitivement moins intéressé par le duel en lui-même (mémorable au demeurant) que par les relations entre Wyatt Earp et Doc Holliday, tour à tour faites d'amitié et de rivalité. Et tout ça avec une classe assez hors normes, il faut bien l'avouer. Un chef-d'œuvre imparable dans sa version salles, qui se redécouvre également dans une version alternative au montage différent, plus proche des intentions initiales de Ford, avant que Darryl Zanuck ne reprenne les choses en main en retournant des scènes et en rajoutant un peu de musique par-ci par-là. Là normalement, vous devriez déjà avoir dégainé votre VISA...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : MGM ET FOX. TRANSFERTS 1.33 ET 1.66 (4/3). SON 1.0 (VOST SUR **DUEL AT DIABLO**, VO NON ST ET VF SUR **MY DARLING CLEMENTINE**). SUPPLÉMENTS (VO) : VERSION ALTERNATIVE DU FILM - COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE (SUR **MY DARLING CLEMENTINE**) - BANDE ANNONCE (SUR LES DEUX).

UN ÉVÉNEMENT JULES VERNE AVENTURES

GRAND REX

du 9 au 16 mars 2004

LES MEILLEURS FILMS D'AVENTURE ET DE DÉCOUVERTE

Grand Rex, 1, boulevard Poissonnière - Paris 2e, M° Bonne Nouvelle

Infos - résa : 0892 700 754* / www.JulesVerneAventures.com

FNAC, Virgin et points de vente habituels

*0,34 € / mn

MAIRIE DE PARIS
CAISSE D'EPARGNE
UNITED
Jeep
esa
le Parisien
écran
France info

Lloyd Kaufman strikes back

(RABID GRANNIES + BLOODSUCKING FREAKS + MANIAC NURSES FIND ECSTASY + VEGAS IN SPACE + THE G.I. EXECUTIONER + SURF NAZIS MUST DIE)

Dans sa grande mansuétude, le pape du bis Lloyd Kaufman nous refourque pas moins de six films produits ou distribués par Troma ce mois-ci. Six titres aussi divers que variés, prouvant une fois de plus la grande diversité d'un studio définitivement hors normes, où les notions de frontière et de censure n'existent pas. Du petit hommage au grand guignol d'hier de **Bloodsucking Freaks** (réalisé par Joel M. Reed il y a presque 30 ans), en passant par un soldat trop zélé que n'aurait pas renié Friedkin pour son **Traqué (The G.I. Executionner** toujours filmé par Joel M. Reed en 1985), des mamies cannibales belges (vive l'ouverture des frontières avant tout le monde) qui font un queuleton avec les jambes de la petite dernière (**Rabid Grannies** réalisé par Emmanuel Kervyn en 1986), des surfeurs fachos qui terrorisent les plagistes (**Surf Nazis Must Die**, un authentique nanar signé Peter George en 1987), des infirmières dominatrices et armées en guerre contre les hommes (le très « chiennes de garde » **Maniac Nurses Find Ecstasy** shooté par Harry M. Love en 1990), jusqu'au trois trouffions obligés de devenir des Drag Queens pour infiltrer la planète Clitoris où se trame un complot contre les hommes dans l'excellent **Vegas in Space** (Phillip R. Ford, 1991), l'ignoble et ricanant Lloyd Kaufman nous convie avec lui à montrer notre cul à la face, forcément outrée, de la planète. Troma, studio fauché et opportuniste persuadé que le débile assumé est une valeur marchande ? Peut-être. Dernier territoire de liberté dans un monde pourri par l'économie de marché ? Assurément.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : SONY MUSIC. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST). SUPPLÉMENTS : INTERVIEWS (SUR **SURF NAZIS MUST DIE**, **BLOODSUCKING FREAKS**, **VEGAS IN SPACE** ET **RABID GRANNIES**) - SCÈNES INÉDITES (SUR **SURF NAZIS MUST DIE**) - CLIP (SUR **THE G.I. EXECUTIONER** ET **MANIAC NURSES FIND ECSTASY**) - BANDES ANNONCES (SUR TOUS).

MY LITTLE EYE

DE MARC EVANS

Qui n'a jamais rêvé en regardant un programme de télé réalité quelconque (en regardant la télé quoi) que l'un des candidats pète les plombs et se mette à transformer tous ses petits camarades de jeux en chiche-kebab ? Allez, soyez franc, si vous lisez Mad, c'est que vous avez au moins une fois imaginé que Loana arrachait les couilles de Jean-Édouard dans la piscine avant d'exterminer les autres légumes en les fracassant à coups de talons aiguilles ou en les étranglant avec son string. Ce pitch, qui assurément ferait de l'audience, est à peu prés celui de **My Little Eye.** Enfermés depuis un bail dans un manoir perdu sous la neige, cinq ados prix Nobel de la connerie humaine doivent se supporter coûte que coûte s'ils veulent remporter un million de dollars. Seulement voilà, quelqu'un s'amuse comme un petit fou à les rendre plus débiles qu'ils ne le sont en les persécutant psychologiquement, dans l'espoir qu'ils s'entretuent tous. Excitant sur le papier, le film de Marc Evans l'est beaucoup moins sur pellicule. Lassant de bavardages inutiles, assez pédant et plutôt mal foutu (une caméra embarquée sur un stylo... Waahh, même Jean-Marie Poiré n'avait pas osé !), **My Little Eye** n'arrive pas à la cheville de **Kolobos**, le chef-d'œuvre du genre. N'empêche que durant le dernier Festival de Gérardmer, Bordas a rentré sa chemise dans son pantalon en velours trop court et s'est brossé les dents pour lui remettre le prix Mad. Il n'est donc pas improbable que Marc Evans remporte un jour le grand prix avec **Trauma**, son nouveau film bénéficiant d'une excellente réputation.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ANGLETERRE. 2003. RÉAL.: MARC EVANS. INT.: SEAN CW JOHNSON, KRIS LEMCHE, STEPHEN O'REILLY, LAURA REGAN. FORMAT 1.85, 16/9 COMPATIBLE 4/3. SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : SCÈNES COUPÉES. ÉDIT.: STUDIO CANAL.

BOYZ N THE HOOD

DE JOHN SINGLETON

Mini-sensation critique de l'année 1991, John Singleton peine depuis maintenant 13 ans à retrouver la qualité toute relative (et littéralement soufflée par **Menace II Society**) de son **Boyz n the Hood**. Cela s'en ressent dans un commentaire audio et un making of rétrospectif quelques peu amers qui reviennent sur les événements tragiques liés à la sortie du film (une fusillade de gangs entre les Bloods et les Crips), mais aussi au revisionnage du film, qui a bel et bien perdu de sa force pacificatrice et apparaît aujourd'hui comme un conte naïf et daté, tout juste relevé par un très bon soundtrack.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES - CLIPS - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES.

VISITORS

DE RICHARD FRANKLIN

Les visiteurs en question ne sont pas des aliens belliqueux débarqués sur notre belle planète agonisante pour tout détruire et violer nos femmes, mais bel et bien des fantômes (dont certains en string, ça fait peur) persécutant ici une navigatrice au long cours (parlant avec son chat, qui lui répond dans des scènes de dialogue aberrantes) partie faire le tour du monde à la voile. Réalisé du fond de son hospice par Richard Franklin, **Visitors** atterre par la connerie de son propos et l'extrême flemmardise de sa mise en scène. Quand Shyamalan copule avec Brett Ratner... dommage que le second soit l'actif.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL.: RICHARD FRANKLIN. INT.: RADHA MITCHELL, SUZANNA YORK, RAY BARRETT. TRANSFERT 2.35 16/9. SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE. DIST.: STUDIO CANAL.

LES CÔTELETTES

DE BERTRAND BLIER

Quoi ? Du Bertrand Blier dans Mad ? Eh oui les gars, tant que l'un de nos meilleurs réalisateurs français continuera à parler des petites choses de la vie (bander, baiser, bouffer) avec une bonne humeur communicative et une forte invocation symbolique (ici, la Mort interprétée par Catherine Hiegel), on parlera de lui ! Si **Les Côtelettes**, chronique de deux vieux cons amoureux qui finissent par littéralement enculer la mort, n'atteint pas les mêmes cimes que les **Buffet Froid**, **Calmos**, **Tenue de soirée** et autres **Valseuses**, il n'en reste pas moins un ovni trop porté sur une esthétique rococo mais dont découlent malgré tout quelques petits plaisirs qui ne se boudent pas.

Stéphane MOÏSSAKIS

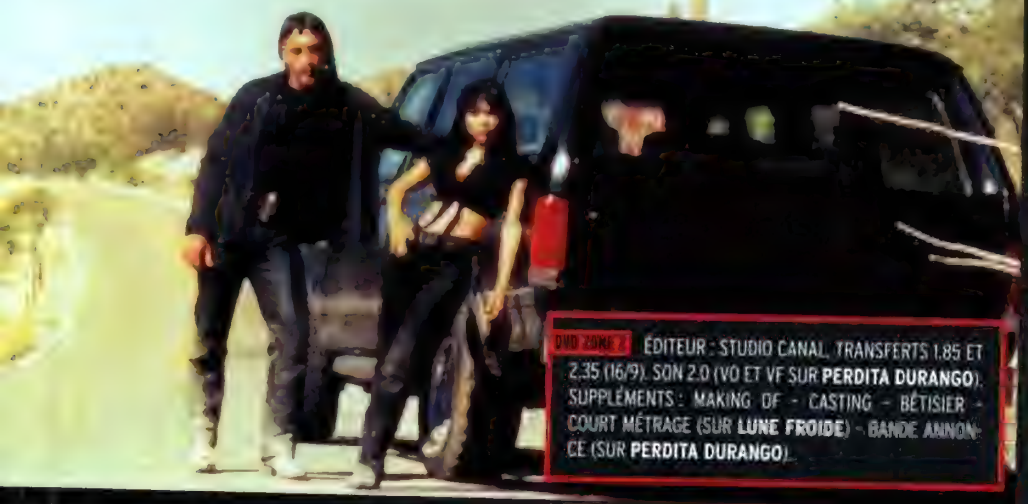
DVD ZONE 2 ÉDITEUR : EPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS. SUPPLÉMENTS : INTERVIEWS.

Kulte ?

(LUNE FROIDE + PERDITA DURANGO)

Studio Canal poursuit sa collection « Kulte » avec l'ajout de deux inédits : **Perdita Durango** et **Lune froide**. Le premier, en fausse suite qu'il est, fait la nique complète au **Sailor & Lula** de David Lynch et raconte les pérégrinations de Perdita et Romeo, deux bandits qui kidnappent un couple d'ados pour les sacrifier à un rite satanique tandis qu'ils sont poursuivis par un indécrottable flic pour trafic de fœtus ! Complètement barré dans l'esprit, mais hyper maîtrisé dans sa forme, **Perdita Durango** marque la première confrontation de son réalisateur Alex De La Iglésia (génie fou dont vous allez bientôt découvrir le fabuleux **800 Balles** en salles) avec le mythe américain et ce n'est pas pour rien qu'il transforme son film en road movie. Trop intense, trop fou, trop sexe et trop violent, **Perdita Durango** n'a pas connu les honneurs d'une sortie salles en France comme aux États-Unis et a d'ailleurs été tronqué selon les pays où il a été distribué. C'est la version complète qui nous est proposée ici, dans une copie malheureusement trop granuleuse et floue. Pour info, un DVD espagnol est disponible depuis un an avec sous-titres français, copie nickel et multiples suppléments (making of, commentaire audio pour ceux que habla espagnol). Le second film, **Lune froide**, est signé par un Patrick Bouchitey (et produit par Luc Besson !) qui s'éloigne un peu du champ pour lequel il est connu en s'inspirant d'une nouvelle de Bukowski racontant l'histoire de deux paumés qui découvrent un cadavre de jeune femme dont ils vont s'éprendre. Le sujet audacieux, qui ne cannibalise pas tout le métrage, est traité avec une poésie salace et désespérée, renvoyant évidemment à l'ambiance des écrits de Bukowski. Bien qu'accusant des partis pris ratés, **Lune froide** sidère pour un premier film. Il est ici édité avec quelques suppléments qui donnent un aperçu de la genèse du projet. Au passage, félicitons Studio Canal pour la sortie de ces deux titres rares et peu connus qui méritent clairement une labellisation généralement galvaudée par d'autres.

Stéphane MOÏSSAKIS



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF SUR **PERDITA DURANGO**). SUPPLÉMENTS : MAKING OF - CASTING - BÊTISIER - COURT MÉTRAGE (SUR **LUNE FROIDE**) - BANDE ANNONCE (SUR **PERDITA DURANGO**).

Spooky kung fu

(COFFRET L'EXORCISTE CHINOIS + COFFRET MR. VAMPIRE)

À l'instar de l'excellente série **La Saga du kung fu**, HK édite ce mois-ci deux coffrets sans bonus dédiés à un genre typiquement hongkongais (et aussi débile que particulièrement jouissif) : la « ghost kung fu comedy ». Initié par le grand Samo Hung en 1981 avec **L'Exorciste chinois** (dispo dans un premier coffret avec sa suite démentielle sortie dix ans plus tard), le genre avait cette particularité d'ajouter aux éléments classiques du récit d'arts martiaux (apprentissage à la dure, notion de maître et d'élève) un fantastique débridé, autorisant autant l'action spectaculaire que le burlesque outrancier (les fameux vampires sautillant à pieds joints, victimes rêvées de tous les gags les plus nazes possibles). Comme il est d'usage à Hong Kong, un film à succès entraîne de suite une mode et Samo Hung n'aura pas attendu longtemps avant d'exploiter le filon. Après l'excellent **The Dead and The Deadly** et avant que Tsui Hark ne dépoussière le mythe des fantômes chinois avec l'aide de Ching Siu Tung, il produit en 1985 **Mister Vampire**, avec Lam Ching Yin. Méga succès, le film donnera lieu à 3 suites, toutes réalisées par Ricky Lau, qui sont ici réunies dans une intégrale. On retiendra surtout le premier et le troisième épisode (**Mr Vampire et les démons de l'enfer**), aussi fun et harmonieux que les **Exorciste chinois**, le second (dans un cadre contemporain !) et le dernier (sans Lam Ching Yin, pourtant indispensable) étant des navets insupportables.

Yannick DAHAN

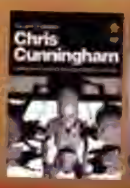
DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION - GALERIE PHOTOS - BANDES ANNONCES.

Collection The Work of Director

DE MICHEL GONDRY, SPIKE JONZE ET CHRIS CUNNINGHAM

Parlons peu, parlons bien, parlons clips : le phénomène est trop souvent dénigré pour ne pas saisir l'occasion trop rare de parler du travail de Spike Jonze (**Adaptation**), Michel Gondry (**Human Nature**) et Chris Cunningham dans le domaine de la vidéo musicale. Respectivement responsables de bombes telles que **Weapon of Choice** (Christopher Walken danse et vole sur les rythmes de FatBoy Slim), **Protection** (ou les petites histoires d'un immeuble qui abrite le groupe Massive Attack) ou encore **All is Full of Love** (Björk en méca), ces trois réalisateurs sont ainsi au centre d'une collection justement intitulée **The Work of Director** puisqu'elle remet en place l'énorme importance de leur travail pré-long-métrage. Une succession de clips se joignent ainsi aux pubs et autres documentaires pour donner une idée globale de l'univers de chacun et l'on affichera une nette préférence pour le naturalisme fantasque de Jonze ou la perversité glauque de Cunningham que pour la pose parfois trop arty de Gondry (cependant excellent à ses heures). Du trio, seul Cunningham n'est pas encore passé au long-métrage bien qu'il cherche à financer une adaptation du *Neuromancien* de William Gibson. Le sieur ayant un temps travaillé sur le production design de **A.I.** avec Stanley Kubrick (pas un CV de merde ça !), on ne saurait trop conseiller à des producteurs à cojones de flier du fric et la paix au monsieur pour qu'il s'y attelle le plus rapidement possible. En attendant, son travail et celui de ses confrères sont disponibles, donc on se prive pas !

Stéphane MOÏSSAKIS



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PALM PICTURES. TRANSFERT 1.33, 1.85 OU 2.35 (4/3). SON 5.1 (VO). SUPPLÉMENTS (VO) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - COURTS MÉTRAGES - DOCUMENTAIRES - INTERVIEWS - PUBLICITÉS (SUIVANT LES TITRES).

TRANSMUTATIONS

DE GEORGE PAVLOU

SI CLIVE BARKER N'AIME GUÈRE LE TRAITEMENT INFLIGÉ PAR GEORGE PAVLOU AU SCÉNARIO DE RAWHEAD REX, **IL N'APPRÉCIE GUÈRE PLUS** TRANSMUTATIONS **DU MÊME GEORGE PAVLOU. PAVLOU, UN TRAÎTRE À LA CAUSE DE L'ÉCRIVAIN CERTES, MAIS AUSSI UN ARTISAN QUI SAIT CE QU'IL VEUT...**

Milieu des années 80. Le cinéma fantastique britannique est moribond. Elles sont déjà loin les années fastes de la Hammer. Moribond comme d'ailleurs l'ensemble de la production anglaise dont la plupart des talents, à l'exception de quelques irréductibles comme Ken Loach, ont été littéralement soufflés par les puissants aspirateurs d'Hollywood. Pourtant, parfois, quelques entrepreneurs prennent encore des initiatives dans le domaine peu risqué de la série B. George Pavlou est de ceux-là. Un amoureux de cinéma et de fantastique qui, un beau jour, décide de se lancer sur le marché britannique sinistré.

Malin, le bonhomme contacte un jeune écrivain très en vogue auprès des purs et durs de l'horreur et des milieux underground londoniens. Un dénommé Clive Barker que certains taxent déjà de « *Stephen King du Royaume-Uni* ». Une étiquette qui lui collera longtemps à la peau. À l'époque, Clive Barker a déjà fait des pièces de théâtre avant-gardistes pour initiés, quelques courts-métrages expérimentaux pas piqués des hannetons et, surtout, des romans sur la rampe de lancement du succès, la série des *Livres de sang* dont on commence à causer dans les chaumières. Une signature. Pavlou, par contre, personne ne connaît et ne connaîtra d'ailleurs au-delà de son « association » avec le romancier.

À Clive Barker, George Pavlou commande deux scénarios. Ceux de **Rawhead Rex**, réveil d'un démon antédiluvien en rase campagne, et de **Underworld**, alias **Transmutations**. Des scénarios et surtout pas davantage de responsabilités, le second tenant à rester seul maître à bord, possédant l'autorité de modifier les récits à sa convenance et de les mettre en images selon un goût qui n'est assurément pas celui du premier.

À la sortie de **Transmutations**, médusé, Clive Barker grince des dents, fait savoir que ce film-là n'est assurément pas le sien. Surtout qu'un second scénariste, le très mystérieux James Caplin, participe discrètement à la trahison du scénario originel. Pourtant, à la base, **Transmutations** porte beau. Notamment grâce à une distribution forte de Denholm Elliott, vétéran de la scène, du cinéma britannique et ami universitaire de Harrison Ford dans les **Indiana Jones**. Forte aussi de Steven Berkoff, un autre cador des planches et accessoirement vilain Russe de **Rambo**, et d'Ingrid Pitt, la **Countess Dracula** de la période Hammer en personne. Chic pour une série B. Chic, le film l'est aussi sur le plan des images, écrasées de couleurs vives, psychédéliques, bichonnées dans les éclairages par un chef opérateur amateur de son et lumière. Un look inhabituel dans le film d'horreur. Si inhabituel qu'à tout moment semble pouvoir débarquer le groupe rock Kiss au grand complet, suivi de Freddie Mercury et toute la bande de Queen. Et la musique ? Tonitruante, genre opéra rock. Ou vidéo-clip, format très demandé à l'époque. Du fantastique chamarré, extraverti, à mille lieues des atmosphères putrides, poisseuses et baroques chères à Clive Barker. Pourtant, si **Transmutations** le rejoint quelque part, c'est bien par la survivance de son scénario, du moins en partie. À savoir une histoire de monstres vivant en communauté comme il les aime, à l'image de la confrérie des Cénobites de **Hellraiser**, des créatures dantesques de **Cabal** et tant d'autres. Dans **Transmutations**, ce sont les déchets humains des expériences d'un savant fou testant des drogues aux effets dévastateurs sur le physique de cobayes non avertis. De quoi fabriquer des Elephant Man à la chaîne. Des monstres certes, mais plus pathétiques que méchants. Et ça, dans l'illustration du scénario de Barker, Pavlou le respecte. Traître mais pas totalement, réalisateur d'un film très différent de **Rawhead Rex**, d'une sorte de trip hallucinogène, de croisement improbable entre un clip d'Elton John et le **Freaks** de Tod Browning. En fait, un cauchemar génétique aux couleurs d'un magasin de friandises. Ce qui rend **Mutations** singulier, bizarre, tordu.

Marc TOULLEC

DVD INÉDIT UNDERWORLD G-B. 1985. RÉAL.: GEORGE PAVLOU. INT.: DENHOLM ELLIOTT, STEVEN BERKOFF, LARRY LAMB, INGRID PITT, NICOLA COWPER, IRINA BROOK... FORMAT : 1.66 COMPATIBLE 16/9. SON : 1.0 (VF) ET 2.0 (VO). PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

AVANT-PREMIÈRE

MAY

200 PLACES DE CINÉMA À GAGNER ! !

Invitations à retirer sur simple présentation de cette page, à la caisse des cinémas suivants :

NANTES
20 PLACES
Cinéma Katorza (3, rue Corneille) : Samedi 6 mars - 22h30

LYON
40 PLACES
UGC Ciné Cité (80, Quai Charles de Gaulle) : mardi 9 mars - 20H15

STRASBOURG
40 PLACES
UGC Ciné Cité (25 route du Rhin) : Lundi 8 mars - 20h00

MONTREUIL
30 PLACES
Cinéma Méliès (CC, 3 Croix de Chavaux) : invitations valables du 10 au 23 mars

GRENOBLE
40 PLACES
Cinéma Club (9 bis, rue Phalanstère) : Mardi 9 mars - 20h00

MONTPELLIER
30 PLACES
Cinéma Capitol (5, rue de Verdun) : invitations valables du 10 au 23 mars

Récompensé à Gérardmer (Festival du Film Fantastique), MAY est le premier film d'un jeune cinéaste surdoué, Lucky McKee, qui a réuni un très beau casting, notamment Anna Faris (Lost in Translation), Angela Bettis (Carrie tv), Jeremy Sisto (Six Feet Under) et James Duval (Donnie Darko) autour d'un film qui revisite le thème de Frankenstein !

➜ par Yannick DAHAN

À chacun sa vérité

AU PAYS DES SÉRIES AMÉRICAINES, *BOOMTOWN* INNOVE PAR SA NARRATION COMPLEXE. MAIS L''AUDIMAT ÉCOUTE ET NE SUIT PAS. CHRONIQUE D'UN ÉCHEC ANNONCÉ.

Diffusée depuis septembre 2002 sur NBC, ***Boomtown***, série policière au concept novateur, a débarqué sur Canal + alors qu'elle venait d'être annulée aux États-Unis pour cause de taux d'audience limités. Ce n'est pas étonnant quand on réalise que la spécificité même de cette série va à l'encontre non seulement des diktats conceptuels imposés par les tout-puissants networks, mais aussi des habitudes de consommation audiovisuelles. Car aussi téméraire puisse-t-elle être, la télévision ricaine, sans doute plus audacieuse qu'Hollywood à l'aune des sujets abordés, a des limites qu'elle ne peut pas franchir. Les exemples des évolutions dans le temps de ***24 heures chrono***, ***The Shield*** ou même ***Six Feet Under*** le prouvent et ce au-delà des qualités intrinsèques du concept ou du talent de leurs instigateurs. Si ces séries ont su conserver leur apparente note d'intention, elles ont dû subir de multiples transformations en cours de route, se plier à certaines exigences que les taux d'audience imposent comme des couperets, mettre parfois de côté leur intégrité artistique pour essayer, souvent de façon regrettable, de correspondre à ce qu'on attendait d'elles. C'est la rançon du succès, certes, mais qui laisse un goût amer dans la bouche de ceux qui croyaient dur comme fer à un bouleversement, par l'entrisme, des institutions télévisuelles. Le meilleur moyen de s'en rendre compte est d'observer les atermoiements idéologiques de ***The Shield*** ou la standardisation visuelle de ***24 heures*** (ce qui n'est pas évident, d'autant que la passion personnelle pour les séries, entretenue sur la durée, interdit souvent toute analyse critique). ***The Shield*** saison 1 débute sur une exposition hardcore de personnages ambigus (certains sont même des tueurs de flics !) et glisse lentement vers un conformisme idéologique puant, camouflé sous les oripeaux d'une ultra violence qui s'affiche comme garant un peu facile de la singularité de la série. Signe (et c'est le producteur qui le dit !) de sa trop grande audace, qu'il a fallu… modérer. Quant à ***24 heures***, si le concept du temps réel est resté le même entre la première et la troisième saison (mais certains acteurs ont dû menacer de démissionner pour qu'il ne soit pas altéré), c'est son traitement visuel et narratif qui a changé du tout au tout. Revoyez les premiers épisodes de la saison 1 (mise en scène déstructurée, où le spectateur est balancé d'un lieu à un autre en regardant en même temps aux quatre coins de l'écran) et vous réaliserez sans difficulté combien les saisons suivantes, en particulier la deuxième, sont devenues des modèles d'orthodoxie visuelle : un point de vue à la fois (faut pas trop brusquer !) et une linéarité des actions étouffante, sans compter l'inexistence soudaine de certains personnages, écartés au profit du seul axe Bauer/Palmer. Finalement, aussi fun soient-elles, la plupart des séries américaines, qui plus est si elles ont du succès (ce qui n'est pas le cas de purs concepts sans concessions comme ***RHD*** de Michael Mann), sont, à un moment ou à un autre, contraintes (par les networks) de mettre de l'eau dans leur vin, de ne pas trop s'écarter d'une pensée unique et d'assurer au spectateur un confort d'écoute.

Telle est sans doute la réalité la plus dramatique à laquelle se confrontent les créateurs de séries, en particulier ceux de ***Boomtown***, qui ont tenté de faire bouger les choses : en majorité, les téléspectateurs ne regardent pas une série, ils l'écoutent. La série est une fiction sans fin qui berce, dont les personnages sont bien plus importants que le récit, et ce tout simplement parce que leurs dialogues, qui doivent être omniprésents, sont le seul lien intellectuel, émotionnel et presque « physique », entre le tube cathodique et le spectateur… qui ne le regarde pas. Bien sûr, le fan hardcore, si amoureux de la belle Buffy ou adepte du sémillant Jack Bauer, rétorquera qu'il s'agit là d'un pur fantasme. Mais c'est hélas le quotidien des producteurs de séries télé aux États-Unis. La saison 2 de ***24*** faillit être totalement remodelée (aucun temps réel, des acteurs plus jeunes, un lieu à la fois) quand les exécutifs de la Fox se sont rendu compte que de nombreux spectateurs lâchaient l'affaire sur la saison 1, la série nécessitant une trop grande attention visuelle (d'où la réduction du split screen au minimum syndical, des cadrages bateau et plus de dialogues).

Ceci explique en partie l'échec cuisant d'une série comme ***Boomtown*** qui, bien que se soumettant à l'autocratie des dialogues (balancés ici comme des rafales de mitraillettes) et à la logique d'une mise en scène codée (le style « reporter de guerre » pratiqué depuis des lustres), offre une narration si complexe qu'elle nécessite moins l'écoute que le regard. Pirandellienne par essence, ***Boomtown*** explose les limites de ce qui se conçoit à la télé en termes de construction narrative. Vendue uniquement comme la première fiction criminelle dans laquelle une affaire est dévoilée au spectateur via une multitude de points de vue différents (flics, proches de la victime, personnages occasionnels), ***Boomtown*** propose aussi et avant tout une narration explosée (d'où la métaphore du titre), c'est-à-dire un récit à la temporalité non linéaire. Une même situation pourra être explorée selon plusieurs points de vue à des moments différents. Du coup, l'incroyable montage que propose la série, jouant habilement de ce que l'on sait ou de ce que l'on présuppose, rend certains épisodes vertigineux, tant narrativement qu'émotionnellement. L'un d'eux, intitulé ***One Man Show***, est à ce titre hallucinant, nous plongeant dans le tourment intérieur du personnage de McNorris (un assistant du procureur) en juxtaposant de façon chaotique plusieurs séquences le mettant en scène à des instants différents, si bien que le spectateur ressent son désarroi (accumulation des émotions véhiculées à différents moments) en même temps qu'il doit décrypter dans quel ordre les événements se sont produits ! Magnifique et… impossible à décrire véritablement. Car en manipulant la narration avec brio, en un récit éclaté finalement métaphorique de l'absurdité de la vie, les créateurs de ***Boomtown*** ont réussi à toucher au plus profond de l'être humain, à comprendre la multiplicité de ses facettes, à saisir le foisonnement de ses émotions, bref à effleurer son infinie complexité, loin de tout manichéisme et de tout prêt-à-penser. Mais d'un point de vue plus conceptuel cette fois et c'est ce qui aura causé sa perte, ***Boomtown*** s'est avant tout imposée comme une série dont le concept de base est impossible à corriger, à remanier, à transformer afin de correspondre aux diktats conformistes en vigueur. A contrario d'autres séries cultes, ***Boomtown*** nécessite la plus grande attention. C'est une série qui s'écoute autant qu'elle se regarde. Il n'y a guère meilleure définition…

Info : ***Boomtown*** est diffusée sur Canal + depuis le 3 janvier 2004 (dispo en 16/9 et HDTV sur le câble numérique).

→ par Bertrand ROUGIER

Nouvelles Images du Japon

LE FESTIVAL NOUVELLES IMAGES DU JAPON A TENU SA TROISIÈME ÉDITION DU 6 AU 14 DÉCEMBRE 2003 AU FORUM DES IMAGES À PARIS. CORRIGEANT UN CERTAIN NOMBRE D'ERREURS DE GESTION DU PASSÉ, CET ÉVÉNEMENT VIENT DE RÉUSSIR À S'IMPOSER EN UN TEMPS RECORD COMME LE FESTIVAL LE PLUS PRESTIGIEUX, APRÈS ANNECY, POUR TOUS LES CINÉPHILES AMATEURS D'ORIENT EXTRÊME ET D'ANIMATION.

Si tous les problèmes de billetterie n'ont pas encore été réglés et handicapent toujours les courageux spectateurs venus de province, force est de constater que la situation s'est, en deux ans, considérablement améliorée. Il en va de même pour la gestion du planning des rencontres. Reste que ces quelques défauts dans l'organisation ne pèsent pas lourd en regard de l'extraordinaire programmation du festival (à ce titre, nous saluons les responsables).

Une fois de plus, presque tout le spectre de l'animation japonaise a été passé au crible (marionnettes, celluloïd, nouvelles technologies). Près d'une centaine de courts-métrages et une vingtaine de longs-métrages souvent inédits (sans compter les épisodes de séries TV) ont été diffusés pendant la semaine.

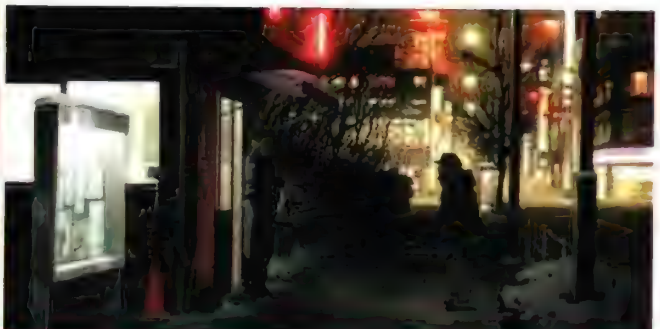
Morceau de choix, la projection en avant-première d'**Horus, prince du soleil**. Si ce film fabuleux possède suffisamment de qualités et de poids historique pour s'ériger en monument incontournable, sa diffusion dans le cadre d'une rétrospective des œuvres de la Tôei qui ont standardisé (entre 1956 et 1971 au Japon) les bases du cinéma d'animation de long-métrage constitua une merveilleuse occasion, pour l'amateur comme pour le spécialiste, d'explorer le creuset où les talents de Miyazaki et de Takahata se sont forgés. Pour animer les débats, on apprécia particulièrement la présence de Yoichi Kotabe (superviseur de tous les longs-métrages estampillés Pokemon), un artiste ubiquiste (animateur, designer, décorateur) qui a accompagné les deux maîtres pendant une grande partie de leur carrière et dont certaines inventions, notamment concernant l'animation de l'eau, ont considérablement contribué à l'évolution de l'art de la « japanime ».

Pour illustrer cette invitation et cette rétrospective exceptionnelles furent projetés les films suivants : **Le Chat botté** (Tôei - 1969), **Les Joyeux pirates de l'île au trésor** (Tôei - 1971) et **Hakujaden** (Tôei - 1958, premier long-métrage d'animation nippon réalisé en couleurs, on en reparle bientôt).

D'autre part, tandis que les deux années précédentes furent l'occasion de mettre en valeur les films du studio Ghibli (programmation classique), cette fois-ci c'est l'actualité de Satoshi Kon, un réalisateur dont on n'a pas fini de parler ni d'admirer le travail, qui fut à l'honneur. Belle occasion pour enfin voir sur grand écran **Millenium Actress** et surtout **Tokyo Godfather**, sorti au mois de novembre au Japon ! Et, dans le cadre d'un éclairage sur la carrière de l'artiste furent également projetés **Memories**, **Perfect Blue** et l'OAV du **Monde de Dio 2** (**Jojo's Bizarre Adventure**). Pour commenter ces programmes, Satoshi Kon s'est livré à l'exercice de la conférence de presse publique, pendant laquelle nous avons pu apprécier la pertinence et la profondeur de ses commentaires concernant les différences entre ses films, la production japonaise et la production américaine d'animation.

Autres points forts du festival, en vrac : la diffusion de **Tamala 2010**, **Chie la petite peste**, **A Tree of Palm** et **Jours d'hiver** (long-métrage collégial franchement incohérent auquel ont participé 35 parmi les plus célèbres animateurs du monde entier).

Enfin, la rétrospective orchestrée autour de l'œuvre de Koji Yamamura, dont le court-métrage **Le Mont-Chef** a été nominé aux oscars avant de remporter le grand prix au Festival d'Annecy, fut une très agréable séance de rattrapage pour les cinéphiles ne se déplaçant pas régulièrement sur les bords du célèbre lac savoyard. Le petit festival parisien est en passe de devenir incontournable.



NEWS

• Cette année, le Festival Nouvelles Images du Japon a fait la part belle aux avant-premières. L'occasion rêvée de vous révéler, dans un ordre encore imprécis, quels vont être les gros temps forts de l'actualité japonaise en France entre 2004 et le premier semestre 2005.

Hana, prince du soleil est sorti le 4 février (allez le voir ou ça va chier !)

Kiki, la petite sorcière sort le 31 mars (voir dans ce numéro)

Hakujaden débarque en salle en avril. **Jungle Emperor Leo** devrait remettre les pendules à l'heure concernant la paternité du Roi Lion. Attendez-vous à un gros dossier en juin ou en septembre (et à un droit de réponse de Disney, le mois suivant ?), date à laquelle la sortie du film semble programmée.

Chie la petite peste, le western urbain et félin de Takahata devrait vous exploser les yeux vers la fin de l'année.

Le Chat botté et **Les Joyeux pirates de l'île au trésor**, des œuvres valant les meilleures productions Disney des années 1970, vont également bénéficier d'une petite sortie en salle.

Tamala 2010, trip bien barré à base de hip-hop et de références à **2001, l'odyssée de l'espace** (et oui, carrément), est également attendu chez nous au second semestre.

Quant à **Tokyo Godfather**, l'hommage à Ford et à Capra de Satoshi Kon, il devrait au minimum bénéficier d'une sortie salle équivalente à celle de **Cowboy Bebop le film**.

Enfin, **A Tree of Palm** et **Paprika** arriveront directement dans nos bacs au second semestre.

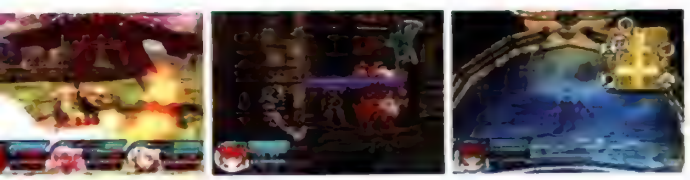
Si c'est pas des bonnes nouvelles ça ? Et encore, je vous ai pas dit que les droits de **Ghost in the Shell Innocence** (énorme fiasco au démarrage) et de **Steam Boy** venaient d'être achetés par une multinationale ayant récemment vocation à les distribuer très vite en France...

→ par Yannick DAHAN

Not so Mad...

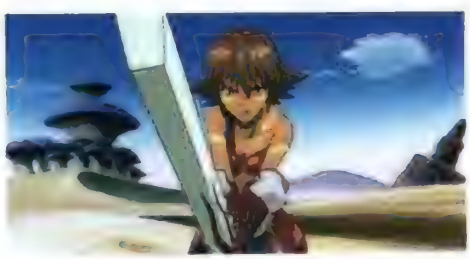
EN ATTENDANT LES POIDS LOURDS QUE SONT FINAL FANTASY ONLINE, FF X-2 ET FF CRYSTAL CHRONICLES, CE DÉBUT D'ANNÉE EST PLUTÔT MOROSE. PANORAMA RAPIDE D'UN PROJET NOVATEUR ET DE QUELQUES TITRES QUE NOUS PENSIONS MAD MAIS QUI NE L'ONT PAS VRAIMENT ÉTÉ...

Le Monde de Jack DVD/PLAYSTATION 2



Voilà une initiative originale, qui a déjà fait de nombreux émules au Japon et aux USA, et qui va de nouveau hérisser le poil de tous ceux qui n'avaient pas supporté la déclinaison de l'univers **Matrix** sur de nombreux supports, en prétextant qu'il s'agissait d'une pure opé commerciale. Le projet **.Hack**, concocté en France par Bandai et Atari, a l'ambition de révolutionner le monde de l'animation, en proposant à son tour de plonger le spectateur dans un univers extrêmement vaste, trouvant des points d'ancrage sur trois types de supports différents (série, jeu vidéo et manga, chacun explorant des facettes particulières de l'univers), avec la volonté d'interroger le rôle du spectateur/joueur et sa place dans un monde où réel et virtuel deviennent indissociables. Pour être schématique, disons que **.Hack** se situe dans un monde futuriste où un gigantesque jeu vidéo online (un MMORPG donc) intitulé **The World** permet à la population mondiale de jouer en temps réel. Le succès du jeu est d'autant plus étonnant que deux ans auparavant, un virus terrible avait éradiqué tous les systèmes informatiques existants. Certaines personnes, incapables de se déconnecter, ou d'autres, qui découvrent dans la réalité des séquelles de leurs actions vidéo-ludiques, vont alors s'interroger sur la vraie nature de **The World**. Prévus pour s'échelonner de mars à fin 2004, les divers éléments composant l'univers **.Hack** sont fondamentalement indissociables les uns des autres (en tout cas dans la même logique qu'un **Animatrix** vis-à-vis de la trilogie). Mais ça ne veut pas dire, il s'entend, qu'ils sont tous de même qualité. Si le jeu vidéo, plutôt bien réalisé (et se présentant, de façon paradoxale, comme un MMORPG offline) semble proposer une vraie profondeur en termes de gameplay, les premiers épisodes de la série animée font en revanche un peu peur. L'animation et les graphismes n'y sont pas transcendantaux, et une espèce de musique pop insupportable (avec chants !) est omniprésente sur le métrage, même pendant certains dialogues. Quant aux questions existentielles véhiculées par le sujet, elles semblent autant fascinantes dans le jeu vidéo (pensé comme une enquête sur **The World**) que totalement factices et élémentaires dans la série. Le concept a cependant le mérite d'exister – bien qu'appuyant plus lourdement que chez les Wachowski la dimension symbolique du sujet – et devrait se décliner chronologiquement comme suit.

La série animée ***.Hack//Sign*** (26 épisodes) est disponible en avant-première sur le site www.netcine.com depuis le 18 décembre. Elle sera aussi proposée en vidéo à la demande (et c'est une première !) sur le service ADSL de France Telecom et devrait être diffusée à partir d'avril sur Game One. À noter que des artistes connus ont participé à sa conception : le réalisateur Kôichi Mashimo (***Xenogears*** en 98 et ***Noir*** en 2001), Yoshiyuki Sadamoto (***Character Design*** sur ***Neon Genesis Evangelion*** et **The Wings of Honneamise**) ainsi que le scénariste Kazunori Itô (qui a travaillé sur **Mobile Police Patlabor** et **Avalon**). Le DVD volume 1 sort le 28 février et le jeu vidéo, intitulé **.Hack Infection** (première partie sur 4 prévues), devrait atterrir dans les bacs le 12 mars (accompagné d'une OAV inédite : **.Hack//Liminality**). Les DVD de la série volumes 2 à 7, les 3 autres jeux (**Mutation**, **Outbreak** et **Quarantine**), ainsi qu'un manga distribué par Panini (*.Hack//Legend of Twilight*) devraient arriver d'ici la fin de l'année. Bon courage si vous devenez accros...



Castlevania PLAYSTATION 2

Véritable icône du jeu vidéo qui aura fait passer des nuits blanches aux plus âgés d'entre nous (damned, **Super Castlevania 4** sur Super Nintendo reste encore aujourd'hui un monument !), **Castlevania** (sous-titré **Lament of Innocence** aux US) débarque enfin sur Playstation 2 après avoir été plusieurs fois relancé et abandonné (en particulier sur Dreamcast). Certes, les versions 3D du jeu qui avaient écœuré les possesseurs de N64 offrent une comparaison à l'avantage de ce nouvel opus, bien plus beau et respectueux de l'univers gothique de la saga, mais faut quand même pas déconner ! Plagiant sans trop de gêne le désormais culte **Devil May Cry**, cette version PS2 a beau proposer un gameplay intuitif et quelques beaux décors, le reste est indigne de la saga. La musique omniprésente est du niveau d'une composition de Ross Geller sur Bontempi, l'aspect RPG est réduit au minimum syndical (c'est-à-dire presque rien), les architectures se ressemblent toutes, les monstres se comptent sur les doigts d'une main et la simplicité du jeu est affligeante. Le pire dans cette bouse, c'est qu'on s'emmerde ferme après 5 minutes ! D'où le retour de la sempiternelle question : **Castlevania** peut-il vraiment se transcender en 3D ?

The Simpsons : Hit and Run PS2/GC/PC/X-BOX

Autre produit totalement Mad en apparence (et le père Moissakis ne vous dira pas le contraire), **Hit and Run** partait d'un concept monstrueux : développer un **Vice City**-like dans l'univers des ***Simpson***. Enfin, « monstrueux » pour les inconditionnels de la série, car pour ceux qui, comme moi, ne connaissent pas l'univers (je sais, la honte !), les personnages, les gags et les rares éléments narratifs apparaissent quelque peu hermétiques. En termes de design et de gameplay, reconnaissons toutefois au titre une vraie richesse graphique (en même temps, le look de la série n'est pas non plus ce qui se fait de plus complexe !) et une vraie innovation au niveau du confort de jeu. Tous les petits défauts de gameplay d'un **Vice City** (en particulier se repérer sur les cartes) sont ici corrigés. L'excellente idée d'inscrire des flèches au sol indiquant la direction de l'objectif suivant rend ainsi l'action beaucoup plus lisible. Le hic, c'est que le jeu ne propose aucun objectif valorisant à terme (comme celui de devenir un pur Tony Montana). Les missions (destructions de véhicules et courses-poursuites répétitives) sont lassantes et le fait qu'on incarne plusieurs personnages différents ne change pas grand-chose. Pis, le meilleur perso, Homer, est celui qu'on incarne au tout début ! Cela dit, vu le temps que Moissakis a passé dessus, on se dit que le respect vis-à-vis de la série est tel qu'à défaut de proposer un challenge intéressant, il offre au moins d'amusantes balades champêtres et des rencontres que les fans trouveront hilarantes.

RÉVÈLE LE DÉMON QUI EST EN TOI !

LEGACY OF KAIN
DEFIANCE

WWW.LEGACYOFKAIN.COM

L'APOTHÉOSE DE LA SÉRIE SOUL REAVER RÉUNIT POUR LA PREMIÈRE FOIS RAZIEL, LE DÉVOREUR D'ÂMES ET KAIN, LE VAMPIRE SANGUINAIRE, SON RIVAL LÉGENDAIRE ! MAIS UN SEUL DE NOS HÉROS SURVIVRA...

EXPLOREZ LE MONDE SPECTRAL

BUVEZ LE SANG POUR SURVIVRE

UTILISEZ VOS POUVOIRS DE TÉLÉKINÉSIE

ENCHAÎNEZ DES COMBOS RAVAGEURS

16+

PlayStation 2 XBOX PC CD-ROM

eidos

→ par Cédric DELELÉE

Robocop

BASIL POLEDOURIS VARESE SARABANDE

Auteur de cinq classiques absolus (**Conan**, **La Chair et le sang**, **Lonesome Dove**, **Terrain miné** et **Starship Troopers**), Poledouris se fait de plus en plus rare, préférant sa famille, le surf, le bateau et les cuites avec John Milius à l'exercice de son art. C'est regrettable et c'est donc avec d'autant plus d'énergie qu'on se jette sur la moindre miette estampillée Basil. Et en parlant de miettes, cette réédition de **Robocop** se pose là : quatre morceaux inédits, totalisant deux minutes trente ! Il s'agit en fait de la « source music » du film, soit des morceaux écrits pour les fausses pubs qui le ponctuent, du gâteau pour le musicien puisqu'il en composa des vraies au début de sa carrière. En quelques secondes, il déclame des mélodies puissantes auxquelles on accroche d'emblée, l'une d'entre elles ressemblant d'ailleurs furieusement à celle entendue dans le trailer de **Danse avec les loups** (signée Stephen Graziano), film sur lequel il avait commencé à travailler. À part ça, le score reste une date dans l'histoire de la fusion symphonique/synthés, portant haut des envolées à la fois chevaleresques et futuristes dans un déluge d'action martelée et de romantisme wagnérien. Anecdote rigolote : l'un des chefs d'orchestre, Howard Blake (compositeur de **Duellistes**), outré par la violence du film, aurait quitté les sessions d'enregistrement en jetant sa baguette au visage de Verhoeven…
L'édition d'origine comportait une erreur, avec un morceau répété deux fois, l'un étant une prise ratée avec un gros couac. Varèse a corrigé le tir… Sauf qu'ils ont choisi la prise foirée et retiré la bonne !

Medal of Honor : Rising Sun

CHRISTOPHER LENNERTZ

Après Michael Giacchino, c'est au tour de Chris Lennertz (***Saint Sinner***) de s'attaquer à un jeu de la série **Medal of Honor** et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il relève le niveau. Car, en effet, si les musiques de Giacchino, dans le genre sous-Williams, sont très bien foutues, elles ont le tort de n'être « que » des musiques de jeu vidéo, avec tous les défauts que ça implique (boucles mélodiques et premier degré vite assommants). À l'écoute de **Rising Sun**, il est évident que Lennertz a travaillé comme s'il œuvrait sur un film : les thèmes sont plus développés, les textures plus riches et les orchestrations plus fouillées. Bref, on trouve ici une flexibilité absente de chez Giacchino (dont certains thèmes sont brièvement cités). D'autre part, la musique évoque le Goldsmith de **Tora Tora Tora** et le Williams de **Midway** en termes de rythmes et d'agressivité. Les passages plus cuivrés renvoient à **The Patriot** et **JFK** et les chœurs à **Abyss**, ce qui change agréablement du côté **Indiana Jones**/**Ryan** des scores précédents. Le style est donc très référentiel, mais pourvu qu'on ait l'ivresse…
L'album, qui n'existe pour l'instant que sous forme promotionnelle, devrait être édité officiellement cette année.

(Special thanks to Chris Lennertz).

Blueberry

JEAN-JACQUES HERTZ & **FRANCOIS ROY** BMG

Logique, quand on réalise un « western-qui-n'en-est-pas-un » (à ce moment-là, tu tapes dans un autre genre, mon gars), d'y accoler une musique qui évoque tout sauf le Far West. Ou alors un tout petit peu, mais pas question d'évoquer des chevauchées mercenaires, mieux vaut lorgner vers le spaghetti, c'est plus « film de genre » et les mélodies à la Morricone, c'est facile à reproduire et plutôt vendeur. Pour le reste, puisqu'il est question de chamanisme, les mélopées indiennes sont de rigueur, et puis comme le propos se veut universel, on rajoute un peu de world music piochée un peu partout (Irlande, Inde, Afrique, Mongolie et puis une chanson cajun aussi, entonnée par Cassel et Karyo, sans oublier un « Danny Boy » beuglé par Juliette Lewis). Au final, on obtient un album « autre », parfois envoûtant, souvent gonflant, indissociable du film et assez déconcertant, qui sonne comme un mélange hasardeux entre **Geronimo** de Cooder et **All the Pretty Horses** de Lanois.

Paycheck

JOHN POWELL VARESE SARABANDE

Ayant convaincu pas mal de ses détracteurs avec l'étonnant **Mémoire dans la peau**, Powell retrouve John Woo après **Volte/face** pour ce qui est sans nul doute son meilleur travail à ce jour : un score ultra excitant, mélodique et plein d'énergie, qui sonne comme un mélange entre **Total Recall** et **Signes**. Rafales de percussions et de cuivres, cordes virevoltantes, l'action est frénétique et s'appuie sur un thème attrayant, parfois héroïque, parfois romantique. La partition étant par ailleurs blindée de motifs accrocheurs, c'est avec grand plaisir qu'on la savoure, comme une bière bien fraîche un jour de canicule. Et que les anti-Media Ventures se rassurent : cette fois, il y a VRAIMENT de l'orchestre…

Enterprise

DENNIS MCCARTHY DECCA

Compositeur régulier des séries ***Star Trek*** et du film **Generations**, McCarthy rempile sur la dernière en date et signe pour l'occasion son travail le plus attrayant. Très orientée aventure et exploration, à la limite du western score, sa musique riche en americana et en accélérations héritées des *Planètes* de Holst (enfin, de **L'Étoffe des héros** de Conti, si vous préférez) remplit son contrat avec une technique irréprochable et on n'hésitera pas à dire que c'est beaucoup moins chiant à écouter que le **Nemesis** de Goldsmith ! Dommage, cependant, que le générique ne soit pas un nouveau thème mais une pop song bien pourrie (ce qui, dans ce contexte, est une insulte aux fans). À signaler que l'enregistrement du score a eu lieu le 11 septembre, quelques heures après l'attentat du World Trade Center et que l'orchestre fait sienne cette phrase de **L'Aube rouge**, « *Puise dans ton chagrin la force de surmonter ce que tu viens de vivre.* » : leur interprétation, généralement pépère sur les séries précédentes, est ici digne des formations londoniennes.

NEWS

● L'événement de ce début d'année, c'est bien entendu l'édition par Varèse du coffret de six CD Jerry Goldsmith at 20th Century Fox. Au programme, des suites tirées de 32 scores écrits pour le studio, avec quelques inédits de taille (Les Survivants de la fin du monde, des morceaux absents du CD d'Alien, le prologue original de L'Extase et l'agonie, La Disparue…), le tout livré avec un booklet de 64 pages et tiré à 1500 exemplaires.

● Vidéo cette fois : The Passion of Christ (John Debney) le remplace Lisa Gerrard sur l'adaptation du comics Constantine. Toujours côté comics, Chris Seefelt se retrouve Jules César sur The Punisher, Graeme Revell (Daredevil) de Catwoman et Marco Beltrami (Hellboy) d'Alien vs. Predator, où Mike Reno, le fameux interprète d'Alan Silvestri.

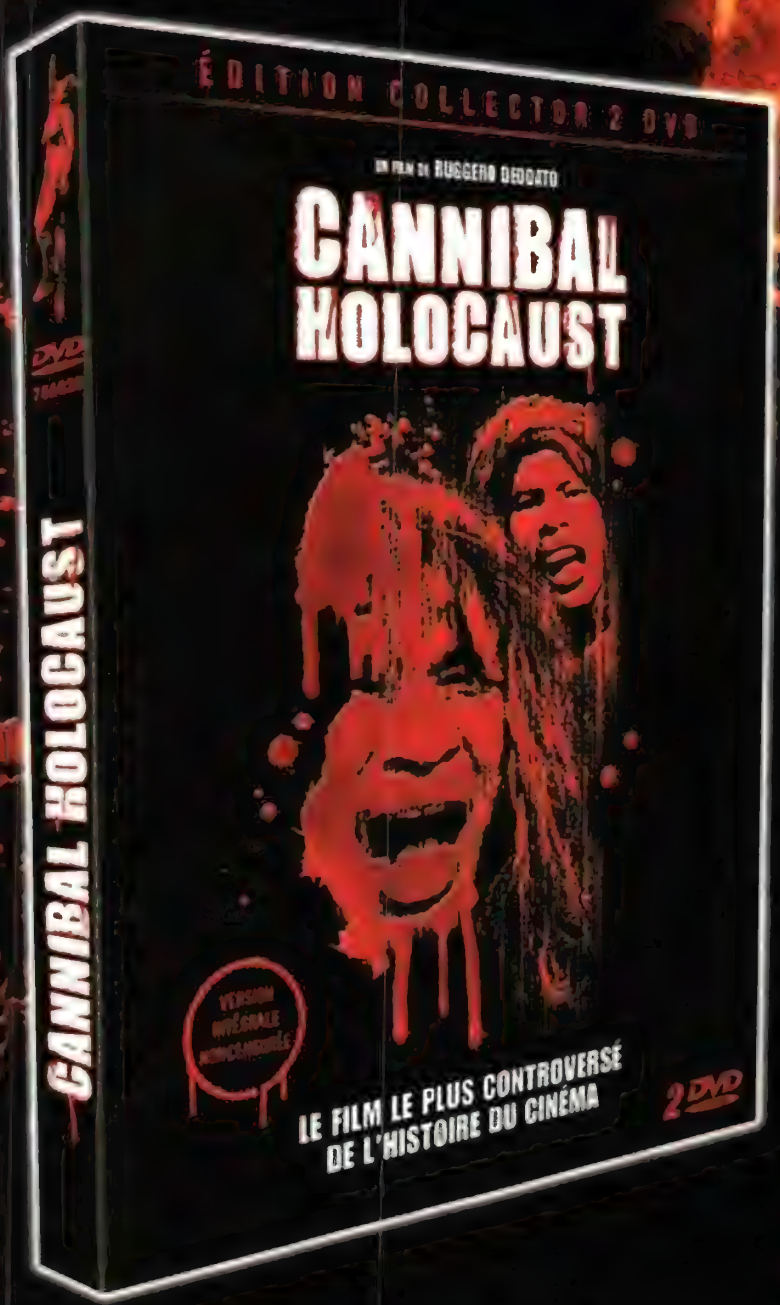
● Côté thrillers, Craig Armstrong (Bone Collector) remplace Hans Zimmer sur Collatéral de Michael Mann. John Powell remplit sur The Bourne Supremacy, James Horner rachète sur The Forgotten de Joseph Ruben et Brian Tyler (Prisonniers du temps) a été choisi pour Godsend de Nick Hamm.

● Enfin, c'est à Trevor Jones (From Hell) qu'on va (enfin) Around the World in 80 Days et L. Roach (il avait déjà travaillé avec Polski sur Dark City) laisse aux John Williams le chemin libre sur les habituels avec au programme Terminal de Spielberg, Harry Potter 3 et Star Wars Episode III.

LE FILM LE PLUS CONTROVERSÉ DE L'HISTOIRE DU CINÉMA

UN FILM DE **RUGGERO DEODATO**

CANNIBAL HOLOCAUST


ÉDITION COLLECTOR 2 DVD
UN FILM DE RUGGERO DEODATO
CANNIBAL HOLOCAUST
CANNIBAL HOLOCAUST
LE FILM LE PLUS CONTROVERSÉ DE L'HISTOIRE DU CINÉMA
2 DVD

DISQUE 1 : LE FILM

- ITALIE / 1980 / COULEUR
- LANGUES : ITALIEN DOLBY DIGITAL 5.1
  FRANÇAIS MONO
  ANGLAIS MONO
- SOUS-TITRES : FRANÇAIS
- FORMAT : 1.85 - 16/9 COMPATIBLE 4/3
- DURÉE : 92 MN

DISQUE 2 : LES BONUS

- CANNIBAL HOLOCAUST DOCUMENTARY (60 mn)
- INTERVIEW DE JULIEN SEVEON (12 mn)
- LES SCÈNES CENSURÉES
- GALERIE DE PHOTOS
- 2 BANDES ANNONCES
- CONFÉRENCE DE PRESSE DE RUGGERO DEODATO
- FILMOGRAPHIE DE RUGGERO DEODATO

DISPONIBLE EN ÉDITION COLLECTOR 2 DVD

MadMovies

FX Le chaîne préférée des cannibales

Le cinéma français dit d'art et d'essai a souvent masqué la forêt derrière lui : oui, il existe ici-bas un cinéma qui convient bien plus à nos inspirations Mad. Oubliez l'image proprette et sage du cinéma français trop volontairement véhiculée par certains et bienvenue dans la Quatrième dimension hexagonale !

En guise d'introduc

Quel comble de placer le cinéma fantastique français dans Terra Incognita, diront certains. Celui-ci n'a rien d'une terre inconnue diront d'autres. Et pourtant... Lorsque l'on se penche sur la question, il devient rapidement clair que le sujet n'est ni connu, ni médiatisé. Le plus paradoxal – d'une certaine manière, le cas n'est en fait ni unique, ni typique – c'est que si la critique française ne s'est jamais vraiment largement penchée sur le phénomène, les Anglo-Saxons ont depuis longtemps cherché à découvrir et analyser les œuvres cinématographiques françaises s'inscrivant dans le domaine bien vaste du fantastique et du cinéma de genre.

Une idée très répandue veut que la France soit à l'origine du fantastique et de la SF dans la littérature (Jules Verne) et au cinéma (Méliès...). (1) Mais il est généralement aussi convenu de dire que depuis Méliès, et à quelques très rares exceptions près, le cinéma fantastique n'existe plus vraiment en France. S'il n'a jamais connu une vivacité similaire à ce qui se passe et se passait à Hollywood, en Italie ou au Japon, le cinéma fantastique français existe pourtant bel et bien.

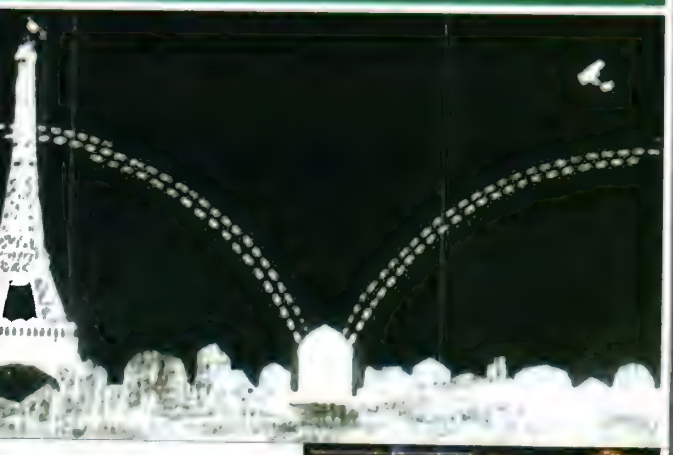
Il n'est pas question dans ce nouveau dossier Terra Incognita de revenir sur la carrière d'un génie du 7e art comme Franju, qui, question cinéma horrifique et fantastique se pose plutôt là, ni d'artisans comme Jean Rollin ou Roman Polanski sur lesquels beaucoup de choses ont été écrites. Non, il sera ici question de personnages et de films dont les noms n'ont peut-être pas autant marqué le temps de leur empreinte que les susnommés : de l'écrivain réalisateur Pierre Kast, de Jean-François Davy, de Mario Mercier, de films comme **Devil's Maniac**, de l'influence internationale d'un classique comme **Les Yeux sans visage**... Ici comme en Turquie, en Asie ou en Amérique du Sud, il reste beaucoup de metteurs en scène et de films à (re)découvrir.

Ci-dessous :
L'une des photos qui constituent le moyen-métrage La Jetée de Chris Marker, un des films de genre français les plus célèbres, qui a notamment inspiré Terry Gilliam pour L'Armée des 12 singes.

DE L'ONIRIQUE AU GORE

Le cinéma fantastique et horrifique français a su prendre tout au long de son histoire de très nombreux visages : onirique, gore, contestataire, SF... L'image que l'on a généralement de ce cinéma se résume pourtant à deux poncifs : onirique et/ou intello-artistique. Si c'est effectivement le cas pour certains auteurs (Franju, pour la touche onirique) et certains films (**L'Ange** de Patrick Bokanowski, 1978 ; **Le Viol** de Jacques Doniol-Valcroze, 1968...), le cinéma fantastique produit dans l'Hexagone ne peut pas être réduit à cette seule approche. (2) Pour aussi beau que soit **Les Yeux sans visage**, on ne peut pas pour autant nier que le film soit, en particulier pour l'époque, gore. Et question sang, l'excellent **Baby Blood** (1990) d'Alain Robak (un véritable amoureux du fantastique sous toutes ses formes) reste une preuve plutôt vivifiante des excès dont sait aussi faire preuve le cinéma horrifique hexagonal.

Le cinéma fantastique français a aussi su très largement se montrer en avance sur certaines tendances, lancer des thèmes qui ont été depuis repris ailleurs ou influencer d'autres productions étrangères. **Demain les mômes** (1975) de Jean Pourtalé, fable post-apocalyptique dans laquelle des gamins sèment la terreur, a ainsi devancé d'un an le plus connu **Les Révoltés de l'an 2000** du génial Espagnol Narciso Ibáñez Serrador. Le mythique **La Jetée** (1962) de Chris Marker a inspiré Gilliam pour faire son **Armée des 12 singes**. **Le Prix du danger** (1983), d'Yves Boisset, a abordé quatre ans avant **Running Man** l'idée d'une télé réalité où la mort serait le suprême jeu (ne vous inquiétez pas, on y arrivera bientôt !).



AUX FRONTIÈRES DU X

Le sexe et le fantastique sont depuis longtemps liés, aussi bien en littérature qu'au cinéma. Ici comme ailleurs, il n'y a pas d'exception. On trouve donc pas mal de productions françaises érotiques ou pornographiques baignant dans un univers fantastique – ou, selon l'approche que l'on peut en avoir, des films fantastiques s'adonnant à l'érotisme ou au porno. **Morgane et ses nymphes** (1971) de Bruno Gantillon, une variation du mythe arthurien, le très réputé **La Bête** (1975) de Walerian Borowczyk (dont quasiment tout l'univers se place dans un cadre fantastico-érotique), ou le **XXX Shocking** (1976) de Frédéric Lansac, qui nous offre un porno apocalyptique où la troisième guerre mondiale vient d'être déclarée, en sont quelques exemples... Petit point intéressant : plusieurs réalisateurs s'étant illustrés d'abord dans le fantastique se sont ensuite lancés dans le X comme Jean-François Davy ou Claude Mulot, qui utilise le pseudo de Frédéric Lansac pour ses pornos. Comme quoi, le lien n'est jamais définitivement rompu. Le pornographe Joe de Palmer a quant à lui fait le trajet inverse en tournant **Maîtresses du vice – Messes noires** en 1983.

ANIMATION ET COURTS

N'oublions pas – même si le thème ne sera pas poussé plus loin dans les prochains numéros – l'animation fantastique française, qui recèle de nombreux trésors tels **La Planète sauvage** (1973) et **Les Maîtres du temps** (1982) de René Laloux. Là aussi, le genre remonte très loin : on trouve dès le début du siècle des animés fantastiques tels **Fantasmagorie** (Émile Cohl, 1908), **Gulliver chez les Lilliputiens** (Albert Mourlan, 1923) et, plus proche de nous, **Une Fée... pas comme les autres** (Jean Tourane, 1956), **Aladin et la lampe merveilleuse** (Jean Image, 1969), **Chronopolis** (Piotr Kamler, 1982)...
Le monde du court – tristement considéré comme un genre à part alors qu'il n'est pourtant question ici que de films moins longs que les 90 minutes réglementaires – regorge de films rattachés au fantastique ou au cinéma de genre. Encore une fois, on ne reviendra peut-être pas en détail sur ce vaste univers. Ceux qui veulent tout de même en savoir plus se replongeront dans les Mad In France ou dans les comptes rendus du défunt Festival du Super 8 que Mad organisait dans les années 80. Quant aux téléfilms et séries télé françaises, large sujet, un ouvrage a déjà répondu à toutes les questions possibles, l'excellent *Merveilleux, fantastique et science-fiction à la télévision française* de Jacques Baudou et Jean-Jacques Schleret. Une bible pour l'amateur qui devrait vous faire découvrir de nombreuses petites perles (à quand une rediffusion du ***Mystérieux docteur Cornélius*** ?!).

EURO CONNECTION

Enfin, pour les plus récalcitrants, il convient de signaler que de nombreuses compagnies françaises ont investi dans des productions fantastiques européennes, en particulier chez nos bons amis de Cinecitta. Le classique **Le Chat à neuf queues** (1971) d'Argento, **Baba Yaga** (1973) de Corrado Farina, **Dellamorte Dellamore** (1994) de Michele Soavi et des dizaines d'autres ont été conçus grâce à la collaboration de compagnies françaises. Difficile donc d'affirmer que l'Hexagone ne tient pas une place prépondérante dans l'histoire du fantastique au cinéma !
Depuis quelques années, le cinéma fantastique, horrifique et de genre connaît une période faste en France. Après **Promenons-nous dans les bois** (une sympathique transposition du giallo en territoire gaulois), le très bon **Maléfique** et en attendant le **Blueberry** de Kounen, voici bien le moment de se replonger dans 100 ans de cinéma pop français. L'aventure ne fait que commencer...

Julien SÉVÉON

(1) Et aussi des serials au cinéma, mais ceci est une autre histoire...
(2) Et même si c'était le cas, cela ne changerait de toute manière rien au fait que ce serait du cinéma fantastique. Pas besoin de monstres pour faire exploser le surréel !

Ci-dessus :
Edith Scob, défigurée suite à un terrible accident de voiture dans Les Yeux sans visage, un pur chef-d'œuvre signé Georges Franju.

À gauche, de haut en bas : Gérard Lanvin dans Le Prix du danger d'Yves Boisset. Quatre ans plus tard, Arnold Schwarzenegger reprendra son rôle dans Running Man.

La capitale française se retrouve figée par un savant fou dans Paris qui dort, un film que René Clair réalisa en 1922.

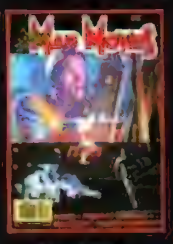
COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror**

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond / L'invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au



52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

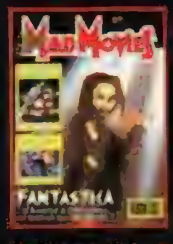
63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker**...

74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead**



87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

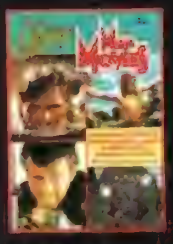
88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements / Body Melt**...

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.** ***X-Files*** / **Toy Story.**

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'été Dernier**...

112 **Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6**...



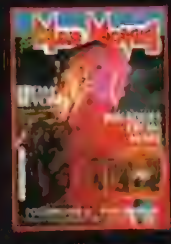
Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson

33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite** / «Le Peplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3 / Legend** / dossier «Sang pour sang gores» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? /**



cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2 / La Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du fantastique» / «**Vendredi 13**, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

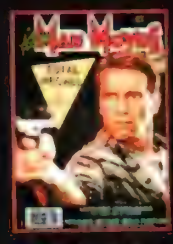
55 **Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire» : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira** / les FX d'***Evil Dead 2***...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...



65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5**...

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks*** (série)...

La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampiresa» / les FX de **Brain Dead** et ***Evil Dead 3***...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3**...

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

89 Dossier TV : Batman, RoboCop, Superman... / **Body Bags / The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

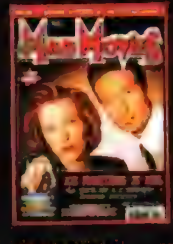
91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7** / Yoshito Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...



102 **N° SPECIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...100 pages**

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013 / Disjoncte** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le Sème Elément / Alien la Résurrection /**

113 **Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade**...

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2**...

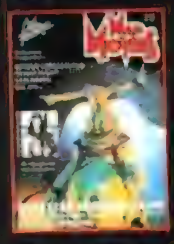
115 **Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers** / «Rétro gores»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes**...

118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend** / dossier «Slasher»...

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty /**



«Le fantastique austra liens» / int. Rick Baker...

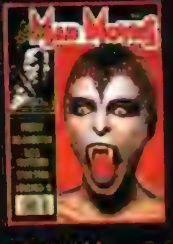
39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

49 **Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaines» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden** / int. Paul Verhoeven...



60 **Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce**...

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants**

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 5** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 **Spécial Terminator 2 / Robid Grannies / Fisher King** / int. Terry Gilliam...

83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3**

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 **Spécial Dinosaures du Monde Perdu à Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

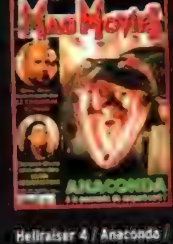
86 **Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Action Mutante**...

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld / La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / *Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes**

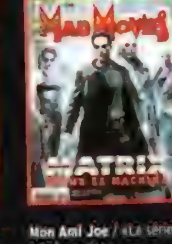


Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium***

110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn**...

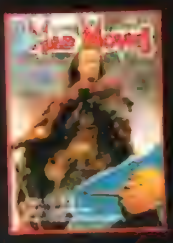


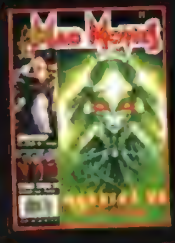
Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

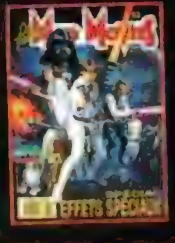
120 **La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1 / Hantise / Jim-Rob / Perfect Blue / Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens / La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de zouilles»...







123 Gérardmer 2000 / Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3*...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kai* / «Hommage à la Hammer»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «*Troma*»...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «*Yakuza*»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / Pearl Harbor

132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster Final Fantasy...

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samourais / dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier

137 Rollerball / Mons-

140 Dossier Avalon / Rollerball / Monstres & Cie / int. Dario Argento, Takashi Miike / «20 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room / «30 scènes inoubliables»

142 SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II / Int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / L'Échine du diable / Femme Fatale...

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis / «L'esprit comic-book en 30 films»

144 Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / «Nos 30 nanars assumés»

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / StmOne / Signes / Blood Feast 2 / Int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers

148 Dossier Les Deux tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma Thaïlandais / Int. carrière Sergio Solima

149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / Int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 / Hulk / The League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / Int. carrière Larry Cohen

151 Dossier Daredevil / Terminator 3 / Black Mask 2 / Willard / Cypher / Traqué / Star Trek Nemesis / Les films comic-books ratés / Int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Événements de la

154 Dossier Termiator 3 / Les effets spéciaux de Matrix Reloaded / Abimes / Narc / Les Enfants d'Abraham / Charlie's Angels 2 / Détour Mortel / The Eye / Pirates des Caraïbes / Tomb Raider 2 / Int. carrière Sergio Martino

155 Dossier Underworld / Matrix Revolutions / Hero / Identity / Les effets spéciaux de La Ligue des gentlemen extraordinaires / Skinned Deep / Monster Man / Willard / Cowboy Bebop

156 Dossier Freddy contre Jason / The Texas Chainsaw Massacre / May / Infernal Affairs / Mystic River / Bad Boys 2 / Hommage à Charles Bronson / Int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

157 Dossier Freddy contre Jason / The Texas Chainsaw Massacre / May / Infernal Affairs / Mystic River / Bad Boys 2 / Hommage à Charles Bronson / Int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier Hellboy / Dossier Kill Bill Volume 1 / Matrix Revolutions / Gothika / Zatoichi / Le Monde de Nemo / S.W.A.T. / Alien / Flesh for the Beast / Slashers / Int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne. 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,00 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
CODE POSTAL ..... VILLE .....
PAYS .....

Date d'expiration : ..... Mois/Année

Date et signature obligatoires

■ «Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case»

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143
COUVERTURE SPIDERMAN	143	COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147	148	149	150	151
152	153	154	155	156	157	158				

❑ Hors série n°1 John Carpenter

❑ Hors série n°2 Peter Jackson

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 50

La marche des revenants de l'horreur se poursuit.....
En Couleurs
La Chevauchée des Morts Vivants
Maria Kosti . Victor Petit . Sandra Mozarosky . Julie James – Mise en scène : Amando Osso
Interdit aux moins de 13 ans

LE CHEVALIER BLACK

BLACK KNIGHT. 2001. RÉAL.: GIL JUNGER. SCÉN.: DARRYL J. QUARLES, PETER GAULKE ET GERRY SWALLOW. INT.: MARTIN LAWRENCE, TOM WILKINSON, KEV.N CONWAY, MARSHA THOMASON, ISABELL MONK, VINCENT REGAN. PROD.: ARNON MILCHAN, DARRY J. QUARLES, MICHAEL GREEN, PAUL SCHIFF, FOX/REGENCY ENTERPRISES. DISTR.: UFD. USA.

À la manière de ces comiques incidemment expédiés dans le passé (pourquoi ne pas tenter dès à présent l'expérience sur les deux pénibles Lagaf' et Bigard ?), le héros se retrouve en pleine époque médiévale suite à une chute, juste à temps pour y débrouiller une intrigue de palais avant de tenter de rejoindre le XXIe siècle. On connaît le principe de ce genre de script basé sur le décalage, les anachronismes et l'anticipation historique, ici surjoué à plaisir par un Martin Lawrence reprenant pour

Le Chevalier black. Martin Lawrence à la cour d'Angleterre au XIVe siècle.

l'occasion les tics d'Eddie Murphy. Ultra-célèbre aux USA à travers ses shows télévisés, la série ***Martin*** et son album *Talkin' Shit*, Martin Lawrence creuse désormais sa place au grand écran, avec notamment **Flic de haut vol** et **Big Mamma**. Notons au passage la similitude flagrante entre l'argument de ce **Chevalier black** et **Ces Sacrées romaines** chroniqué dans le n°158, lui-même repris du « fernandélien » **François 1er**. Comme en chimie, au cinéma rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme !

LE CHEVALIER BLANC

SIGFRIDO. 1958. RÉAL.: GIACOMO GENTILOMO. SCÉN.: ANTONIO FERRIGNO, GIORGIO CONSTANTINI, GIACOMO GENTILOMO. INT.: SEBASTIAN FISCHER, ROLF TASNA, ILARIA OCCHINI, KATHARINA MAYBERG. PROD.: ANTONIO FERRIGNO, LUX FILMS. ITALIE.

Giacomo Gentilomo (disparu en 2001 et auteur des inoubliables **Maciste contre le fantôme** et **Maciste contre les hommes de pierre**) s'attaque avec une certaine bravoure au mythe des Nibelungen revisité sauce Panzani. Ne doutant de rien – et sur une musique de Richard Wagner retraficotée ! – il reprend sans vergogne le script de Théa Von Harbou datant des classiques de Fritz

Lang. Le chevalier blanc, c'est donc Siegfried à l'épée invincible, qui terrasse le dragon gardien du trésor des Nibelungen et s'en va conquérir les faveurs de la princesse Kriemhilde, comme nous le content la légende nordique et la célèbre tétralogie de Wagner. Hélas, malgré un Scope et un Eastmancolor rutilants, les moyens ne sont guère à la hauteur des intentions et l'œuvre ne surpasse guère les péplums qui se tournaient à l'époque, avec ses décors de carton-pâte et ses personnages falots évoquant davantage le mélodrame que la geste épique dont elle veut s'inspirer.

LE CHEVALIER DE LA NUIT

1953. RÉAL.: ROBERT DARÈNE. SCÉN.: JEAN ANOUILH. INT.: JEAN-CLAUDE PASCAL, JEAN SERVAIS, RENÉE SAINT-CYR, ANNETTE POIVRE, GRÉGOIRE ASLAN, LOUIS DE FUNÈS. PROD.: RENÉE SAINR-CYR, ADOLPHE OSSO, TELENET FILM. FRANCE.

Jean-Claude Pascal (à gauche) est « le chevalier de la nuit ».

Le chevalier de Segard mène la vie dure à son épouse, incapable de contrôler ses accès de colère et le mal qui sommeille en lui. Un vieillard plus ou moins alchimiste s'arrange alors pour le séparer en deux personnes bien distinctes, l'une bonne, l'autre maléfique, qui vont dès lors pouvoir s'affronter, à l'avantage du meilleur des deux, comme de juste. Un titre peu connu, imaginé par le dramaturge Jean Anouilh, se déroulant au dix-neuvième siècle et exploitant d'une façon bien particulière le thème classique de Jekyll et Hyde. Même si l'auteur privélégie l'aspect moral, poétique, voire romanesque de l'œuvre.

LE CHEVALIER DES NEIGES

1912. RÉAL. ET SCÉN.: GEORGES MÉLIÈS. INT.: GEORGES MÉLIÈS. PROD.: CHARLES PATHÉ. FRANCE.

Féérie médiévale où interviennent un magicien bienfaiteur, nommé Alcofrisbas, ainsi que le démon Belphégor, toujours prêt à acheter les âmes au prix d'un bonheur fugace dans ce bas monde. Le rôle-titre du chevalier des neiges, de son vrai nom Seigneur Gauthier, s'en vient quant à lui rechercher sa belle dans la grotte des damnés, tout près des Enfers. Il s'agit là d'un des derniers films de Georges Méliès déçu par la faillite de sa Star Film, ayant cédé aux instances de Charles Pathé pour lui faire reprendre la caméra. Il signa ainsi, outre ce titre, **Les Hallucinations du baron de Münchausen**, **Le Vitrail diabolique**, **Cendrillon ou la pantoufle mystérieuse**, le très beau **À la conquête du pôle** et enfin, son dernier film, **Le Voyage de la famille Bourrichon**.

LE CHEVALIER DU MONDE PERDU

IL GUERRIERE DEL MONDO PERDUTO. 1983. RÉAL. ET SCÉN.: DAVID WORTH INT.: ROBERT GINTY, FRED WILLIAMSON, PERSIS KHAMBATTA, DONALD PLEASENCE, HARRISON MULLER, GIULIANO ROSATI. PROD.: ROBERT BESSI, FRANK E. HILDEBRAND, ADI. DISTR.: LMD/COLINE. ITALIE

C'était l'époque de l'après **Mad Max 2**. « Pour une poignée de dollars », l'Italie raflait la mise au moyen d'affiches flamboyantes et de titres ambitieux cachant la plupart du temps la maigreur du budget et l'absence d'idées nouvelles. Parmi des **2020 Texas Gladiator**, **Les Exterminateurs de l'an 3000**, ou **Conqueror** déjà bien navrants, **Le Gladiateur du futur** fait office de parent pauvre. En ce sixième dimanche après l'Apocalypse, mes bien chers frères, c'est la misère noire (en clair, le manque d'obole n'évite pas que les troncs pètent !). La population se répartit en barbares, mutants, mystiques et vigiles surarmés à la solde d'un dictateur caricatural (Donald Pleasence, qui retrouve pour l'occasion les tics de son personnage de Blofeld dans **On ne vit que deux fois**).

Le Chevalier du monde perdu. Maigre budget, maigres idées, mais grosses motos.

Taillant la zone à bord de sa moto supersonique parlante (pour proférer souvent de grosses bêtises qu'elle répète par trois fois), le héros Robert Ginty combat les forces de l'ordre et ramène la justice. L'action non-stop tente de faire oublier le vide du sujet et la nullité des acteurs dans des décors d'usines désaffectées ou de casses de voitures. Pour que vous ne perdiez pas de temps, je vous narre le plus drôle du film (qu'est-ce qu'on se narre !). Les deux héros se cachent à un moment derrière une colonne étroite, mais écartent bêtement leurs bras, chacun muni d'une torche flamboyante. Aussi nigauds qu'eux, les mutants passent à côté et ne remarquent rien ! Ça c'est du cinoche… (M32P17).

LE CHEVALIER MYSTÈRE

1899. RÉAL. ET SCÉN.: GEORGES MÉLIÈS. PROD.: GEORGES MÉLIÈS, STAR FILM. FRANCE.

Une de ces transformations à vue dont Méliès abusait en inventant du même coup à peu près toutes les techniques de trucages. Le chevalier en question dessine une tête qui bientôt s'anime, puis fait apparaître et disparaître le corps, avant de lancer la tête sur un tableau noir qu'il efface au chiffon.

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

1953. RÉAL.: RICHARD THORPE. SCÉN.: TALBOT JENNINGS, JON LUSTIG, NOEL LANGLEY, D'APRÈS THOMAS MALORY. INT.: ROBERT TAYLOR, MEL FERRER, STANLEY BAKER, AVA GARDNER, ANNE CRAWFORD, MAUREEN SWANSON. PROD: USA.

Arthur, couronné roi, tente de rassembler sous sa bannière, après le départ des légions romaines, les seigneurs d'Angleterre très divisés. Vision hollywoodienne et ripolinée des héros du cycle breton

Les Chevaliers de la table ronde. Robert Taylor tient les affaires en mains.

où les adaptateurs insistent volontiers sur les amours contrariées de la reine Guenièvre (Ava Gardner) et du chevalier Lancelot (Robert Taylor). Mis à part une allusion à la quête du Graal et l'arrachage de l'épée Excalibur aux vertus divines, les scénaristes négligent les aspects fantastiques du sujet et notamment les pouvoirs opposés de la fée Morgane et de l'enchanteur Merlin, préférant mettre l'accent sur un visuel assez impressionnant. Les costumes flashent à mort, les armes étincellent et les batailles se succèdent dans un Technicolor flamboyant et un Cinémascope utilisé pour la première fois par MGM. La même année, la Twentieth Century Fox avait déjà produit dans ce nouveau format **La Tunique**, aussitôt suivi des **Gladiateurs**.

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

1989. RÉAL.: DENIS LLORCA. SCÉN.: DENIS LLORCA, PHILIPPE VIALÈLES. INT.: MICHEL VITOLD, ALAIN CUNY, ALAIN MACÉ, MARIA CASARÈS, MIREILLE DELCROIX, JEAN-FRANÇOIS PRÉVAND. PROD.: PIERRE BRAUNBERGER, PHILIPPE VIALÈLES, LES FILMS DU JEUDI. FRANCE.

Adaptation à la française de la même légende après celle – assez lénifiante – réalisée quinze ans plus tôt par le sieur (tellement plus légère...) Robert Bresson. Quête du Graal, amours interdites ou incestueuses, rapports de force entre les nombreux personnages alimentent ce script essayant d'aborder le maximum de péripéties imaginées au dixième siècle par Chrétien de Troyes. Mais à la magie des images, l'auteur, qui adapte là sa propre pièce, préfère les longues tirades déclamées par des acteurs très habités par leur personnage. Alain Cuny notamment, sinistre dans le rôle de Merlin, pourtant souvent traité de façon fantaisiste. D'où cet aspect théâtral, emphatique et ce montage à la lenteur savamment calculée, car en plus le cinéaste prend son temps, grisé sans doute par les 230 (deux cent-trente) minutes mises à sa disposition. Oui, c'est comme pour les chèques adressés aux impôts, la somme figure en chiffres et en lettres pour mieux mesurer l'énormité de la douloureuse.

Les Chevaliers de la table ronde. Alain Cuny (à droite) en Merlin désenchanté.

LES CHEVALIERS DES RÊVES

AUTOMAT MA PRANI. 1967. RÉAL.: JOSEPH PINKAVA. SCÉN.: JOSEPH PINKAVA, JIRI BLASEK. INT.: MILAN ZEMAN, JANA RENDLOVA, VIT WEINGARTNER, JOSEF HLINOMAZ. PROD.: JIRI KOLIN, CESKOLOVENSKY FILM, STUDIO GOTTWALDOW. DISTR.: SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE PRODUCTION. TCHÉCOSLOVAQUIE.

De la SF pour enfants grâce à la découverte d'une mystérieuse « machine à accomplir les rêves » trouvée dans une exposition. Deux garçons espiègles et aventureux vont vivre ainsi grâce à elle diverses péripéties, dont un faux départ pour la Lune et l'emprisonnement dans un château féerique où évoluent quelques créatures extraordinaires plus un squelette animé (des plus mauvaises intentions...), tout cela entrecoupé de fréquents retours à la réalité. À travers un esthétisme étudié et des couleurs flamboyantes, Pinkava signe là un conte de fées adressé aux enfants, mais qui séduit aussi bien les adultes.

LES CHEVALIERS DU DÉMON

HELLFIRE CLUB. 1960. RÉAL.: MONTY BERMAN, ROBERT S. BAKER. SCÉN.: JIMMY SANGSTER, LEON GRIFFITHS. INT.: KEITH MITCHELL, PETER ARNE, PETER CUSHING, ADRIENNE CORRI, BILL OWEN, DAVID LODGE, MILES MALESON. PROD.: RÉAL.: MONTY BERMAN, ROBERT S. BAKER, NEW WORLD PICTURES. DISTR.: FILMS FERNAND RIVERS. GB.

Les Chevaliers du démon doit beaucoup à son titre, sa belle affiche et un dossier de photos déshabillées paru dans le très rare Midi-Minuit-Fantastique n°8. Pour le reste, le public pense davantage aux romans de Paul Féval qu'aux habituelles histoires d'épouvante imaginées par le même Jimmy Sangster pour la Hammer Film. Un noble héritier trahi par son cousin revient faire valoir ses droits grâce à l'aide d'un Peter Cushing très à l'aise dans le rôle de l'avocat complice. Un sujet relativement mince, si la patte des producteurs fous, Baker et Berman (**Jack l'Éventreur**, **L'Impasse aux violences**) n'enrichissait pas le traitement du récit, avec ce cousin jouisseur membre d'une secte décadente (les fameux « Chevaliers du Démon »), ces fausses messes noires, ces festivités très « dîners du régent » et surtout une hystérique orgie finale, hélas bien édulcorée dans sa version française.

Les Chevaliers du démon. Photo de tournage.

LA CHEVAUCHÉE DES MORTS-VIVANTS

LA NOCHE DE LOS GAVIOTAS. VID.: **TEMPLIERS, LE RETOUR DES MAUDITS**, OU **HORROR**. 1975. RÉAL. ET SCÉN.: AMANDO DE OSSORIO. INT.: VICTOR PETIT, MARIA KOSTI, JULIA SALY, JOSÉ ANTONIO CALVO, JULIE JAMES, SANDRA MOZARONSKY. PROD.: JOSÉ ANGEL SANTOS, PROFILMES FILMS. ESPAGNE.

1 mort-vivant + 1 cheval = La Chevauchée des morts-vivants !

Ce titre espagnol conclut l'infernale tétralogie des **Templiers morts-vivants** imaginée par le cinéaste Amando de Ossorio (après **La Révolte des morts-vivants**, **Le Retour des morts-vivants** et **Le Monde des morts-vivants**). Ici, un petit village côtier vit au rythme de la malédiction des Templiers, qui contraignent ses habitants à leur sacrifier une fois par an sept jeunes filles. Un médecin, nouveau venu sur la région, va les libérer de ce rite ancestral. Ossorio va à l'essentiel et, conscient de la légéreté du script, cherche l'effet avant tout en livrant, pour le moins, de superbes images. Ce sont tour à tour la procession languissante des femmes du village livrant leur offrande de chair, les tombeaux s'ouvrant sous la pression de mains décharnées, le tourbillon plaintif des mouettes dans la nuit, dont on nous dit qu'elles représentent l'âme des jeunes filles sacrifiées ainsi depuis des siècles, et surtout la traditionnelle « chevauchée des morts-vivants » dans un ralenti artistique déjà utilisé dans les films précédents. C'est assez dire si l'on rit de confiance lorsque Ossorio nous ressert la scène des héros s'échappant sur les chevaux des Templiers qui détalent... eh oui, toujours au ralenti. (M53P51).

LES CHEVAUX DE FEU

TENI ZABYTYKH PREDHOV. 1966. RÉAL.: SERGUEI PARADJANOV. SCÉN.: SERGUEI PARADJANOV, IVAN TEHENDEL, D'APRÈS MIKLHAIL KOTZUBINSKY. INT.: IVAN MIKOLAITCHOUK, SPARTAK BAGACHVILI, NICOLAI GRINKO, TATIANA BESTAEVA, LARISSA KADOTCHNIKOVA. PROD.: STUDIO ALEXANDRE DOVJENKO. URSS

Relecture baroque du thème de Roméo et Juliette, situé cette fois dans les Carpathes, terre de légendes et de rites ancestraux. Les amours contrariées d'Ivan et de Marichka, issus de familles ennemies, vont s'épanouir dans l'au-delà après la

Les Chevaux de feu. Roméo et Juliette le couple le plus glamour de toute l'histoire... Vraiment ?

mort du jeune couple. On évoque les saints pour assurer sa descendance, un sorcier commande aux éléments, le fantôme de la femme entraîne dans la mort son amant désespéré, l'action se scinde en segments dûment chapitrés (une idée reprise dans le **Sayat Nova, couleur de la grenade** du même cinéaste)... Le fantastique vient ici renforcer une dramaturgie bien emphatique, tandis que la caméra accélère le mouvement et trouve des angles compliqués inhabituels dans le cinéma soviétique. Paradjanov aimait d'ailleurs se qualifier lui-même de « poète maudit et incompris ».

CHEVULI

(THE FLOWERING TREE). 1992. RÉAL ET SCÉN.: GIRISH KARNAD. INT.: SONALI KULKARNI, GARGI YAKKUNDI, PRASHANT RAO, GEETANJALI KIRLOSKAR, B. JAYASSHRI, GIRISH KARNAD. PROD.: GIRISH KARNAD. INDES.

Conte philosophique venu des Indes, dans lequel une jeune fille se métamorphose en plante lorsqu'on l'asperge, pour reprendre sa forme initiale à la seconde giclée. Cela pourrait paraître drôle, voire même trivial a priori, mais il faut y voir là une métaphore sur la nature féminine, créatrice de toute chose en ce bas monde. Le réalisateur allie dans le civil les talents de mathématicien, de cinéaste, de scénariste et de comédien, et son œuvre inspira un respect prudent au treizième Festival du Film Fantastique de Bruxelles, en mars 1995.

CHI L'HA VISTA MORIRE ?

(THE CHILD). 1972. RÉAL.: ALDO LADO. SCÉN.: MASSIMO D'AVACK, FRANCESCO BARILLI. INT.: GEORGES LAZENBY, ADOLFO CELI, ANITA STRINDBERG, PETER CHATEL, JOSE QUAGLIO, PIERO VIDA, DOMINIQUE BOSCHERO, NICOLETTA ELMI. PROD.: DORIA G. FILM, GEISSLER. ITALIE/ESPAGNE.

Aldo Lado, l'auteur du puissant **La Bête tue de sang froid**, dirige en pleine vague de giallo ce titre inédit et méconnu signifiant tout simplement « Qui l'a vue mourir ». Un tueur mystérieux (en fait, une tueuse) y étrangle des petites filles rousses sur le ton d'une vieille comptine, cela à une certaine date anniversaire. George Lazenby, ex-007 d'**Au service secret de sa Majesté**, interprète le héros, père de la seconde fillette assassinée, menant l'enquête à travers divers milieux interlopes, dont un réseau pédophile, avant d'aboutir à une terrible vérité. Avec la petite et talentueuse Nicoletta Elmi, spécialiste des rôles troubles : **Émilie, l'enfant des ténèbres**, **Le Baron vampire** (celui de Bava), **La Baie sanglante**, et que l'on découvrit même dans la peau de l'héritière du fameux savant fou dans **Chair pour Frankenstein**.

CHICKEN PARK

1993. RÉAL.: JERRY CALA. SCÉN.: GINO CAPONE, GALLLIANO JUSO. INT.: JERRY CALA, ROSSY DE PALMA, DEMETRA HAMPTON, ALESSIA MARCUZZI, LAWRENCE STEVEN MEYERS, PAOLO PAOLONI. PROD.: METROFILM. ITALIE.

Jerry Cala tente là une parodie bouffonne du célèbre **Jurassic Park** tout en se réservant le rôle principal. Un chercheur se livre au clonage effréné de poulets, dont certains grandissent de façon démesurée, jusqu'à atteindre la taille de quasi-dinosaures. Pendant ce temps, son financier tâche de profiter de la formule car, affligé d'une petite taille mais amoureux d'une géante, il ne peut guère lui prouver son énorme affection. C'est dire si le sujet délire bien, d'autant que certains gags utilisent des personnages comme Dracula, l'Homme invisible, ou Edward aux mains d'argent. Peine perdue néanmoins, car les cinéphiles se demandent déjà sur Internet s'il ne s'agirait pas du pire film de SF jamais tourné ! Projeté au marché de Cannes, en 1994, le titre n'avait guère séduit les distributeurs, ni le public, ni même un seul responsable de festival. C'est un signe, ça !

CHICKEN RUN

2000. RÉAL.: PETER LORD, NICK PARK. SCÉN.: CAREY KIRKPATRICK, PETER LORD, NICK PARK. VOIX : MEL GIBSON, MIRANDA RICHARDSON, TONY HAYGARTH. PROD.: AARDMAN, DREAMWORKS PICTURES. DISTR.: PATHÉ DISTRIBUTION. USA.

Belle prouesse des studios Aardman qui, après les facéties de **Wallace & Gromit**, multiplient les personnages dans ce mélange parfait de **La Grande évasion**, d'**Indiana Jones**, et aussi de *La Ferme des animaux* du génial George Orwell. Prisonniers d'un poulailler concentrationnaire, les naïfs gallinacés parviendront-ils à échapper à la machine infernale destinée à les transformer en pâtés à la viande (frayeur : c'est justement Pathé qui distribue le film !), aidés en cela par un fier coq de passage, héros auto-proclamé, vantard invétéré, mais, bien sûr, américain ? La réponse est oui, comme de juste, après une série de gesticulations frénétiques du croupion et de nombreux gags pas toujours géniaux. À réserver de préférence aux amateurs de technique visuelle et de virtuosité « pâte-à-modelesque ». Quant à ceux qui se demandent où peut bien se nicher le fantastique là-dedans, j'ai la réplique imparable : si, si, regardez bien, les poules ont des dents !

LE CHIEN DES BASKERVILLE

THE HOUND OF BASKERVILLE. 1939. RÉAL.: SIDNEY LANDFIELD. SCÉN.: ERNEST PASCAL, D'APRÈS ARTHUR CONAN DOYLE. INT.: BASIL RATHBONE, NIGEL BRUCE, RICHARD GREENE, WENDY BARRIE, LIONEL ATWILL, JOHN CARRADINE. PROD.: DARRYL F. ZANUCK, TWENTIETH CENTURY FOX. USA.

Basil Rathbone et Nigel Bruce à la poursuite du Chien des Baskerville.

Huitième adaptation connue du roman de Conan Doyle (publié en 1902), qui en comptera pas loin d'une vingtaine. Cette version représente pourtant un événement dans la mesure où Basil Rathbone endosse pour la première fois le costume de Sherlock Holmes, rôle qu'il tiendra à treize reprises après la sortie de ce titre au succès considérable. Dans un vaste décor de studio reproduisant la lande de Dartmoor, le détective tente de sauver l'un des derniers Baskerville des griffes d'un chien fantômatique, dont Conan Doyle lui-même dresse un tableau saisissant : *« Du feu s'échappait de sa gueule, ses yeux jetaient de la braise, ses pattes s'enveloppaient de traînées de flammes. »* ! Malgré sa conclusion rationnelle (trahissant au passage le texte original), cette aventure se visionne comme un film d'épouvante de l'époque, d'autant que le public y retrouve, outre les principaux rôles, les spécialistes Lionel Atwill (futur Moriarty sur la série) et l'incontournable John Carradine, ici sous les traits d'un valet zélé et flegmatique.

LE CHIEN DES BASKERVILLE

HOUND OF THE BASKERVILLES. 1959. RÉAL.: TERENCE FISHER. SCÉN.: PETER BRYAN, D'APRÈS ARTHUR CONAN DOYLE. INT.: PETER CUSHING, CHRISTOPHER LEE, MARLA LANDI, MILES MALLESON, ANDRE MORELL, FRANCIS DE WOLF. PROD. ANTHONY NELSON-KEYS, HAMMER FILM. GB.

Autre adaptation du roman, et mêmes libertés par rapport au texte original (absence de Lestrade, femme de Stapleton devenue sa fille, etc.). L'excellence de l'interprétation l'emporte cependant avec un Peter Cushing en Sherlock Holmes racé et imperturbable, Christopher Lee retrouvant l'élégance aristocratique qui fit de lui un magistral Dracula et André Morell en Watson rompant avec le caractère un peu bonhomme et facétieux de ses prédécesseurs Nigel Bruce (partenaire de Basil

Peter Cushing et André Morell recherchent le même chien, mais 20 ans plus tard !

Rathbone) et surtout Howard Marion Crawford (série de 39 épisodes en noir et blanc tournée en 1954/55, avec Ronald Howard dans le rôle-titre). Jack Asher compose des images surprenantes, mêlant avec bonheur le bleu, l'ocre, le rouge et le vert dans les décors, tantôt de studio, tantôt naturels, de Bernard Robinson, autre technicien attitré du maître de l'épouvante Terence Fisher. Sous sa direction, Christopher Lee incarnera à son tour le détective dans **Sherlock Holmes et le collier de la mort**, quant à Peter Cushing, il reprendra deux fois le rôle : dans une série anglaise de seize épisodes (avec une nouvelle version du *Chien des Baskerville*) et enfin dans **Masks of Death**, son avant-dernier film. (M27P.26).

LE CHIEN QUI A VU DIEU

1970. RÉAL.: PAUL PAVIOT. SCÉN.: DENISE LEMARESQUIER, D'APRÈS LA NOUVELLE DE DINO BUZZATI. INT.: JEAN BOUISE, JEAN-CLAUDE CHARNAY, PAUL FRANKEUR, YVES BARSACQ, ISABELLE SADOYAN, MAX AMYL, ARMAND MEFFRE. PROD.: ORTF. FRANCE.

Dans un village italien, la ferveur chrétienne s'étiole peu à peu. Un mourant rédige un testament obligeant son héritier à distribuer chaque jour du pain gratuit aux pauvres de la région. Parmi eux, un chien emporte une part dans sa gueule, destinée à un vieil ermite connu pour avoir rencontré Dieu. Après la mort du saint homme, l'animal reste au village, comme s'il voulait juger ses habitants, qui bientôt retournent à l'église dans la crainte de ce « chien qui a vu Dieu » ! Paul Paviot s'était autrefois spécialisé dans la parodie de genre, avec entre autres, un assez prétentieux **Torticola contre Frankensberg**, où Michel Piccoli (eh oui !) interprétait le rôle d'un monstre de Frankenstein grand amateur de Freud ! Il signe ici, pour ce que l'on appelait à l'époque « la deuxième chaîne », cette adaptation fidèle du court texte homonyme de Dino Buzzati, l'auteur du célèbre *Désert des Tartares*.

Le Chien qui a vu Dieu... en revient assoiffé !

LES CHIENS

1978. RÉAL.: ALAIN JESSUA. SCÉN.: ANDRÉ RUELLAN, ALAIN JESSUA. INT.: GÉRARD DEPARDIEU, VICTOR LANNOUX, NICOLE CALFAN, ANNA GAYLOR, PIERRE VERNIER, GÉRARD SÉTY, FANNY ARDANT. PROD.: A.J. FILMS/AMS PROD/LES FILMS DE LA DROUETTE/PACIFIC FILMS. DISTR.: GEF/CCFC. FRANCE.

Jessua explore sans relâche des thèmes sociaux qu'il fait doucement glisser vers le fantastique : **Paradis pour tous**, **Les Couleurs du Diable**, **Traitement de choc**... et l'on oubliera par pure charité chrétienne son besogneux **Frankenstein 90**. Avec son complice André Ruellan (*), il traite de la sécurité dans les villes nouvelles et, bien avant la mode, de la montée d'une auto-défense virant bientôt à la véritable psychose. Ici, chaque habitant se procure un chien dressé pour tuer un éventuel agresseur et le moindre voisin devient peu à peu l'ennemi dans ce climat tendu, sous l'œil vigilant d'un Depardieu maître de chenil et facho notoire. « *Il n'y a pas de chiens méchants, il n'y a que de mauvais maîtres.* » nous dit-il, bien que le final voit les citoyens devenir de véritables « hommes-chiens », préfigurant une déshumanisation inéluctable. Une bien belle démonstration de la violence urbaine pour un film resté hélas trop méconnu.

Les Chiens. Nicole Kalfan et Gérard Depardieu le « Maître-chien ».

(*) Venu de la médecine, d'où le rôle principal de Lannoux en docteur de banlieue, André Ruellan publia chez Fleuve Noir de brillants récits de SF et de fantastique sous le pseudo de Kurt Steiner. Il obtint le Prix de l'Humour Noir pour son *Manuel du savoir-mourir* paru en 1963.

LA CHIESA

VID.: **SANCTUAIRE**. 1989. RÉAL.: MICHELE SOAVI. SCÉN.: DARIO ARGENTO, MICHELE SOAVI, FRANCO FERRINI. INT.: TOMAS ARANA. INT.: BARBARA CUPISTI, FEODOR CHALIAPIN, ASIA ARGENTO, ANTONELLA VITALE. PROD.: DARIO ARGENTO, A.D.C. FILMS/CECCHI GROUP/TIGER CINEMATOGRAPHIA/RETEITALIA. ITALIE.

Michele Soavi fréquente quelques tournages en tant qu'interprète, assiste deux ou trois cinéastes comme D'Amato et Argento, avant d'aborder une carrière de réalisateur vouée au fantastique. **Bloody Bird** avait surpris par une relecture assez exemplaire du giallo, **Dellamorte Dellamore** séduit par son surréalisme morbide, mais dans l'intervalle, l'auteur signe deux titres plus conventionnels, **La Secte** et ce **Sanctuaire** jamais sortis, ni l'un ni l'autre, sur nos écrans. Une cathédrale bâtie sur un charnier de victimes des chevaliers teutons emprisonne un groupe de touristes, tandis que les forces du mal prennent peu à peu possession des personnages. Bien que d'une richesse visuelle et d'une maîtrise technique indéniables, **La Chiesa** rapporte le thème des **Démons** de Lamberto Bava à l'univers baroque du **Nom de la rose** (avec, comme autre point commun, le faciès étonnant de l'acteur Feodor Chaliapin). C'est assez dire si l'originalité n'est pas au rendez-vous, sauf en ce qui concerne l'obsédante et répétitive musique de Philip Glass, la vraie révélation de ce produit de pure commande. À l'occasion, écoutez son *In the Upper Room* magistralement chorégraphié par Twyla Tharp. (M63P.44).

THE CHILD

OU **KILL AND GO HIDE**, OU **ZOMBIE CHILD**. 1977. RÉAL.: ROBERT VOSKANIAN. SCÉN.: RALPH LUCAS. INT.: LAUREL BARNETT, FRANK JANSON, ROSALIE COLE, RUTH BALLAN, RICHARD HANNERS. PROD.: ROBERT DADASHIAN, VALIANT INTERNATIONAL. USA.

Le sujet aborde le thème de l'enfance vénéneuse, maintes fois porté à l'écran. La petite Rosalie Cole développe en effet des pouvoirs surnaturels qui lui permettent notamment de réveiller les morts du cimetière tout proche. Elle s'ingénie par ce moyen à venger le meurtre de sa mère, avant de succomber elle-même lors d'une sanglante conclusion. L'auteur, apparemment très marqué par **Carrie** et **La Nuit des morts-vivants**, en fait des tonnes, mais obtient hélas de risibles résultats, bien appuyés par une musique à la limite de l'audible. Un « one-shot » assez grave de la part de Robert Voskanian qui, sans doute déçu du résultat, décida de ne plus tourner le moindre film.

Rendez-vous avec la

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Le fameux démon du titre original.

Le docteur Julian Karswell (Nial MacGinnis), un sorcier un peu trop sûr de lui...

John Holden (Dana Andrews) en train d'hypnotiser Rand Hobart (Brian Wilde), un ancien adepte des théories de Karswell.

Holden cherche à déchiffrer le papyrus magique, source de tous ses ennuis.

RÉSUMÉ
Le savant américain John Holden (Dana Andrews) débarque à Londres pour assister à un congrès de parapsychologie et se retrouve à enquêter sur la mort violente d'un collègue, le professeur Harrington, qui dénonçait les pratiques démonologiques du docteur Julian Karswell (Nial MacGinnis). Aidé par Joanna (Peggy Cummins), la nièce du défunt, Holden rend visite à Karswell, qui lui apprend que Harrington avait provoqué le réveil de forces occultes incontrôlables. Karswell semble lui-même en savoir plus qu'il n'en dit et être le réceptacle de pouvoirs terribles...

Le dernier chef-d'œuvre de Jacques Tourneur ressort sur nos écrans dans une superbe copie neuve et inédite en salles. L'occasion de redécouvrir ce classique immortel qui tétanisa d'effroi plusieurs générations de spectateurs.

À l'heure où le Festival de Gérardmer programme en boucle des films fantastiques de moins en moins fantastiques et où les « petit doigt en l'air » du prêt-à-penser culturel portent aux nues des endives filmiques sensées représenter le genre, il est salvateur de se replonger dans les charmes vénéneux d'un classique comme **Rendez-vous avec la peur** et de comprendre du même coup la valeur d'un cinéma fantastique dont le caractère suggestif ne relève pas d'une attitude poseuse dissimulant mal une certaine impuissance créatrice. « *Le choix d'un style elliptique, le parti pris de suggérer l'horreur, ça c'est vraiment un apport personnel et je suis persuadé qu'il s'agit de la seule formule valable.* » Cette déclaration du grand Jacques Tourneur, outre le fait qu'elle montre que le réalisateur avait une conscience aiguë de ce qu'il savait faire, a l'avantage de souligner que la suggestion est dans son œuvre une qualité stylistique et qu'elle découle donc directement de ce qu'il est. Pour résumer, c'est un véritable choix de mise en scène et non une affèterie destinée à balancer dans la gueule du spectateur une pancarte énorme « attention, film intelligent ! ».

BÊTE DE FOIRE

Tourneur n'était ni un militant, ni une tête de mule. C'était avant tout un artisan qui s'était fixé une règle simple : « *Faire le maximum avec ce que l'on me donnait.* ». Aussi, sur **Rendez-vous avec la peur**, il s'est retrouvé pris au milieu d'un conflit d'ego et d'intérêts qui a manqué à plusieurs reprises de faire capoter le projet. Le scénariste Charles Bennett (**Les 39 marches**) avait rédigé un script tiré d'une nouvelle de l'écrivain Montague R. James dans le but de le réaliser. Il signa un peu trop promptement un contrat avec le producteur Hal Chester et ce dernier se dépêcha de monter l'affaire avec la Columbia, enleva le scénario à Bennett et le remania. Tourneur, soutenu par Bennett et l'acteur Dana Andrews (**Laura**, **La 5e victime**), est alors choisi comme réalisateur. Il faudra attendre la mise en boîte du film pour que Chester refasse parler de lui. En effet, dès la fin du tournage, le producteur exécutif et coscénariste s'emploiera à ruiner les efforts de Tourneur. Ainsi, une poursuite en voitures inutile sera rajoutée et le démon, que Tourneur ne souhaitait dévoiler qu'à la toute fin du film lors d'un plan d'à peine une seconde, apparaîtra en train de tuer Harrington dès l'ouverture, atténuant donc la charge subjective et ambiguë qui nourrit tout le métrage. En plus de cela, contrairement à la volonté de Tourneur, qui voulait un monstre animé image par image, la production imposera un comédien dans un costume. Même si quinze ans plus tôt, Tourneur avait explosé le box-office avec un petit film d'horreur (**La Féline**) qui ne montrait pratiquement jamais sa créature, la Columbia ne voulut rien savoir : il fallait montrer la bête au public pour ne pas le laisser mariner trop longtemps dans l'angoisse et le doute. D'ailleurs, l'apparition finale du démon est beaucoup plus proche de ce que souhaitait le réalisateur et les héros eux-mêmes ne sont pas vraiment certains de ce qu'ils ont vu quand le mot fin apparaît sur l'écran. Pourtant, ces luttes intestines n'auront pas empêché le projet de Tourneur de se concrétiser.

AU CŒUR DES TÉNÈBRES

Le réalisateur de **Vaudou** est finalement au-dessus de tout ça. Possédé par son sujet, il se passionne pour le spiritisme, rencontre des médiums et consulte une gamme importante d'ouvrages sur la démonologie. Tourneur était intimement persuadé de l'existence des forces occultes et prenait tout ce qui s'y rapportait très au sérieux. Son but était de gagner le spectateur à sa cause et pour cela il lui fallait donc, comme il l'avait déjà fait par le passé sur ses films d'horreur, un « éclaireur », un personnage

Ci-contre :
Joanna Harrington (Peggy Cummins) sous le regard menaçant de Karswell.

peur

principal cartésien et sceptique jusqu'à l'obsession. **Rendez-vous avec la peur** ne raconte rien d'autre que l'acceptation des ténèbres par un esprit fort. Holden est buté comme un âne et totalement réfif à toute forme de surnaturel. Entre sa première rencontre avec Karswell, où le sorcier lui apprendra qu'il ne lui reste que trois jours à vivre, et sa déclaration finale (« *Peut-être vaut-il mieux ne pas savoir.* »), le sceptique aura appris, non pas à mettre à jour la crédulité de ses semblables comme il le souhaitait au départ, mais à accepter l'existence de puissances qui le dépassent et à ne pas chercher à tout prix à les expliquer. Il devra désormais vivre avec ça. Chez Tourneur, aucun protagoniste ne peut prétendre récuser les ténèbres ni même frayer avec. Le machiavélique Karswell sera très vite dépassé par les événements et s'avèrera être lui aussi, comme tous les autres personnages, un homme dominé par la peur. Le spectateur l'apprend dès la scène magnifique du goûter avec les enfants, où Karswell, déguisé en clown, déclenche une tempête afin d'impressionner Holden. Mais les forces qu'il a réveillées échappent à son contrôle et le sorcier avoue sa méprise (« *Désolé. J'ai fait une erreur de calcul.* »). Ainsi, le grand méchant de l'histoire apparaît très vite comme une marionnette et du même coup, le film entier prend les allures d'un théâtre d'ombres inquiétant où s'agitent désespérément des silhouettes impuissantes et ridicules, dominées et manipulées par une force invisible. Là était toute la force du dessein de Tourneur et l'on comprend mieux combien la bêtise des producteurs a pu atténuer l'impact sensitif de cette vision.

LE MAÎTRE DES EFFETS

Un théâtre d'ombres donc, où, comme d'habitude chez Tourneur, la naissance de la peur est étroitement liée à une ambiance visuelle générée par des éclairages savamment diffusés. On a entendu les pires âneries sur l'art de la suggestion chez Tourneur : encore tout récemment, dans les bonus d'une édition DVD de **La Féline**, un critique aveugle rapprochait le cinéma de Tourneur de celui de Marguerite Duras (!!!) sous le simple prétexte qu'il est dénué d'effets, alors même que les films du réalisateur franco-américain, s'ils sont effectivement les dignes représentants d'un fantastique très suggestif, n'en sont pas moins bourrés d'effets. À ce titre, **Rendez-vous avec la peur** est un cas d'école, utilisant constamment jeux de lumière, changements de focale et cadrages étranges afin de traduire le sentiment d'épouvante. Tourneur et son chef opérateur Ted Scaife (**12 salopards**) n'hésitent pas ainsi à raccourcir la focale quand un élément étrange rentre dans le champ ou à écraser les personnages sous des zones d'ombre menaçantes. Les protagonistes du film passent leur temps à fuir l'obscurité qui déforme (ou révèle ?) la réalité. Quand il s'introduit de nuit chez Karswell, Holden est confronté à ce qui semble être une panthère et la scène se transforme très vite en un duel effrayant où le scientifique affronte à coups d'épée un monstre maléfique. Survient Karswell qui allume la lumière : les ténèbres se dissipent, l'épée n'est plus qu'un tisonnier et la panthère, un vulgaire chat. De même, durant la séquence de spiritisme, Holden interrompt brutalement la communication avec les morts en rétablissant la lumière, au risque de mettre en danger le médium. De la scène où la caméra suit le papyrus démoniaque emporté par un vent venu d'ailleurs à celle où Holden traverse le parc et ressent littéralement la présence du Mal, la caméra n'arrête pas de jouer avec le spectateur et d'étaler l'éventail de ses artifices. Aujourd'hui encore, **Rendez-vous avec la peur** atteint son but (faire peur) sans aucun problème pour une simple et bonne raison : son maître d'œuvre était un cinéaste au sens plein du terme, un artiste capable de tirer le maximum d'un sujet somme toute assez banal. Il aimait d'ailleurs à rappeler, avec la modestie qui était la sienne, qu'il avait à Hollywood une réputation de bricoleur efficace et que les exécutifs disaient souvent à son sujet : « *Vous avez un mauvais script ? Donnez-le à Tourneur, il se débrouillera.* ».

Arnaud BORDAS

CURSE OF THE DEMON. USA. 1957. RÉAL.: JACQUES TOURNEUR. SCÉN.: CHARLES BENNETT ET HAL E. CHESTER, D'APRÈS LA NOUVELLE DE M.R. JAMES. DIR. PHOT.: TED SCAIFE. MUS.: CLIFTON PARKER. PROD.: FRANCK BEVIS POUR COLUMBIA PICTURES ET SABRE FILM PRODUCTION. INT.: DANA ANDREWS, PEGGY CUMMINS, NIALL MACGINNIS, MAURICE DENHAM, ATHENE SEYLER, LIAM REDMOND... DUR.: 1H35. RE-SORTIE LE 31 MARS 2004.

Ci-dessus :
Holden débarque chez les Hobart, une famille de paysans superstitieux qui va mettre à jour la malédiction dont le scientifique est victime.

VERSION INTÉGRALE

Cette version dite intégrale, diffusée en fait à la télé depuis une quinzaine d'années (notamment dans les émissions de Jean-Pierre Dionnet et de Patrick Brion), comporte des scènes supplémentaires par rapport à celle distribuée à l'époque aux États-Unis et en France. Le plus souvent, les coupes atténuaient la noirceur du film et le côté inquiétant de certains personnages, comme cette phrase évacuée du commentaire en voix-off au début du film : « *La sorcellerie, les cultes sataniques ont survécu et existent encore.* ». La scène où Holden rend visite à la famille du possédé Hobart et celle où le médium prend la voix d'une petite fille morte avaient également été supprimées. Lors de la séquence d'hypnose, une phrase prononcée par Hobart et évoquant « le plaisir du péché » avait disparu de la même manière. Pour connaître le nombre exact de scènes coupées et leur durée, n'hésitez pas à consulter sur Internet cette excellente adresse :
http://www.dvdangle.com/reviews/review.php?Id=2741

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Rech. en VHS ou DVD : **New-York ne répond plus**, **Capricorne One**, **Monster Squad**, **Épouvante sur New-York** (New-York à la plage, New-York à la montagne, New-York au Tibet…) *(Eh c'est moi qui fait les vannes ici !)* ainsi que des sérials (The Secret - Code - Captain - Vidéo - The Aventures of Captain Marvel…) en VOST ou VF. Pujula Pierre, 3 rue d'Oran, 66200 Elne.

■ Rech. tout sur les vampires et les chauves-souris *(on en a buté une dans la cave de la rédaction l'autre jour, on te la garde au chaud OK ?)* ainsi que la poupée « Living Dead Dolls » Lilith de la série 3 dans son emballage d'origine. Bessay Katia, 9 square de l'Esterel, 78310 Maurepas.

■ Rech. toutes VHS **Godzilla** (bonne copie ou original), sauf **Godzilla 54** (noir & blanc) **Godzilla vs Mothra** et **Godzilla vs Hedora**. Échange possible contre : **Infantry of Doom** et **Scrapbook** (Uncut Movies), **Les Envahisseurs de l'espace** (Inoshiro Honda). Faire offre à Andres Nicolas, 15A rue du Rhin, 68620 Bitschwiller-lès-Thann. Tél. : 06 22 63 79 58.

■ Vds n° 0, 1, 3, 4 de la revue HK Orient Extrême Cinéma + films de guerre en VHS : **Croix de fer**, **Les Centurions**, **L'Invasion secrète**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Vds K7 originales **L'Esprit de la mort**, **Les Nuits de Dracula** et **L'Horrible Dr Orloff** (Jess Franco), **Histoires d'outre-tombe**, **Le Caveau de la terreur**, **Les Seigneurs de la route** (Paul Bartel), **La Louve sanguinaire** et série B polar Italie. Prix sympa, échange possible. Liste contre enveloppe timbrée. Olivier Galanti, 60 rue Tronchet 69006 Lyon.

■ Vds ou échange VHS et DVD horreur, fantastique, comédie et autre. Ex, DVD : **La Légende de la momie 2**, **Listen**, **Octopus**. VHS : **Gremlins 1** et **2**, **Big Mamma**, **Hook**, **La Planète des singes**, **Le Retour de la momie** et beaucoup d'autres. Liste contre 1 timbre. Lefèvre Julien au 03 22 84 89 54 après 18 h 30.

■ Vds VHS enregistrées, jacquettes, films tous genres (horreur, gore, fantastique) **SS Camp 5**, **Les Bourreaux**, **L'Ange meurtrier**… et quelques VHS originales (horreur…). Liste contre 4 timbres ou disquette PC. Bauché Grégory, 32 rue Nationale, 37160 La Celle St Avant. Tél. : 02 47 65 19 68 ou 06 68 17 98 39.

■ Il me reste quelques K7 (à peu près 700 *(toi, on peut dire que tu as le sens de la litote…)*) dont beaucoup de classiques : **36e chambre de Shaolin**, **À toute épreuve**, **Jag** et d'autres moins connus : **Gremlords**, **Transmutations**, **Alien from L.A.**, **Metal Beasts**… Et aussi d'anciens livres et revues consacrés au ciné bis. Listes sur demande à : Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Rech. acteurs/actrices, 18/30 ans env. et techniciens avec ou sans matos, pour court-métrage sur la ville de Metz. Tous niveaux et compétences acceptées. Contacter Julien au 06 68 14 47 35. Projet très sérieux.

■ Vds N° de Mad Movies du 26 – 27 – 29 au 159 et N° d'Impact du 1 au 60 et du 62 au 75. 3 € + 50 centimes de frais de port par exemplaire. Jérôme Dupuis, Le Perpignan bât. A1, 133 av. Général Leclerc, 38200 Vienne.

■ Collectionneur propose nombreuses K7 et DVD de films rares de SF/fantastique, peplums, westerns, aventure : **Le Peuple des abîmes**, **Le Pionnier de l'espace**, **L'Île inconnue**, **Les Femmes préhistoriques**, **Docteur X**, **Le Dernier rivage**, **Tarentula**, **Le Météore de la nuit**, **Beyond the Time Barrier**, **Invisible Invaders**, etc. Importante liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques. Tél. : 06 85 12 68 08.

■ Vds en VHS films de Jean-Claude Roy : **Les Combinards**, **Superflic se déchaine** *(un bien beau film sur la vie et l'œuvre de Fathi Beddiar)*, **Éducation anglaise** + films avec Marc Porel : **Big Guns**, **Ursula l'anti-gang**, **Quand la ville s'éveille**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Urgent, rech. épisode 5 (***Entretien***) de ***Disparitions*** diffusé sur Canal +. Patrick Monteau, 6 imp. du Vieux Chêne, 16370 Cherves Richemont.

■ Rech. **Knightriders** de George Romero en VHS neuve ou copie. Appeler Sophie au 06 75 05 85 55 ou par e-mail : sophie.ardisson@laposte.net.

■ Aimerais correspondre avec ou rencontrer fan de **Blade**, **Jeepers Creepers**, **Phantasm**, Christopher Lee. Éric Chiousse, 146 bâtiment C8 résidence Docteur Aymé, 84300 Cavaillon.

■ Rech. désespérément en VHS ou DVD le film **Slashers** disponible sur Internet (n'ai pas Internet). Me contacter pour offre au 03 20 09 24 39 chez André Wissocq, 3 rue l'Abbé Desplanques, 59130 Lambersart.

■ Vds LD, K7 et DVD de 3 à 30 € selon titre et quantité. Mag aussi. Liste sur demande. Vds lecteur LD Pioneer 925 + 100 LD pour 900 €. madcine@aol.com, fax ou tél. : 06 09 24 86 55 de 12 à 23 h.

■ Vds VHS, DVD de films d'arts martiaux, polars en version française ou version originale sous-titrée anglais Shaw Brothers, Scherzo, Fila Films, Siren, made in Hong Kong, etc. Ainsi que des magazines : Mad Movies, Écran Fantastique, etc. et divers fanzines rares (Médusa, Trash Times, etc.). F. Zazoua, 04 78 72 46 83 après 18 h ou liste contre timbre au 124 rue Montesquieu, 69007 Lyon.

■ Vds K7 originales : **L'Esprit de la mort**, **Frissons d'horreur**, **La Louve sanguinaire** + films de série B Italie, films rares. Éch. possible. Prix sympa. Liste contre 2 timbres postes. Olivier Galanti, 60 rue Tronchet, 69006 Lyon.

■ Achète séries japonaises ***Flashman***, ***Sheider***, ***Spielvan***, ***Bioman***. Frédéric Mazel, 143 route Mourre Poussin, 84300 Taillades, 04 90 71 20 10 le soir.

■ Vds DVD d'**Evil Dead** VO uniquement (neuf) 10 € + affiche ciné originale australienne d'**Evil Dead** 27 € *(l'affiche plus chère que le film ? rhalala la spéculation alors…)*. Laurent, 03 89 23 03 44.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Bonchourrr les pitites zenfants, hi hi hi ! Rrrestez décontrrrastés, jé vais vous fairrre oune tourrr dé machie afec ma pétite baquette machique, hi hi hi hi ! » Ouhla, il est plus très frais le Garcimore ! Oui, ben évidemment, ça tout toujours un coup au moral de voir ce que sont devenues les idoles de notre jeunesse. Que voulez-vous ma bonne dame…

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°161, il fallait reconnaître **Le Cerveau de la famille** (1996) de Robert Talbot. Bravo à Franck Delannoy, Nicolas Thuries, Dominique Nadotti, Paul Ferré et Guillaume Lemoine.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.

Oui, je commande

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**

HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**

HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

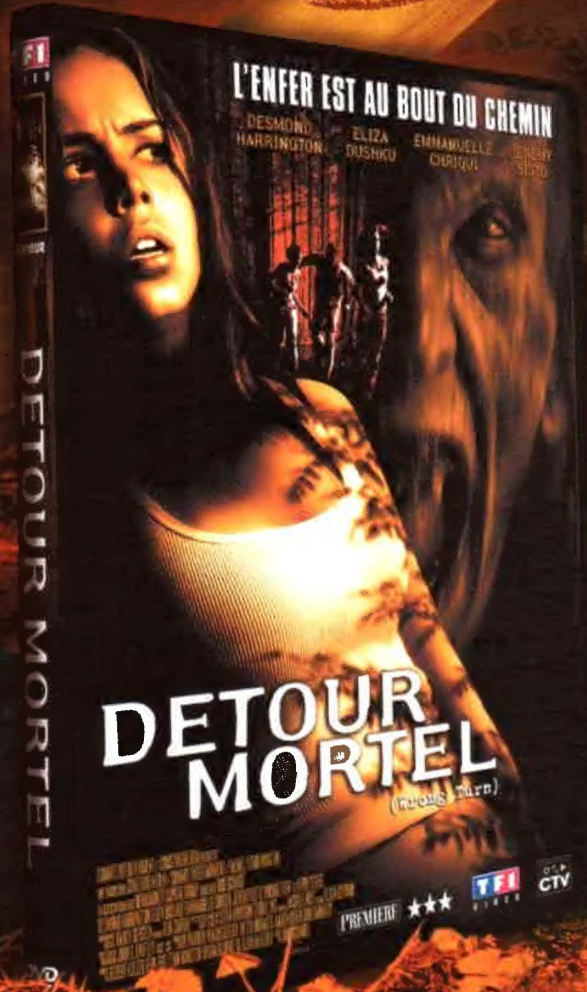
Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

ENTREZ DANS L'HISTOIRE AVEC UNE GRANDE HACHE

EDITION 2 DVD

- LE FILM EN DTS
- INCLUS UN DOC. EXCLUSIF SUR LES STAN WINSTON STUDIOS



EN DVD LE 18 MARS

3ème RUE
ACTION ET SUSPENSE

TFI VIDEO

CTV

RETROUVEZ LA SUITE DE VOTRE SÉRIE CULTE !

FARSCAPE

SAISON 2

RÉJOIGNEZ À VOTRE TOUR L'ÉQUIPAGE DE MOYA
ET PARTEZ À LA RENCONTRE D'ÉTRANGES ALIENS, SUR DE NOUVELLES PLANÈTES,
POUR PARTAGER D'INCROYABLES AVENTURES INTERGALACTIQUES !

VF EN dts

SORTIE LE 24 MARS LE VOLUME 2

DÉJÀ DISPONIBLE LE VOLUME 1

À VENIR EN JUIN LE VOLUME 3

BONUS

DVD 4 • Les aliens : B'Sogg • Scènes coupées VOST
• Galerie de photos • Biographies de Lani Tupu et Wayne Pigram

DVD 5 • Les aliens : Tak / Yoz • Biographie de Virginia Hey
• Histoire de ZHAAN • Galerie de photos

EN AOÛT 2004, RETROUVEZ LE VOLUME 4 ET EN OCTOBRE, LE VOLUME 5 DE LA SAISON 2

G.C.T.H.V. DISTRIBUTION